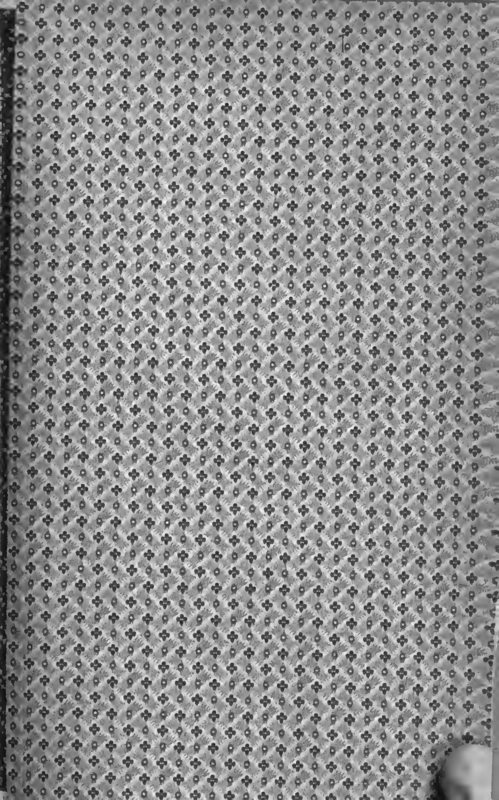






UNE RIVALE

DE

LA POMPADOUR

OUVRAGES

DE

LA COMTESSE DASH

PARUS DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

UN AMOUR COUPABLE	1 vol.
LES AMOURS DE LA BELLE AURORE	2 —
LES BALS MASQUÉS	2 —
LA BELLE PARISIENNE	1 —
LA CHAINE D'OR	1 —
LA CHAMBRE BLEUE	1 —
LE CHATEAU DE LA ROCHE-SANGLANTE	1 —
LES CHATEAUX EN AFRIQUE	1 —
LA DAME DU CHATEAU MURÉ	1 —
LES DEGRÉS DE L'ÉCHELLE	1 —
LA DERNIÈRE EXPIATION	2 —
LA DUCHESSE D'ÉPONNES	1 —
LA DUCHESSE DE LAUZUN	3 —
LE FRUIT DÉFENDU	1 —
LES GALANTERIES DE LA COUR DE LOUIS XV	4 —
LA RÉGENCE	1 —
LA JEUNESSE DE LOUIS XV	1 —
LES MAITRESSES DU ROI	1 —
LE PARC AUX CERFS	1 —
LE JEU DE LA REINE	1 —
LA JOLIE BOHÉMIENNE	1 —
MADEMOISELLE DE LA TOUR-DU-PIN	1 —
LA MARQUISE DE PARABÈRE	1 —
LA MARQUISE SANGLANTE	1 —
LE NEUF DE PIQUE	1 —
LA POUDRE ET LA NEIGE	1 —
UN PROCÈS CRIMINEL	1 —
UNE RIVALE DE LA POMPADOUR	1 —
LE SALON DU DIABLE	1 —
LES SECRETS D'UNE SORCIÈRE	2 —
LES SUITES D'UNE FAUTE	1 —
TROIS AMOURS	1 —

Coulommiers. — Typ. A. Moussin et Ch. Unsinger.

UNE RIVALE

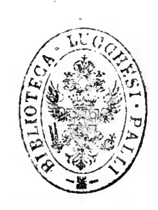
DE

LA POMPADOUR

PAR

LA COMTESSE DASH





PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865



PRÉFACE

Nos provinces de France ont toutes leur physionomie particulière. Sa division par départements ne les a pas encore effacées, et de longtemps, sans doute, elles ne disparaîtront tout à fait. Le niveau de la civilisation laisse des traces bien plus marquées sur le grand centre parisien que sur les gens simples, auxquels les idées et les traditions de leurs pères sont toujours précieuses.

On n'oublie pas aussi vite dans les campagnes qu'au milieu des distractions et de ce tourbillon inouï qui dévore tout. Le caractère de nos paysans est aussi multiple que la face du caméléon, et parmi ces caractères, ceux de l'Ouest, surtout, gardent une incontestable originalité. Le pays limi-

trophe du Limousin et du Poitou conserve son langage à part, langage incompréhensible pour les étrangers; patois, si l'on veut, mais patois qui a ses poëtes comme celui des Provençaux.

La Vienne se promène lentement dans de délicieux vallons; les ruisseaux tributaires de ses ondes verdissent les champs de bleuets et de marguerites auxquels les épis dorés servent de cadre.

Le printemps et l'été de ces contrées offrent un jardin perpétuel, et les chansons du pâtre s'unissent aux trilles du rossignol.

Une petite chaîne de coteaux borde la rivière, en se mirant coquettement dans ses eaux. Des bosquets de châtaigniers ou de frênes, suspendus au rochers, forment des guirlandes bizarres, tournant en spirale sur une ruine des anciens jours, réunies entre elles par les festons du lierre, ou bien s'attachant aux troncs des vieux arbres à demi renversés. Et quels tapis splendides de mousses parfumées! quelle profusion de paquerettes et de pervenches! Comme tout vit, comme tout se meut dans cette nature vigoureuse!

On peut errer de longues heures parmi ces bosquets déserts et y trouver toujours de nouvelles merveilles ; on peut rêver, prier, souffrir, en ces beaux lieux comme dans nos villes de pierres ; mais il faut croire à celui qui console, à celui qui sème le firmament d'étoiles et la prairie de fleurs.

Je me rappelle les jours où je courais insouciante à travers ces sentiers embaumés ; je me rappelle les joyeux rires envoyés aux échos voisins.

Je me rappelle mes folles compagnes et ces jolis enfants dont les têtes blondes se cachaient dans les buissons d'aubépine.

Je me rappelle tout ce qui ne reviendra plus, car les jeunes filles sont devenues des femmes ; elles savent, elles regrettent. Les enfants sont des hommes, et les soucis pèsent sur leurs fronts inclinés.

Dans ce coin du monde, dans ce joli castel, que vous connaissez, mon ami, où j'ai passé bien des moments heureux, j'ai rêvé souvent les jours enfuis, les anciens temps, les vieilles légendes.

Que de fois, suivant les longues allées du parc,

j'écoutais les chants suaves d'une fée, de cette fée au cœur brûlant, à l'imagination de feu, de cette femme tendre, adorable, qui vit pour aimer, qui s'oublie toujours elle-même, et dont l'existence entière ne fut qu'un dévouement perpétuel.

Douce inspirée, ses vers ont une mélodie qui vient de l'âme.

Souvent je crois la voir, comme un ange vêtu de blanc, planant sur les tourelles, étendant ses longues ailes pour protéger le manoir, le nid où reposent ses enfants, ses amis, tout ce qui lui est cher. Hélas! je ne retournerai plus vers ces prairies, ma route est tracée ailleurs; le souvenir reste, le souvenir dont les racines se rattachent à l'enfance, celui qui ne s'oublie point.

On m'a raconté un drame intime, commencé dans cette province pour se terminer sur une grande scène. J'en ai connu plus tard l'héroïne, j'en ai su d'elle-même des détails étendus. Il me prend envie de vous le répéter aujourd'hui, de retourner en arrière et de vivre un peu hors de ce siècle positif, égoïste et ennuyeux, il ne devrait pas être

permis d'être ennuyeux pourtant, lorsqu'on ne peut donner la rigidité pour excuse.

A vous ces pages tracées avec un mélancolique bonheur; à vous qui m'avez toujours encouragée des suffrages de votre amitié bienveillante. J'espère qu'elles vous amuseront : vous aimez mes vieux contes et moi j'aime à causer avec votre esprit, il a du cœur, il a du charme, il en a tant qu'il en prête aux autres!

UNE RIVALE
DE
LA POMPADOUR

I

UNE COLOMBE

Le lundi de la Pentecôte 17.., le soleil s'était levé dans toute la splendeur du mois de juin ; les prairies semblaient couvertes de gouttes de feu, et la rivière brillait comme un vaste miroir. La nature entière, réveillée sous ses rayons brûlants, exhalait de nouveaux parfums, modulait de nouvelles harmonies.

Parmi des bouquets de bois se penchant amoureusement vers les eaux, une petite maison

blanche, entourée de vergers et de jardins, couverte jusqu'au toit de vignes et de plantes grimpantes, attirait d'abord les regards.

Placée en plein midi, le bouquet sur l'oreille, avec ses buissons de roses et ses haies étoilées d'églantines, elle inspirait un sentiment de bien-être et de joie, rien que par son aspect.

Toutes les fenêtres en étaient ouvertes, aspirant l'air et la lumière. Sur l'une d'elles, une grande cage où chantaient des oiseaux; sur l'autre, un jeune chien aboyant joyeusement aux papillons qui voltigeaient, aux mouches qui bourdonnaient, à l'hirondelle rasant le sol pour y chercher sa proie.

La croisée du milieu, entourée de clématites, laissait pendre un rideau de perse des Indes, agité par le vent, et se gonflant au-dessus des fleurs comme une tente.

De temps en temps une voix fraîche et perlée modulait la chanson du hameau, puis elle répondait à des questions adressées par une autre personne invisible, au fond de l'appartement, et envoyait des paroles caressantes aux chardonnerets de la volière, à l'épagneul tapageur.

Après quelques instants, une main d'une blan-

cheur et d'une forme éblouissantes saisit le rideau, le tira vivement, et le plus charmant visage de jeune fille se montra à travers les branches embaumées de la clématite, une de ces têtes reproduites si souvent par les pastels de Latour ou les pinceaux de Greuze, type de ce siècle si éminemment fin et distingué, où la naïveté le disputait à la malice, la candeur à la coquetterie; des yeux voilés par de longs cils noirs, d'où s'échappaient des éclairs, et cependant une expression rêveuse; le teint classique de lis et de roses, la bouche comme on n'en voit plus, une de ces bouches imitées de Boucher, s'ouvrant par un sourire bordé de perles.

Ses cheveux poudrés, surmontés d'un petit bonnet tout rond, garni d'une guirlande de roses retenue par un ruban pareil, dont les longs bouts flottaient au vent derrière sur un chignon épais et lourd à faire courber sa jolie tête.

Les bras et le corsage, recouverts encore d'un simple manteau de nuit entr'ouvert, attendaient probablement une toilette plus recherchée, sinon plus attrayante.

La jeune fille se pencha en avant, et, mettant sa petite main sur ses yeux pour les abriter du soleil elle regarda attentivement le clocher du village

situé en face d'elle, de l'autre côté de la rivière.

— Oh ! ma tante, dit-elle enfin, je ne puis pas voir l'horloge, mais je suis sûre, d'après le soleil, car ordinairement je sais l'heure à une minute près.

— C'est impossible, Renée, répondit une voix plus grave ; je vous assure que vous êtes folle.

— Vous ne voulez jamais me croire, ma tante, votre coucou radote, il avance d'une demi-heure, au moins.

— Je vous dis, moi, que si vous ne vous dépêchez pas, si vous continuez à jouer avec Zaïre, à écouter vos oiseaux, vous ne serez pas prête pour la messe ; et rendra le pain béni qui voudra.

— Oh ! ma tante, ma tante ! vous êtes bien méchante aujourd'hui ; moi, je me sens tout heureuse. Je danse, je chante ; n'est-ce pas fête ? Ne vais-je pas danser tout de bon, au son d'un vrai violon, sur la pelouse. Et il y aura beaucoup de gens de bel air ; il en vient de Montmorillon, il en vient de Lussac, il en vient peut-être de Poitiers. Madame la marquise a invité toute sa famille. Oh ! ce sera beau ! ce sera beau !

— Oui, mais vous n'arriverez pas à temps.

— Et ma prière, donc !

— Vous alliez l'oublier ?

— Non, ma tante, je n'oublie jamais la bonne Vierge. Elle est là qui me sourit dans ma chapelle, et je ne sortirai pas sans lui avoir parlé.

— Mais alors, encore une fois, dépêchez-vous, Renée.

— J'y vais, j'y vais, bonne tante, ne vous impatientez pas.

Et la belle enfant se dirigea en effet vers une petite niche enfoncée dans la muraille de sa chambre, où se trouvait un prie-Dieu surmonté d'une image de la Vierge mère.

Les plus belles fleurs du printemps entouraient ce sanctuaire, que dominait un crucifix d'ébène.

A ses branches pendaient d'un côté un reliquaire et de l'autre un chapelet de corail.

Au milieu de la chapelle, à la plus belle place, une estampe assez fine représentait Louis XV dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté.

Un cadre fort riche l'entourait, et deux touffes de lis artificiels lui formaient une sorte de dôme ou de couronne.

Un soin tout particulier, une dévotion de cœur avaient certainement présidé à cet arrangement.

La jeune fille pria d'abord pour sa tante, pour

ses amis, pour tous, mais la plus longue, la plus fervente de ses prières fut le *Domine salvum fac regem*, qu'elle répéta trois fois avec une onction toute particulière.

— Oh! oui, mon Dieu! protégez le roi, ajouta-t-elle; qu'il vive longtemps heureux et béni, ainsi que je le bénis chaque jour!

Son oraison terminée, elle fit une petite révérence à son image et retourna en sautant vers sa fenêtre, où elle embrassa son chien; enfin elle entra dans son cabinet pour y terminer sa toilette.

L'intérieur de ce logis, aussi simple, aussi propre, aussi coquet que l'extérieur, révélait chez ses habitants des goûts et des instincts distingués et poétiques.

Les meubles, bien modestes, en bois peint en gris, recouverts de toile perse, les carreaux lavés soigneusement et cachés au milieu par des tapis communs, mais bien choisis, une épinette et une table en bois de rose ornée de cuivre, révélaient des vicissitudes diverses de fortune.

Une pendule d'écaille incrustée, placée sur une console entre les deux fenêtres du salon, portait pour couronnement de fort belles armoiries.

Il régnait dans tout cela une sorte de mystère

dont le charmant visage de Renée donnait grande envie de savoir le mot.

Elle sortit de son cabinet, vêtue d'une étoffe de toile à ramages sur un fond blanc, avec un tablier de taffetas rose rattaché sur le devant par un ruban semblable ; sa jupe, pareille à son déshabillé, laissait voir une jambe de sylphide et un pied de chinoise admirablement chaussé d'un soulier de veau d'Orléans à boucles d'acier taillées en pointes, dont le talon en maroquin rouge indiquait des prétentions justifiées à la noblesse, prétentions indiquées déjà par la poudre qui couvrait les cheveux de la jeune fille.

Un fichu de linon garni de dentelles, des sabots en maline, des bracelets de velours noir, rattachés par des boucles semblables à celles des souliers, complétaient sa parure, sous laquelle elle semblait plus éclatante qu'une duchesse couverte de diamants.

Elle tenait à la main un bouquet de roses, d'héliotropes et de violettes qu'elle attachait à son corsage, lorsque sa tante entra, suivi d'une grosse servante au teint bouffi et aux larges formes.

— Allons, vous voilà encore avec un bouquet, comme une mariée! On se moquera de vous ; on dira que vous êtes bien pressée ; on dira que c'est

une enseigne, et qu'une jeune fille ne doit jamais ainsi afficher son désir de changer d'état.

— Pardon, ma bonne tante; mais tout le monde sait que je n'ai pas envie de me marier, que je suis trop heureuse avec vous. On sait aussi que je porte des fleurs parce que je les aime, et vous verrez plus d'une fille du village en faire autant. Embrassez-moi, bonne tante, et partons maintenant. Vous êtes superbe! Votre robe de gros de Tours me semble toujours neuve.

— C'est bien! c'est bien! reprit la tante, en secouant la tête, vous voulez m'attendrir, cela ne sera pas facile, entendez-vous? Vous oubliez toujours qui vous êtes, Renée; et parce que la fortune nous a déchues du rang de nos ancêtres, vous vous croyez semblable aux paysannes de le vallée. Mademoiselle de Boisrichard réduite à porter des déshabillés de toile, elle dont les aïeux étaient aux croisades.

Pendant cette homélie, Renée, accoutumée à ces regrets, échangeait des signes avec la grosse servante, et riait en dessous.

Mademoiselle de Boisrichard ne s'en aperçut pas; toute à ses souvenirs, elle ne voyait rien autour d'elle. L'espiégle l'interrompit sans plus de façon.

— Tu dis, Jacqueline, que tu as été au couvent?

— Oui, mam'zelle ; la sœur Sainte-Marie a bien recommandé que vous y passiez dans la journée. Elle a trois *Agnus Dei* à vous donner et une fameuse image de saint Louis, bénite par monseigneur l'évêque.

— Oh! j'irai, j'irai, répliqua la jeune fille en sautant de joie. Saint Louis! je le mettrai dans ma chapelle. Ma cape, vite, et partons.

— Le cierge est-il remis à la paroisse?

— Je l'ai porté à M. le curé lui-même, mam'zelle.

— Et l'offrande? avez-vous l'offrande, Renée?

— Un écu de trois livres, tout neuf, à l'effigie de Louis le Bien-Aimé, ma tante.

— Que Dieu le bénisse! répondit la tante en s'inclinant.

Renée était déjà dans l'escalier, sautant trois marches à la fois en chantant :

La plume sur l'oreille,
Un bel officier du roi...

— Renée, Renée, une jeune demoiselle ne parle pas ainsi des officiers, s'écria la tante, qui la suivait tout essoufflée.

— Je ne parle pas, ma tante, je chante.

Renée avait à peine dix-sept ans.

On ferma la maison à clef, après avoir laissé aux animaux leur ordinaire. Les cris de Zaïre enfermée allèrent bien jusqu'au cœur de sa maîtresse, mais au détour de la vallée on ne les entendit plus.

On pensa alors au plaisir qui attendait au village. Les chemins, parfumés d'aubépine, étaient garnis de voyageurs; tout le pays se rendait à la fête.

A chaque pas, Renée échangeait un bonjour ou un salut amical avec un nouveau venu.

Elle connaissait tout le monde, savait le nom de chaque cheval, de chaque bœuf, de chaque âne.

Elle demandait aux villageoises des nouvelles de leur basse-cour; tous la saluaient avec autant de respect que d'affection, et pas un ne la quittait sans répéter :

— Est-elle jolie, est-elle avenante?

Mademoiselle de Boisrichard la suivait des yeux, elle ne savait pas si elle se sentait heureuse ou fâchée de tant de popularité.

Elle aussi, elle adorait son élève, mais elle craignait ces familiarités incessantes; il lui semblait peu convenable que la fille d'un marquis se confondît ainsi avec les villageois.

D'un caractère faible, d'une âme excellente, elle obéissait aveuglément à son jeune tyran, tout en semblant lui commander.

— Et s'imaginer qu'elle a voulu sortir avec ce tablier rose! murmurait-elle en examinant la taille adorable de sa nièce.

Les sons joyeux des cloches retentissaient au loin dans la vallée. Plus on approchait du lieu de la fête, plus la foule devenait compacte et bizarre.

Enfin, lorsqu'on eut achevé de gravir le tertre, une vaste prairie garnie de boutiques et de musiciens ambulants se présenta aux regards, émaillée de déshabillés rouges, bleus, gris, verts, d'habits de toutes le nuances, et, ce qui fit monter aux joues de la belle enfant un incarnat plus brillant que de coutume, d'uniformes du beau régiment des dragons de la reine.

— Des soldats, ma tante, dit-elle.

— Qu'est que cela vous fait, mademoiselle? Je ne suppose pas que vous comptiez vous occuper d'eux.

— Oh! non répliqua-t-elle à demi-voix, mais ils s'occuperont de moi.

Et elle reprit tout bas son refrain :

Un bel officier du roi,

— Encore !

— Non, non, ma tante. Vous allez voir comme je serai bien pieuse à la messe.

On entrait à l'église.

Renée gagna la place destinée à la quêteuse qui offrait le pain béni.

Elle rendit en passant aux gentilshommes du voisinage le salut qu'ils lui adressèrent. Tous la connaissaient, tous savaient sa noble origine, et par quels malheurs immérités l'héritière d'une des familles les plus élevées du pays se trouvait dans cette décadence.

Sa tante la suivait, fière et cérémonieuse, portant haut la tête et semblant défier l'infortune.

De gros écus tombèrent dans la bourse présentée par la jolie main de mademoiselle Renée; elle remerciat avec un sourire si doux ! Elle revint à son banc toute heureuse de la somme ronde qu'elle procurait aux pauvres.

— M. le curé sera bien content disait-elle à sa tante après la messe ; il y a deux cents livres au moins.

— Qui vous a donné le plus?

Elle se remit à chanter en riant :

Un bel officier du roi,
Le plumet sur l'oreille.

— Mademoiselle, c'est insupportable !

— Mais c'est la vérité, ma tante. Un bel officier du roi accompagnant madame la marquise m'a mis deux louis d'or dans ma bourse. Ah !

— Vous a-t-on conviée à venir au château ?

— Oui, ma tante, pour dîner, et vous aussi : j'ai répondu que nous ne pouvions pas.

— Comment ?

— Oui, nous sommes engagées chez Grand-Pierre, vous savez bien !

— J'avais refusé, mademoiselle.

— Vous aviez accepté, ma tante, au contraire. Au château, on reste trop longtemps à table ; on vient trop tard à la danse.

— Cette petite fille me fera tourner la tête. Voilà madame la marquise fâchée, je parie.

— Oh ! non ! ma tante ; madame la marquise a seulement demandé que nous allions chez elle à présent.

— Et vous ôterez ce bouquet, ce tablier.

— Non, ma bonne tante, ma robe irait mal.

— Vous semblez une rosière de village ; j'en ai honte.

— Eh ! ma tante, c'est donc honteux d'être rosière ?

La tante ne répondit rien.

Il y a des questions qui produisent toujours cet effet-là.

Elles se dirigèrent vers le château, peu éloigné de l'église, et à chaque instant de nouvelles rencontres les forçaient à s'arrêter.

Les dames, les seigneurs, tous souhaitaient la bienvenue à ces deux femmes, que leur nom protégeait contre tous.

Et puis le charmant visage de Renée, cette beauté si fraîche, si épanouie, si *heureuse d'être*, inspirait un sentiment de bienveillance universelle ; tous les cœurs volaient à sa rencontre.

Elle arriva au château suivie d'un véritable cortége.

— La voilà ! la voilà ! cria-t-on de loin à la maîtresse du lieu ; voilà la chère mademoiselle de Boisrichard et sa nièce. Comme elle est jolie !

— Ah ! par ma foi ! dit un officier, il n'existe pas à la cour une figure semblable. Si madame de Pompadour la voyait, elle en mourrait de jalousie. Et quelle taille ! quelles mains ! quels pieds ! C'est une merveille ; j'en suis fou.

— Êtes-vous bien riche, vicomte? demanda un gentilhomme des environs.

— Pourquoi?

— C'est qu'alors vous pourrez faire une bonne œuvre en épousant l'objet de votre flamme.

— Épouser! reprit le militaire en riant.

— Mais elle est demoiselle, entendez-vous? Non pas seulement de condition, mais de qualité, de grande qualité même!

— Eh bien, après? Elle n'a pas le sou!

— Il est cependant très-vrai qu'on n'y peut prétendre que par le mariage.

— Vous êtes fort timorés en Poitou.

— Une séduction exercée sur cette pauvre orpheline serait un attentat regardé comme tel par toute la noblesse à dix lieues à la ronde. Sa tante et elle sont si estimées, si honorées par tous! Vous ne savez donc pas leur histoire?

— Parbleu, non!

— Je vais vous la conter alors. Venez vers le quinconce.

L'officier et le gentilhomme s'éloignèrent.

Renée avait compris qu'ils parlaient d'elle; son regard les suivit avec une certaine préoccupation,

et elle répondit de travers aux questions que lui fit la marquise empressée.

— Êtes-vous savante à présent, Renée ?

— Oh ! oui, madame : je suis forte sur le clavecin ; je dessine, je brode au tambour et à l'aiguille ; j'ai lu tous les livres que m'a prêtés M. le marquis, et ma tante dit que je possède le blason comme elle-même.

— C'est bien, mon enfant, cela est digne de votre naissance. La sœur Sainte-Marie assure que vous êtes parfaitement pieuse : c'est encore mieux. A présent songez-vous à vous marier ?

— Avec qui, madame ? répliqua la jeune fille devenant triste tout à coup.

— On cherchera, on verra. Si vous n'êtes pas trop difficile...

— Je ne puis épouser qu'un gentilhomme, vous le savez bien, madame ; ma tante ne souffrirait pas une mésalliance ; et puis j'apporte en dot un nom qui doit être convenablement partagé.

— Sans doute, sans doute. Nous en causerons. M. le marquis y pensera. Vous ne voulez donc pas rester à dîner ?

— Nous avons promis au fermier Grand-Pierre, celui qui vend notre blé, notre vin.

— Ah ! à mon fermier ! Cela est-il bien convenable ?

— Nous y dînons souvent, madame, répliqua vivement la jeune fille que ce mot convenable, répété sans cesse à son oreille, commençait à impatienter. Sa femme est née demoiselle.

— Je le sais, c'est ma cousine. Pourtant vous eussiez mieux fait de demeurer ici. Et ce tablier, Renée?

— Ma tante ne l'aime pas non plus, madame. Mais il est si joli ! Et puis...

— Et puis il vous va si bien, n'est-ce pas?

— D'ailleurs, madame, je ne suis pas assez riche pour porter de beaux habits; il faut donc prendre ceux de ma fortune, à défaut de ceux de mon rang. Je tâche de les embellir le plus possible. N'est-ce pas tout simple?

Un peu après, l'officier reparut. Il regarda mademoiselle de Boisrichard avec plus de respect.

L'heure du dîner approchait; la tante fit le signe de la retraite.

Renée fut presque fâchée d'avoir accepté l'invitation du fermier Grand-Pierre, au risque de deux *bals* de plus ou de moins.

Elles quittèrent la noble assemblée, avec promesse de se rejoindre à la prairie.

En sortant du château, Renée se trouva en face d'un homme dont le chapeau rabattu cachait les traits.

Elle se pressa contre sa tante avec frayeur.

— Voyez-vous cet homme, ma tante?

— Oui. Eh bien, que vous importe?

— Depuis ce matin, il me suit, il me regarde, il m'examine, sans que j'aie pu, moi, rencontrer son regard. Il me fait peur.

— Quelle idée!

— Ce n'est point une idée. Quand j'ai quêté, il a mis sa main dans la bourse et en a serré les cordons. J'ai dû les démêler et rester un instant debout près de lui.

— C'est un incident involontaire. Cet homme ne s'occupe pas de vous.

— Oh! que si, ma tante! Tenez, il nous suit encore, avec ce vilain habit brun, cet affreux chapeau et ces bas de laine. Que me veut cet homme? mon Dieu! que me veut cet homme?

II

L'OFFICIER

Renée, en entrant chez le fermier Grand-Pierre, fut frappée du contraste qui existait entre la ferme et le château.

Elle laissait là-bas une société élégante, des militaires, des courtisans, de belles dames, des gentilshommes de province qui, bien qu'arriérés dans leurs modes, sentaient encore un peu la bergamote et imitaient de loin les façons de Versailles.

A la ferme, au contraire, tout était gai, franc, joyeux; mais tout était rustique et bruyant.

On riait aux éclats, on chantait, on sautait, on se tapait sur l'épaule; le vin ruisselait dans les verres et sur la table : c'était la folie la plus naturelle, mais aussi la plus étourdissante du monde.

Mademoiselle de Boisrichard recula involontairement et porta son mouchoir à son nez, tant l'odeur nauséabonde lui porta au cerveau.

Quant à la jeune fille, elle sentit, pour la première fois, un mouvement de répulsion.

Les hommages éclatants qu'elle venait d'entrevoir au château avaient éveillé sa vanité de fille noble

Son visage prit une expression de hauteur, presque de dédain, entièrement différente de ses habitudes, et dont chacun fut désagréablement frappé.

La femme du fermier, dame Aglaé, fille d'un hobereau du voisinage, portait sur tous ses traits une mélancolie et une douceur pleine de prévenance et de sympathie.

Pâle et belle, une parfaite distinction relevait surtout le caractère de sa beauté.

Son bavolet et son tablier de taffetas noir semblaient un déguisement; ses mains, ses pieds aristocratiques, dont son mari se montrait fier, étaient restés irréprochables, même au milieu des soins d'un ménage de campagne.

Elle ordonnait tout et ne touchait à aucun gros ouvrage; maître Pierre ne l'eût pas permis.

Elle brodait au tambour des bonnets pour ses belles-filles, nées d'une première femme, et qu'elle comblait de soins maternels.

Elle allait beaucoup à l'église; elle se promenait sur le bord de la Vienne, en rêvant, en pleurant quelquefois.

Aglaé, déchue de son rang, n'était pas heureuse.

Ce jour-là elle s'avança au-devant des deux dames et les embrassa, ce que mademoiselle de Boisrichard souffrit avec assez de bonne grâce.

Elle retint un instant les mains de Renée dans les siennes, et la regarda attentivement.

L'enfant se sentit instinctivement embarrassée et détourna la tête.

— Pourquoi donc m'examiner ainsi, dame Aglaé? demanda-t-elle enfin.

— Je vous le dirai avant d'aller à la danse, Renée. Vous venez du château, n'est-ce pas?

— Oui.

— J'en étais sûre. Entrez, entrez, on vous attend et on s'impatiente; vous ne nous oubliez pas d'ordinaire.

— Dame Aglaé, nous avons refusé pour vous le dîner de madame la marquise, répliqua mademoiselle de Boisrichard : ainsi ne nous calomniez pas davantage.

Dame Aglaé soupira.

— A table! à table! cria le fermier du haut de sa tête. Femme, ne les amuse pas ainsi à la porte; nous avons faim et surtout soif.

— Mettez-moi auprès de vous, murmura la jeune fille à l'oreille de la fermière, nous causerons.

Aglaé secoua la tête d'un air triste, sans répondre.

— Cela vous fâche, dame Aglaé?

— Non, mon enfant, au contraire; mais je crains le besoin de confidence des jeunes filles; c'est presque toujours le commencement du malheur.

— Je n'en ai point à faire, madame, j'en ai une à recevoir, ce me semble; ne m'en avez-vous pas prévenue?

Pauvre Renée! semblable aux poltrons, elle se défendait devant une attaque imaginaire, pour céder à la véritable!

On s'assit, on mangea, on fit honneur aux pièces de veau et de mouton dont la table était chargée.

Dame Aglaé s'occupa de tous, offrit à tous, sourit à tous, de ce même sourire doux, pareil à un rayon de soleil derrière un nuage.

Enfin, libre des soins de l'hospitalité, elle se tourna vers Renée? becquetant du bout de ses lèvres purpurines un fruit du verger.

— A quoi songez-vous, Renée? lui dit-elle tout bas.

— A rien, madame; à tout, peut-être.

— Oh! je le sais bien, moi à quoi vous songez.

— Vous le savez?

— Je le sais, car tout ce que vous pensez, je l'ai pensé moi-même.

Renée se mit à rire, d'un rire franc cette fois: elle ne comprenait pas.

— Vous riez, enfant, vous riez comme j'ai ri; vous pensez comme j'ai pensé, et votre avenir ressemblera peut-être au mien.

— Oh! non, dame Aglaé, je n'épouserai jamais un fermier, moi! répondit étourdiment la jeune fille, en s'inspirant tout à la fois des préjugés de son éducation, de sa caste et de son époque.

— Qu'épouserez-vous donc alors? Un gentillâtre de notre pays, sans fortune, sans considération, peut-être, qui vous mènera deux fois par an à Poitiers ou à Limoges, avec une robe de soie à sa troisième génération? Ah! ma pauvre petite, vous ignorez une chose, et puissiez-vous ne pas l'apprendre à vos dépens! il n'existe pas de plus lourd fardeau que celui d'un nom, lorsque la femme qui le porte n'a point de protecteur, point de fortune,

pour le soutenir. Un homme se fraie un chemin avec son épée surmontée de l'écusson de ses ancêtres; nous, Renée, nous sommes condamnées, au contraire, à ployer incessamment sous le faix de ces glorieux titres. Il nous reste l'alternative, ou de les traîner dans la fange, ou de les placer avec une couronne virginale sur notre tombeau. Le troisième parti, celui que j'ai pris, ma chère, cette mésalliance qui nous met en dehors de toutes les castes, qui nous arrache au sol où nous devions vivre, pour nous transplanter dans une sphère où l'air que nous respirons nous étouffe, cette mésalliance est cependant préférable encore au mariage assorti, sans fortune et sans avenir. Je ne vous parle pas de la première voie ouverte devant vous, celle dont votre digne père aurait à rougir là-bas dans l'église où il repose : vous êtes trop bien née pour y songer.

— Que faire donc alors, dame Aglaé, puisque je ne dois ni me marier ni rester fille?

— Vous marier. Vous le pouvez si Dieu vous envoie un bon mari. Rester fille, sans doute : n'existe-t-il pas des chapitres? n'y entrerez-vous pas facilement? la croix de chanoinesse me semble être votre bâton de maréchal. N'y a-t-on point pensé?

— Les chanoinesses ne se marient pas?

— Très rarement. Il faut des dispenses quelquefois difficiles à obtenir.

— Elles ne sortent point?

— Autant qu'elles veulent. La règle n'est pas sévère : de la convenance, une bonne conduite, au moins les apparences sauvées, voilà tout.

— Le costume est-il joli?

Aglaé ne put s'empêcher de sourire.

— Il varie selon les chapitres.

— Mais lequel est le mieux?

— Remiremont ou Maubeuge. Ce sont aussi les preuves les plus difficiles à faire.

— Oh ! les preuves ! les preuves !

— Je sais que cela vous embarrasse peu : mademoiselle de Boisrichard est là pour les fournir.

— Dame Aglaé?

— Mon enfant ?

— Que voyez-vous là-bas, à travers la fenêtre ?

— Rien que les feuilles de nos arbres, les fleurs de nos guirlandes, le château, l'église et la pelouse où l'on va danser.

— Quoi ! c'est tout?

— Et puis encore notre petit couvent où prient

les bonnes religieuses, où je voudrais tant prier aussi !

— Vous ne distinguez rien de plus ?

— Rien ! Des baladins, des charlatans, la foule, ainsi que cela est d'ordinaire à une fête.

— C'est singulier ! moi je découvre bien autre chose. Tenez, le long du petit bois, ce plumet blanc dont on ne voit que la tête : c'est un officier du roi. — Renée, Renée, ne cherchez pas les officiers, fuyez-les au contraire de tout votre pouvoir. On ne peut en attendre que chagrins et larmes.

— Ah ! vous savez cela ? reprit l'enfant la tête baissée.

On assurait dans le pays que mademoiselle Aglaé de la Bellaye avait jadis aimé passionnément un colonel de dragons. Cette passion, toujours innocente, mais bien malheureuse, conduisit mademoiselle de la Bellaye, par raison, à une mésalliance.

Sa fortune, trop peu considérable pour aspirer à un brillant parti, parut suffisante à l'abri de son nom, à ce brave Pierre, ravi de s'allier à la noblesse.

Madame Pierre Lafond rompit cependant avec sa caste et même avec sa famille par le fait seul de

son mariage; excepté son père et une vieille tante, elle ne voyait aucune de ses connaissances d'autrefois.

La maîtresse du château même, toute bonne qu'elle fût n'osait braver le préjugé de la province; peut-être le regrettait-elle autant que sa cousine elle-même.

On quitta la table après des libations répétées et on se dirigea vers le pré où déjà l'orchestre se faisait entendre. Renée fut entourée à l'instant même de tous les farauds du village, qui n'avaient pas osé s'approcher d'elle pendant le repas. Ils lui demandèrent à l'envi des *bals* et des danses, ainsi qu'ils en avaient l'habitude.

La jeune fille aurait bien voulu refuser et se garder tout entière pour la grande société du château; mais comment faire?

Les voisins se fâcheraient, ils la traiteraient d'orgueilleuse et de mijaurée, et pourtant, ces beaux uniformes, ces officiers pimpants, élégants, dont la galanterie musquée l'entourait de tant de fleurettes elle les préférait aux paysans lourds et communs; elle se sentait plus à l'aise avec eux.

Elle trouva des faux-fuyants, ne promit qu'à moitié, se réserva la faculté de se dégager plus

tard; enfin elle employa les mille ruses coquettes que la plus inexpérimentée d'entre nous devine avant de les savoir.

En arrivant auprès des danseurs, Renée jeta un coup d'œil prompt autour d'eux et découvrit au bout de la prairie un groupe au milieu duquel trônait l'officier.

Bientôt sa manière changea : elle devint distraite, répondit à peine aux compliments de ses rustiques amoureux, et n'eut plus d'attention que pour les muguets de cour qu'elle attendait.

Elle fut presque aussitôt signalée; le groupe se mit en mouvement, d'un commun accord; en quelques minutes, elle fut entourée, sollicitée, fêtée; ce fut un engouement, un délire.

Jamais elle n'avait rien imaginé de semblable.

Pour la première fois elle goûtait le poison de louanges assaisonnées par l'esprit et l'usage du monde.

Les années précédentes, le marquis et la marquise ne se trouvaient point à leur terre le jour de la fête.

Renée n'avait donc vu autour d'elle que des villageois.

Elle ne se montra pourtant point empruntée,

elle ne s'embarrassa pas, répondit à tout, accepta et arrangea ses invitations assez adroitement pour ne blesser personne.

Elle dansa avec une parfaite bonne grâce, une modestie naturelle, qui l'embellissaient encore.

Sa gaieté naïve et franche se communiquait autour d'elle; on riait de son frais sourire bordé de perles et de roses.

Quant vint le tour de l'officier, elle lui fit sa plus belle révérence en rougissant.

Il en fut tout charmé, et lui répondit avec autant de respect que si elle eût été à Versailles.

— Vous aimez ce pays, mademoiselle? demanda-t-il de sa voix la plus douce.

— Oh! oui, monsieur.

— Vous ne l'avez jamais quitté?

— Jamais, monsieur.

— Et vous n'éprouvez pas le désir de voyager, de voir un peu le monde, la cour, les grandes villes?

— Oh! monsieur, j'ai été deux fois à Poitiers, et une fois à Limoges.

L'officier sourit.

— Tout cela! reprit-il.

— Sans doute.

— Mais Paris, Paris! n'y songez-vous point? On y adore les femmes; et lorsqu'on est faite comme vous, on y trouve sans peine un temple et un autel.

— Je n'irai jamais à Paris, monsieur, répliqua-t-elle tristement.

— Qui sait?

— Oh! non.

— Votre mari vous y conduira peut-être si vous le désirez ; pourrait-il vous le refuser, mademoiselle?

— Je ne me marierai point, monsieur, ajouta l'enfant, le cœur tout gros, en se rappelant malgré elle les conseils de dame Aglaé.

— Vous ne vous marierez point, mademoiselle? Et qui vous donne une si superbe antipathie pour le mariage? A votre âge, ordinairement, ce mot ne fait pas peur, il fait rêver.

Renée allait répondre; elle releva les yeux et vit devant elle la fermière qui l'examinait avec compassion et inquiétude.

Elle se tut.

Cet avertissement muet la ramena à ce qu'elle avait entendu, et toute sa réponse fut un gros soupir.

— Moi, mademoiselle, je suis persuadé que vous irez à Paris bientôt, plus tôt que vous ne pensez, j'en suis sûr. Et comme vous y brillerez! comme chacun vous obéira! vous adorera! vous y serez reine!

— La reine, monsieur c'est la femme du roi, et il n'y a point de reine à présent.

— Oh! si fait! qu'il y en a une.

— Il y a une reine? Et qui donc?

— Madame de Pompadour.

— Comment se fait-il que la femme du roi ne s'appelle point la reine?

— C'est que...

— Et moi qui ne savais pas cela, moi qui ne priais point pour elle! voyez quelle faute! Ma tante non plus ne le sait pas; je vais le lui dire tout de suite. Elle sera bien joyeuse. Est-il content, au moins, notre Louis le Bien-Aimé?

— Mademoiselle... ne vous pressez pas tant... ce n'est pas ce que vous croyez. Madame la marquise de Pompadour n'est pas la femme du roi, sa femme couronnée, du moins.

— Qu'est-ce donc alors?

— C'est l'amie de Sa Majesté.

— Ah ! qu'elle est heureuse ! reprit naïvement Renée.

L'officier la regarda, étonné d'une telle innocence.

— Vous trouvez, mademoiselle ?

— Je crois bien, l'amie du roi ? Être aimée du roi ! Je donnerais ma vie pour cette certitude.

— Mademoiselle, si le roi vous entendait, il donnerait au contraire son royaume pour une parole semblable.

— C'est que vous ne savez pas, monsieur, pourquoi je parle ainsi : sans cela, vous le trouveriez bien simple. Le roi ! le roi ! Après Dieu, c'est mon culte, ma religion, ma croyance. Je dois tout au roi, plus que la vie, plus que le bonheur.

III

UN VAUTOUR

La jeune enthousiaste s'animait par ses sentiments mêmes.

Elle ne songeait point qu'elle était écoutée, elle pensait tout haut.

Ces mots, prononcés avec toute la vérité du dévouement, arrivèrent jusqu'à un homme au chapeau rabattu, se tenant derrière les danseurs et cherchant visiblement à ne point être aperçu d'eux. Il fit un mouvement de côté pour mieux contempler ce charmant visage, et ses yeux rencontrèrent alors ceux de Renée.

L'enfant poussa un cri et se réfugia presque dans les bras de son danseur.

— Oh! l'homme! l'homme!

— Qu'est-ce mademoiselle ?

— Je ne sais ; j'ai peur! Je l'ai vu... je ne le vois plus... Où est-il ?

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire ; je n'aperçois rien.

— Je me suis trompée, peut-être. Pourtant il était bien près de vous, tout près.

L'officier lui adressa de nouveau quelques questions auxquelles Renée répondit en tremblant, inquiète et préoccupée.

Il lui fallut longtemps pour se remettre, et encore s'interrompait-elle au milieu d'un éclat de rire, tant cette sombre figure l'impressionnait.

Elle ne la revit plus de la journée.

La nuit vint : on illumina l'orchestre, les danses continuèrent.

L'officier engagea sans cesse Renée, l'entoura de soins, de compliments, d'attentions ; il lui répéta à satiété qu'elle était belle, qu'elle était divine, qu'elle éclipserait toutes les dames de la ville et de la cour.

Enfin, quand vint la dernière danse, animée par le bal, et peut-être un peu aussi par la passion galante qui effleurait les cœurs à cette époque, elle l'entendit lui avouer qu'il l'aimait éperdûment, qu'il ne pouvait vivre heureux sans elle, et qu'il était déterminé à tout pour l'obtenir.

Renée baissa les yeux, et son cœur battit, non pas de tendresse, mais d'orgueil, de joie et de surprise. Les premières paroles d'amour sont si douces à l'oreille !

Et puis ce beau jeune homme, ce seigneur tout doré, tout musqué, qui voyait le roi, qui promettait de le lui faire voir aussi !

La séduction marchait bien près d'elle. Renée côtoyait l'abîme, le moindre effort pouvait l'y précipiter, et la pauvre enfant n'avait point d'ange protecteur pour la secourir.

Elle ne répondit pas néaumoins : sa fierté et sa pudeur combinées lui servaient de défense.

Elle savait qui elle était, elle savait ce qu'elle devait à son nom, à la mémoire de son père, et il lui sembla que le vicomte de Courville aurait dû s'adresser à mademoiselle de Boisrichard avant de lui parler à elle-même.

Elle ne le lui dit pas ; une répugnance bien naturelle l'en empêcha : il aurait dû y penser.

Cependant, au moment de se séparer, au moment où il la pressait, où il la conjurait de ne point repousser sa tendresse, elle leva les yeux vers lui, ne retira point sa main, qu'il serrait avec passion, et son sourire de naïve confiance balbutiait le mot espoir.

— Ah! vous êtes adorable! murmurait-il dans son enivrement, et vous serez ma femme, je le jure sur l'honneur!

Renée faisait alors sa dernière révérence, elle ressentit une impression si vive qu'elle serait tombée s'il ne l'eût soutenue.

Dans le mouvement plein de grâce avec lequel elle se laissa aller dans ses bras, il ne put s'empêcher de la presser sur son cœur d'une manière presque ostensible, et dont on n'eût pas manqué de s'apercevoir si la nuit avait été moins obscure.

Mademoiselle de Boisrichard vint chercher sa

nièce ; elle lui recommanda de mettre sa mante, car l'air du soir devenait frais, et il fallait traverser la rivière pour retourner à la jolie maison.

Renée salua la marquise, qui l'embrassa sur le front en l'appelant mon cœur!

Elle salua toutes les personnes dont elle était entourée, et lorsqu'elle passa devant le vicomte, elle lui fit une révérence si gauche, en même temps si charmante, que le plus sage en eût perdu la tête.

— Vous allez permettre à un de mes gens de vous conduire jusque chez vous, mademoiselle, dit la marquise à la vieille dame ; vous ne pouvez rentrer ainsi seules toutes deux.

Les jeunes gens se précipitèrent et offrirent leurs services ; la tante les refusa majestueusement ; elle refusa aussi la marquise.

— Je vous remercie, madame, nous ne sommes point seules, nos *domestiques* nous accompagnent, et je ne veux déranger personne.

Hélas! la fière descendante des Hugue de Boisrichard ne pouvait pas dire *mes gens ;* elle fit sonner de toute sa hauteur le mot *domestiques ;* mais combien son orgueil souffrait de n'avoir pas mieux à prononcer!

Or, *ces domestiques*, c'était tout simplement

Jacqueline, la forte et vigoureuse fille, la fidèle et humble amie de cette maison déchue.

Elle attendait en dehors de la danse.

Dès qu'elle aperçut ses maîtresses, elle alluma une petite lanterne, dont Renée, malgré sa rêverie, ne put s'empêcher de plaisanter.

— Cache ta lanterne, Jacqueline, les vers luisants du chemin nous éclaireront bien mieux.

Ces trois femmes se mirent en route et suivirent d'abord le sentier fleuri qui bordait le coteau.

Le bruit de la fête arrivait jusqu'à elles et venait mourir comme un écho sous ces grands arbres chargés de paillettes brillantes aux rayons de la lune.

Les lumières des boutiques et de l'enclos de danse disparaissaient peu à peu, à mesure qu'elles s'éloignaient; le silence et les parfums de cette nature admirable remplaçaient le mouvement et les chants des buveurs : la jeune fille subit cette impression.

Elle ne parla pas, elle ne chanta pas, elle ne regarda pas autour d'elle; ses poétiques pensées se concentraient en elle-même; elle commençait à entrevoir la vie; elle soulevait un coin du rideau brodé de perles et de diamants qui cache aux jeunes filles leur destinée.

Et que de belles choses elle croyait découvrir !

— Mam'zelle Renée, dit tout à coup Jacqueline, vous me montrerez les *agnus* et la superbe image que vous a donnés madame la supérieure, n'est-ce pas?

Renée devint toute rouge ; au premier âge, les émotions se trahissent par la rougeur.

Elle avait oublié pour la première fois, les *agnus* et les images de la bonne religieuse.

Les joyeux passe-temps de son enfance s'enfuyaient déjà, en jetant sur elle un regard de regret et de pitié, pour faire place à ces joies brûlantes du cœur qui le dévorent, qui le consument, qui le détruisent, sans laisser après elles autre chose que le parfum des roses fanées, des illusions détruites.

— Vous ne répondez pas, Renée, reprit sévèrement sa tante ; n'avez-vous donc pas entendu Jacqueline, ou le souvenir de cette journée vous rend-il muette ?

— Ma bonne tante, je n'ai point de réponse à faire, je n'ai point d'images à montrer, car je ne suis pas allée au couvent.

— Pourquoi ? mon Dieu !

— Je l'ai oublié, ma tante.

— Oublier madame la supérieure, mam'zelle ! Eh ! sainte Vierge ! à quoi donc avez-vous pensé ?

Renée avait déjà presque un secret; elle devint dissimulée pour qu'on ne le devinât pas.

— Jacqueline, dit-elle tout bas à la servante, en se rapprochant d'elle et en mettant la main sur son épaule; j'ai eu la même pensée que toi le jour où tu as été à la danse, le jour où le gros Nicolas t'a donné ce ruban que tu as toujours conservé depuis.

Et la moqueuse enfant se mit à sourire et à sauter autour de la paysanne.

— Ah ! j'sais, j'sais ! répliqua celle-ci d'un air de bonne humeur; je comprends cela.

Les impressions de la jeunesse sont aussi passagères qu'elles sont vives ; ce seul mot, cette plaisanterie, avaient suffi pour rappeler Renée à son caractère habituel.

Elle courut par le chemin, en chantant son refrain de la matinée; elle cueillit les pâquerettes et les boutons d'or, étincelants comme les perles et les topazes d'un écrin à la lueur de son astre chéri.

Puis elle revenait vers sa tante, elle folâtrait avec Jacqueline, elle écoutait les petites raines

remplissant les bosquets de leurs concerts joyeux.

C'était à la fois une fauvette et un papillon; c'était l'animation de la vie, la surabondance de son âge, l'espérance du lendemain, sans les regrets de la veille.

— Vous n'êtes donc pas fatiguée, Renée? dit enfin mademoiselle de Boisrichard surprise et presque fâchée de cette gaieté.

Hélas! ce que nous ne pouvons plus faire, nous ne le comprenons plus.

— Oh! ma tante, je ne suis pas fatiguée, bien au contraire; je recommencerais tout de suite.

— Oui, mais vous le serez demain?

— Demain? Et sa figure s'illumina. Oh! non, ma tante; j'irai faner dans la grande prairie du château, là-bas, où les foins sentent si bon; j'irai cueillir les fleurs de la prairie pour faire une couronne à ma bonne Vierge, et puis je boirai le lait de la mère Gibaut; je courrai avec Zaïre, je m'amuserai de tout mon cœur.

Elle se hâta de finir sa phrase, car elle se rappela tout à coup les dernières paroles glissées à son oreille par le bel officier :

« Demain je serai à votre porte de très-bonne heure, je vous suivrai; où vous irez, j'irai. »

Ce rendez-vous, elle ne l'avait ni donné ni reçu, et pourtant elle s'en réjouissait, la jeune folle!

Elle se réjouissait d'entraîner le vicomte avec elle, de lui faire partager ses plaisirs d'enfant, de se faire poursuivre par lui sur les bords de cette rivière fleurie.

L'amour lui apparaissait ainsi; elle l'entrevoyait à travers les illusions de son âge.

Elle devançait sa tante et Jacqueline, qui causaient ensemble, sans s'occuper de son babil.

Dans ce pays si calme, si honnête, dont elle savait par cœur chaque fossé, chaque touffe d'arbres, la pensée d'un danger n'arrivait ni à l'une ni à l'autre. Elles entraient alors dans un chemin creux, encaissé de talus élevés et surmontés de chênes touffus, dont les branches, s'ouvrant en berceau, interceptaient les rayons de la lune.

La jeune fille ne songea pas à s'arrêter; elle s'engagea dans cette allée sombre et fit quelques pas sans la moindre défiance.

Tout à coup deux hommes sortirent de derrière un massif.

L'un plaça un bâillon sur la bouche de Renée, l'autre s'empara de ses bras, l'enleva de terre et

l'emporta comme une plume vers une voiture cachée sous les taillis.

Il l'y déposa ; son compagnon s'assit à côté d'elle ; le cocher ferma la portière, remonta sur le siége, partit au galop, avant que la tante et Jacqueline, qui discutaient le prix du blé, eussent mis le pied dans l'allée et se doutassent seulement qu'elles venaient de perdre leur plus cher trésor.

IV

L'ARRIVÉE

Cet enlèvement fut exécuté avec une rapidité telle, que Renée n'eut, pour ainsi dire, pas le temps de s'en apercevoir. Elle se sentit bâillonner, emporter, placer dans la voiture.

La voiture partit comme une flèche, avant qu'il lui semblât avoir quitté la jolie allée où elle chantait, où elle rêvait si bien.

Le mouvement rapide du carrosse, le sentiment involontaire de douleur qu'elle éprouva la rappelèrent à elle-même.

Elle essaya de se soulever et se sentit maintenue ;

elle essaya de crier, et ses lèvres ne rendirent aucun son ; elle étouffait, la frayeur la dominait, elle se trouva mal.

Peut-être ses compagnons de voyage y avaient-ils compté : ils ôtèrent son bâillon, lui prodiguèrent tout les soins nécessaires, et au bout de quelques minutes, elle revint à elle, entourée de vinaigres, de flacons, d'essences de toute espèce.

Une voix qu'elle ne connaissait pas prononça ces mots :

— Ne craignez rien, mademoiselle, vous êtes avec des amis.

Renée se releva, regarda autour d'elle, et se jetant à la portière, essaya de l'ouvrir en criant:

—Ma tante ! ma tante !

—Mademoiselle, votre tante ne peut vous entendre; elle sait où vous êtes, c'est d'accord avec elle...

—Elle sait que vous me faites violence ! Non, non, ce n'est pas vrai ; et la preuve, c'est que vous avez étouffé mes cris Ah ! ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! qui me délivrera ?

—Mademoiselle, reprit l'étranger d'un ton insinuant, mademoiselle, je vous supplie, calmez-vous. Nous n'agissons que pour votre bonheur; plus tard

vous nous remercierez. Nous vous conduisons vers la destinée la plus belle que vous puissiez rêver jamais, auprès de celui que vous aimez, mademoiselle.

Renée pensa sur-le-champ au vicomte.

Cette pensée la tranquillisa d'abord en flattant son amour-propre enfantin.

Mais bientôt le sentiment éphémère qu'elle éprouvait pour lui s'évanouit devant cette action qui révoltait tous ses principes, toutes ses notions sur l'amour. Elle attendait un berger Corydon, filant avec elle une intrigue fleurie au bord de ses ruisseaux, terminant l'aventure par un mariage, lorsque la belle aurait assez joué avec son cœur; mais un mousquetaire la ravissant de force à sa douce vie, pour la conduire au bout du monde lui semblait monstrueux :

Tout son être se révoltait contre cette tyrannie, et, cherchant de nouveau à ouvrir la portière, elle ne cessa de répéter :

— Au secours! au secours!

Ses efforts l'épuisèrent; bientôt il lui fallut y renoncer.

Ses compagnons semblaient si sûrs de leur fait, qu'ils ne cherchaient même pas à l'empêcher de briser la glace.

Elle retomba dans le fond de la voiture, et se mit à pleurer amèrement.

— Ne pleurez pas, mademoiselle, reprit la voix qu'elle avait déjà entendue. Vous ne pouvez sortir d'ici sans notre volonté, et nous vous sommes trop dévoués, je vous assure, pour consentir à rejeter pour vous un si bel avenir. Ayez patience; bientôt vous serez réunie à celui qui donnerait tous les trésors du monde en échange d'un de vos sourires.

Ce langage, si ridicule aujourd'hui, était alors tout à fait usuel dans la galanterie.

Une créature aussi novice que Renée devait le prendre pour la vérité; elle n'y manqua pas, et ne manqua pas surtout de l'attribuer au vicomte de Courville, le seul de tous les hommes de sa connaissance qui lui eût jamais adressé la moindre déclaration.

Ses regards tombèrent sur le silencieux compagnon placé au fond de la voiture, enveloppé dans son manteau, et qui n'avait pas encore prononcé une syllabe.

Elle pensa que c'était lui, et tâcha bien inutilement de s'en assurer; il n'en cacha ses traits qu'avec plus de soins.

— Qui êtes-vous, monsieur? demanda l'enfant impatientée.

Il ne répondit pas.

— Est-ce par vos ordres que pareille violence m'est faite?

Même silence.

— Si c'est vous, monsieur le vicomte, continua-t-elle en sanglotant, si c'est vous, ayez pitié de moi!

— Je ne sais ce que vous voulez dire, répondit enfin l'homme d'un ton voilé et bourru.

Renée était bien jeune.

Depuis sa naissance, confiée aux soins de mademoiselle de Boisrichard, dont elle était l'idole, et qui se pliait à tous ses caprices, la résistance irritait son caractère, et sa tête folle, romanesque, exaltée, ne pouvait résister à un événement aussi étrange, deviner une énigme aussi ardue.

Elle se sentit prise d'une sorte de vertige; elle entra dans une colère telle, que les convulsions s'en suivirent, et qu'elle plaça les étrangers dans le plus grand embarras.

— Que faire de cette petite fille demanda celui qui avait toujours parlé. Je serais d'avis de la reconduire.

— Cela est-il possible? Y pensez-vous? Soyez tranquille, j'en ai apaisé de plus rebelles; c'est un feu de paille; plus il est ardent, plus il s'éteindra vite. Laissez-la faire; elle ne peut se blesser: le carrosse est rembourré de manière à nous épargner toute crainte à cet égard. Un peu de patience: après tous ses accès, elle est jeune, elle dormira.

L'expérience de l'inconnu ne se trouva pas en défaut. Renée, livrée à elle-même, entra dans des paroxysmes de fureur à en mourir; on lui délaça son corset malgré elle; ensuite on la laissa libre de ses mouvements.

Elle cria, tempêta, frappa de la main ces remparts de satin, aussi impénétrables pour elle qu'une muraille de granit.

Puis, épuisée de ses efforts, elle se calma, s'affaissa sur elle-même et s'endormit.

— J'en étais sûr, dit froidement l'homme au manteau. Je n'aurai plus besoin de vous: l'accès est passé; désormais il ne me restera plus à combattre que des larmes. A la première poste, le jour sera venu, vous descendrez, vous prendrez un bidet, et vous courrez annoncer notre arrivée; je me charge du reste.

L'autre homme s'inclina sans répondre, comme

devant son supérieur, puis ils se turent tous deux, respectant le sommeil de la jeune fille, craignant sans doute de le faire cesser trop tôt pour l'exécution de leurs projets.

Après deux heures, la voiture s'arrêta.

Le principal étranger tira une clef de sa poche, sauta par terre, fut suivi immédiatement par l'autre; ensuite il referma la serrure à double tour, au moment où Renée, frappée de la cessation du mouvement, se frottait les yeux et s'éveillait.

Elle ne comprit pas, dans le premier instant, où elle était; elle regarda et se vit enfermée dans une vaste chaise de voyage, rembourrée de tous les côtés en satin vert-pomme, n'ayant que deux ouvertures au dessus des portières, lesquelles ouvertures se fermaient par des jalousies en bois au lieu de glaces. Son premier mouvement fut de les lever; elle s'aperçut bientôt que c'était impossible, et alors son aventure se présenta à son imagination dans tous ses détails.

On l'avait arrachée à sa tante, à Jacqueline, à son village.

Où la conduisait-on ? que comptait-on faire d'elle?

A présent qu'elle se trouvait seule, sa colère n'existait plus, elle avait peur.

Tant qu'elle s'était crue entre les mains du vicomte, elle s'était sentie protégée; malgré l'audace qu'il montrait, elle se savait reine; ne le lui avait-il pas dit? Mais seule! seule!

Oh! cela devenait horrible! Elle ne pouvait plus accuser personne, elle pleura.

Au bout d'un quart d'heure environ, la clef tourna dans la serrure, et un visage inconnu se présenta.

Elle eût dû appeler à son aide pendant la minute, aussi prompte que l'éclair, que la portière resta ouverte; elle n'y songea pas; une seconde après, il n'était plus temps.

— Mademoiselle, lui dit l'homme vous est-il agréable de prendre quelque chose?

Elle le regarda comme hébêtée.

— Que voulez-vous? demanda-t-elle.

— Vous avez faim, vous avez soif, sans doute; un mot, et vous allez être servie.

— Je n'ai ni faim, ni soif; je veux sortir d'ici.

— Nous partons à l'instant; et dès que vous serez arrivée à destination, je m'empresserai de vous ouvrir la porte.

— Mais où me menez-vous? pour l'amour du ciel! Où est ma tante?

— Mademoiselle, votre tante vous attend où vous allez.

— Cela est-il vrai?

— Très-vrai.

— Partons donc vite, alors, ajouta-t-elle avec un soupir de regret et de doute.

Les chevaux, comme s'ils eussent entendu l'ordre de la belle souveraine, entraînèrent sur-le-champ le carrosse.

Les yeux de Renée tombèrent sur son conducteur placé en face d'elle; elle ne l'avait presque point regardé jusque-là.

Elle poussa un cri.

— Ah! je vous reconnais! C'est vous qui m'avez poursuivie à la fête, c'est vous qui avez emmêlé les cordons de ma bourse; c'est vous, oui, c'est vous!

— Peut-être, répliqua-t-il en souriant.

— Vous m'avez fait peur la première fois que je vous ai rencontré; j'ai senti comme si un serpent se glissait près de moi. Oh! laissez-moi, laissez-moi, vous me trompez.

Elle se mit à pousser des cris aigus.

Il crut qu'elle devenait folle.

— Mademoiselle, faites bien attention que tout

ceci est inutile, que vous ne m'échapperez pas, et que dussé-je employer la force, je l'emploierai pour vous retenir.

Qu'on se représente cette naïve enfant, ayant vécu jusqu'à ce jour dans le calme et la liberté, transportée tout à coup au milieu d'une aventure terrible et mystérieuse.

Cette jeune imagination, si pure, si fraîche, si rosée, ne pouvait accueillir du premier coup une destinée si brusque et si nouvelle. Elle se cabra, puis elle s'apaisa et se révolta de nouveau, jusqu'à ce qu'elle tombât, comme la veille, dans un état d'anéantissement, de prostration complète de ses forces.

Cet instant fut le dernier de la lutte ; elle se blottit dans un coin du carrosse et attendit, résignée à force de crainte.

On roula ainsi deux jours et deux nuits, ce qui, à cette époque, était presque entièrement hors d'usage.

La voiture, véritable bazar, contenait toutes les recherches, toutes les superfluités du voyage.

Cette prison roulante renfermait aussi ce qui peut charmer la solitude et le chemin, même une bibliothèque.

Assez souvent l'inconnu descendait; Renée ne cherchait même pas à jeter un coup d'œil au dehors : elle ne souffrait plus, elle ne pensait plus à force de penser et de souffrir.

En vain s'efforçait-il d'animer la conversation par des récits intéressants; en vain faisait-il luire aux yeux novices de la jeune fille un avenir de puissance, de luxe et de fortune : elle ne l'écoutait pas, elle ne le comprenait pas.

Ses idées se concentraient sur elle-même, ou, pour mieux dire, elles se perdaient dans un chaos dont rien ne pouvait la faire sortir.

Son compagnon de voyage lui offrait à chaque instant des rafraîchissements, des friandises; elle les repoussait. Pendant le voyage, elle n'accepta que deux bouillons, et encore avec beaucoup de peine.

Au milieu de la troisième nuit, elle sommeillait, vaincue par la fatigue et par le découragement.

Le carrosse s'arrêta comme s'il avait reçu un choc; elle se réveilla en sursaut :

L'étranger ouvrait déjà la portière et sautait à bas.

— Qu'y a-t-il? s'écia Renée.

Nul ne lui répondit; elle entendait des cris, des

piaffements de chevaux, mais la jalousie était déjà refermée, et elle ne put rien voir.

Son inquiétude devint au comble.

En vain secoua-t-elle de toute sa force la poignée et les cordons; en vain appela-t-elle au secours : elle resta seule et en apparence abandonnée.

Un nouveau mouvement arriva jusqu'à elle et lui rendit un peu d'espoir.

Evidemment la foule augmentait autour de la voiture ; si donc elle parvenait à se faire entendre, on la délivrerait certainement.

Elle s'écria encore :

— Au secours ! à l'aide ! délivrez une pauvre fille !

Une voix sonore et bien timbrée qui domina les autres demanda sur-le-champ :

— Qu'est-ce que cela? A qui fait-on violence ?

Elle respira.

On entendit la réponse.

Sans doute on la fit à voix basse, car elle ne put rien distinguer.

— C'est égal, reprit celui qui avait déjà parlé et d'un ton de commandement; c'est égal, je n'entends pas cela ; qu'on la délivre, et tout de suite.

Conduisez le carrosse au château que je quitte ; qu'on ait pour cette jeune fille tous les égards possibles. Je veux la voir, l'interroger moi-même, et savoir par elle qui je dois punir dans tout ceci.

V

L'ASILE

Renée se sentit un protecteur, un protecteur puissànt.

Avec la versatilité de la jeunesse, elle reprit sa confiance ; elle se crut sauvée, et, remercia Dieu, qui ne permettait pas qu'elle succombât.

La portière se rouvrit, les chevaux partirent au galop dès qu'elle fut close, et enlevèrent la lourde machine avec une rapidité surprenante.

L'enfant avait sur les lèvres mille questions, sans oser en faire une seule.

Elle ne pouvait lire dans les regards de son ravisseur, et pourtant il lui semblait embarrassé.

Elle prit son parti et l'interrogea.

— Où allons-nous, monsieur? dit-elle.

— Nous nous rendons à un château voisin.

— Vous... vous avez entendu, sans doute?

— Oui, oui, j'ai entendu.

— Et, arriverons-nous bientôt?

— Avant une heure.

— Dieu soit loué!

Elle ne dit plus rien; elle se mit à compter les minutes, les secondes; elle dévora d'avance l'espace qui la séparait de ce séjour désiré où elle trouverait enfin un asile et un appui.

Bientôt la voiture tourna, le bruit des roues s'amortit, des branches froissèrent l'impériale; elle comprit qu'elle avait quitté la grande route et qu'elle approchait.

On arrêta; une grille cria sur ses gonds, des lumières parurent à travers les fentes des jalousies, puis on marcha de nouveau, comme sur du sable jusqu'à ce que la portière s'ouvrit.

L'étranger descendit d'abord, tendit la main à Renée, qui se trouva sur un perron couvert de fleurs, entourée de valets en riches livrées portant des torches, rangés sur deux haies à son passage.

En face d'elle, un appartement splendide et éclairé de cent bougies lui présentait une longue enfilade de pièces plus brillantes les unes que les autres.

Elle se frotta les yeux et se crut le jouet d'un songe.

Jamais pareille magnificence ne s'était offerte à son imagination.

Au lieu d'avancer, elle recula de deux pas en arrière.

— Où me conduisez-vous, monsieur? murmura-t-elle toute tremblante; dois-je entrer ici?

— Le maître de ce château, M. le comte de Béarn, veut que vous vous y regardiez comme chez vous, mademoiselle; ce sont ses ordres, répliqua une sorte d'intendant qui la précédait. Veuillez nous dire si mademoiselle compte souper à présent, ou si elle désire être conduite à sa chambre.

La pauvre petite n'avait plus ni faim, ni fatigue; la surprise et l'admiration dominaient tout son être.

Elle répondit machinalement :

— Je vais souper.

— Que mademoiselle daigne me suivre alors.

Et, s'inclinant jusqu'à terre, l'inconnu marcha le premier.

Renée traversa d'abord une vaste antichambre dont les panneaux renfermaient des tableaux faits exprès pour la place par un des grands maîtres de l'époque.

Ces tableaux mythologiques avaient la grâce maniérée et coquette du temps.

Elle entra ensuite dans un premier salon tendu de tapisserie des Gobelins.

Le meuble était pareil, et sa sévérité contrastait avec la pièce suivante, véritable bijou de lampas cerise et blanc, de chinoiseries, de dorures et de cristaux, étincelant au feu des bougies.

Ses yeux ne lui semblaient pas assez grands pour voir; son cœur battait comme en présence d'une aventure surnaturelle.

Ces merveilles ne pouvaient point être véritables; un coup de baguette les avait créées, un coup de baguette allait les faire disparaître.

La voix de l'intendant la tira de son extase.

— Mademoiselle compte-t-elle souper dans la grande ou dans la petite salle à manger? ordonne-t-elle le grand ou le petit service?

—Le petit! le petit! s'écria-t-elle vivement, tout effrayée de l'embarras qu'elle croyait causer.

— Si mademoiselle veut se reposer quelques minutes, en attendant, je vais la conduire à son boudoir.

Il se dirigea vers une porte ouverte dans un des coins de l'appartement et se rangea pour laisser

passer Renée, avec le même respect que si elle eût été une reine.

En mettant le pied sur le seuil, la jeune fille jeta un cri d'étonnement et d'admiration.

— Mon Dieu! qu'est-ce que cela?

C'était une petite pièce, plus basse que les grands appartements, entourée de tous les côtés de glaces encadrées, de splendides bordures en porcelaine de Saxe, sur lesquelles montaient des guirlandes de fleurs en relief d'une imitation si parfaite qu'on les eût cueillies pour les flairer.

Ces guirlandes se continuaient sur le plafond et venaient se réunir au milieu, d'où partait un lustre composé des mêmes fleurs, contournées, arrangées, selon le goût élégant et bizarre du règne de Louis XV.

De petites lampes cachées dans les fleurs semblaient autant de lucioles voltigeant sur ce faisceau de roses. Des bras également en porcelaine de Saxe, s'adaptaient à chaque panneau et répandaient sur ce réduit une clarté douce et brillante en même temps; de gros œufs d'autruche montés de la même manière descendaient tout autour des lambris et donnaient aussi leur lumière.

Des fleurs dans des jardinières alternaient avec

des cassolettes du même style; une niche en glaces drapée d'étoffe des Indes, où les oiseaux, les papillons volaient, où les roses embaumaient sous leur feuillage, tant la broderie produisait d'illusion, renfermait un canapé de cette même étoffe, et offrait ses coussins moelleux garnis de crépines de soie assortie aux guirlandes.

Quelques siéges, une table en bois des îles incrusté de porcelaines; une cheminée chargée de curiosités admirables, et remplie par une corbeille de jasmin, de géranium, de toutes les plantes odorantes, achevaient cette merveille enchantée et en faisaient un véritable paradis.

Dans un des coins de l'appartement se tenaient respectueusement debout deux soubrettes à l'œil fin, au nez retroussé, à la tournure accorte.

Elles s'avancèrent vers Renée après trois révérences, et lui demandèrent si elle souhaitait faire sa toilette à présent, ou si elle préférait attendre après le souper.

— Je ne sais, répondit-elle anéantie par la surprise; je n'ai pas de toilette à faire.

— Mademoiselle doit se débarrasser de ses habits de voyage et se mettre à son aise; elle se sentira infiniment mieux après. Un bain est préparé; si

elle consent à le prendre, mademoiselle passera une meilleure nuit.

— Un bain? répéta-t-elle.

— Oui, mademoiselle.

— J'y consens. Il me semble en effet, pensa-t-elle, que j'ai grand besoin de repos.

Les caméristes poussèrent un bouton imperceptible, une des glaces rentra dans la muraille et montra l'entrée d'une sorte de grotte en rocailles, éclairée de feux invisibles, au fond de laquelle un bassin renfermait de l'eau aussi limpide qu'une fontaine, mais dont le parfum pénétrant inspirait une douce langueur.

— Si mademoiselle ordonne que nous la laissions, nous allons sortir; elle nous rappellera selon sa volonté.

— Oui, laissez-moi, repliqua-t-elle presque en colère de se voir si bien servie.

Elles disparurent avant que Renée eût pu savoir comment.

A peine fut-elle seule, qu'un oiseau admirable, parut sur la plus haute branche d'un oranger en fleur.

Il battit des ailes, fit sa toilette avec son bec, puis il commença à chanter.

Jamais un semblable concert n'avait frappé les oreilles de la naïve provinciale.

Les trilles les plus savantes, les cadences, les roulades, il prodiguait tout. Le chant dura un quart d'heure; ensuite il sauta de feuilles en feuilles, et se perdit sous un bosquet.

Renée ne l'aperçut plus.

—Oh! qu'il chante encore! dit-elle involontairement.

Comme s'il l'eût entendue, l'oiseau reparut, fit le même manége que la première fois, recommença son air, et se cacha, ainsi qu'il venait de le faire.

Renée n'avait pensé jusque-là ni à sa tante ni à son pays.

Les merveilles auxquelles elle assistait attiraient son attention, charmaient toutes ses facultés.

Lorsqu'elle se vit seule, lorsque l'oiseau eut terminé sa chanson, et que le silence régna de nouveau, des idées sombres, des regrets, des terreurs l'assaillirent.

Elle craignait sans savoir quoi, sans se rendre compte de sa frayeur.

Elle pressentait le danger, bien qu'il lui fût impossible de le définir. Elle joignit les mains et se mit à pleurer.

Cette mélodie qu'elle venait d'entendre lui rappelait les rossignols de sa chère patrie, qu'elle écoutait la nuit à sa fenêtre, les yeux fixés sur le long ruban de la Vienne se déroulant sous les rayons de Phébé.

— Ah! ma bonne tante! murmura-t-elle Ah! ma maison, mes amis, mon chien, vous reverrai-je bientôt!

Les caméristes rentrèrent comme elles étaient parties, inopinément, à la minute même où la douleur de Renée atteignait son plus haut paroxysme.

Elles feignirent de ne pas s'en apercevoir, mais l'une d'elles, celle qui portait la parole, s'approcha et tira de dessous son tablier le plus ravissant épagneul qu'on pût voir : ses oreilles traînaient par terre, et ses soies, de la blancheur du lait, se mêlaient aux flots de nonpareille roses qui formaient son collier.

Renée resta anéantie.

Devinait-on ses pensées? Ce chien venait-il pour remplacer Zaïre, pour la lui faire oublier?

Tout charmant qu'il fût, ce n'était pas elle; mais à seize ans, tout s'oublie et tout se remplace. Elle appela la petite bête, la caressa, la regarda, et ses larmes se séchèrent.

Le souvenir du bel officier arrivait de temps en temps.

Un pressentiment secret lui attribuait les miracles qui l'entouraient; peut-être allait-elle le voir à ce souper, aussi merveilleux que le reste; peut-être étaient-ce là ces plaisirs, ce luxe qu'il lui avait promis.

L'enfant devint rêveuse et ne songea plus au chien.

Ses femmes l'avertirent enfin que le souper n'attendait plus qu'elle.

— Ah! dit-elle, j'y vais, laissez-moi!

La soubrette déposa sur un siége auprès d'elle le linge chaud et parfumé qu'elle portait, puis un peignoir de mousseline des Indes brodée à l'aiguille, doublé de rose et garni d'angleterre, accompagné de mulles de brocart si petites qu'elles ne semblaient pas faites pour marcher.

Elle se retira après, annonçant qu'elle attendrait mademoiselle pour l'accommoder.

Renée revêtit la robe de chambre et s'imagina qu'elle allait attendre.

A peine fut-elle prête que ses servantes se représentèrent, lui montrèrent un cabinet de toilette ouvert comme par enchantement à côté de la bai-

gnoire, et l'invitèrent à s'asseoir devant un miroir de Venise, encadré de filagrane d'or.

En quelques minutes l'édifice de la coiffure fut rajusté; un nuage de poudre à l'héliotrope vola autour d'elle, et elle sortit des mains de ses femmes tellement jolie, qu'elle eut peine à se reconnaître.

A un signal donné sur un gong par l'adroite camériste, un nègre bizarrement vêtu et haut de trois pieds et demi se présenta, une serviette à la main.

— Mademoiselle est servie, dit-il de sa voix grêle.

Renée n'avait jamais vu de nègre; elle eut presque peur.

La salle à manger et le repas étaient une autre féerie, dont la beauté, dont l'élégance surpassaient le plus beau, le plus féerique de ses rêves.

Seulement elle fut étonnée de se trouver seule, et ses regards cherchèrent le maître de tant d'enchantements.

Il ne parut pas.

Elle se sentait à présent mortellement fatiguée; le sommeil fermait ses paupières malgré elle. Ses gens s'en aperçurent, des laquais ouvrirent devant elle les deux battants d'une porte donnant sur la

plus délicieuse chambre à coucher que pût rêver une petite maîtresse. Vrai nid de dentelle, de damas blanc broché de bouquets couleur de rose ou vert, de tapis, de fleurs, de batiste et d'édredon.

Renée s'approcha timidement de ses rideaux parfumés, les souleva d'une main défaillante, et se laissa tomber sur l'oreiller, où sa jolie tête fut bientôt entourée d'un flot de maline, parure de l'été à cette époque si méticuleuse sur l'étiquette de la parure.

Elle ferma les yeux, épuisée, ravie, inquiète; mille impressions se croisaient dans son cœur et dans son imagination; enfin elle s'endormit, et sa dernière pensée fut celle-ci :

— Mon Dieu ! faites que ce ne soit point un rêve; qu'à mon réveil je me retrouve ici, mais que ma tante y soit, et Jacqueline, et...

Le sommeil coupa sa prière.

A peine une demi-heure s'était écoulée qu'à la lueur de la lampe d'albâtre suspendue au milieu de l'appartement on eût pu voir une porte dérobée s'entrouvrir doucement, et un homme se glisser dans l'appartement sur la pointe du pied.

VI

LE PORTRAIT

L'homme qui s'était introduit ainsi mystérieusement avait à peu près quarante ans, mais il n'en montrait pas plus de trente à trente-cinq.

D'une taille au-dessus de la moyenne, bien prise, élégante surtout, il avait la jambe fine et distinguée, des yeux bleus admirables, des dents éblouissantes, la main et le pied d'une irréprochable forme : c'était, en un mot, un des plus beaux hommes de l'Europe, un de ces visages que se disputent tous les arts et qui servent de type à un siècle.

Il s'arrêta, regarda la jeune fille, épia ce sommeil tranquille de l'âme qui s'ignore encore, et, après une contemplation aussi scrupuleuse que le permit la lumière voilée, il se retira comme il était venu.

Le reste de la nuit ne fut troublé par aucun incident.

Renée oublia bientôt où elle se trouvait; ses

rêves la transportèrent sur les bords de la Vienne, dans sa jolie maison, près de sa tante, près de Jacqueline et de Zaïre.

Elle entendit chanter ses oiseaux, elle vit fleurir ses roses, elle vit passer derrière les grands saules de la rivière un jeune homme qui regardait les étoiles et qui retournait souvent la tête du côté du chemin du bois, et elle murmurait entre ses dents :

Un bel officier du roi,
Le plumet sur l'oreille.

Toute la nuit se passa dans ces enchantements.

Le soleil s'éveilla chargé de mille couleurs, de mille rayons de diamants qu'il laissa tomber sur les fleurs et sur les prairies.

Renée, selon ses habitudes de campagne, ouvrit les yeux dès l'aurore mais elle les referma aussitôt.

De chaudes ténèbres l'entouraient, des parfums enivrants montaient jusqu'à son cerveau et lui troublaient la raison.

Elle se retourna, et au lieu de sa couchette étroite et dure, elle trouva un vaste lit, des oreillers, des coussins, des édredons garnis de mousseline.

Elle se releva à demi, appuya sa tête sur sa main et regarda autour d'elle.

Un peu de jour mince comme la lame d'un couteau perçait à travers la fente imperceptible du volet et atteignait juste le nez d'un gros magot assis majestueusement, en faisant étinceler une toute petite parcelle d'or qu'il portait sur son vaste abdomen.

A côté de l'alcôve une jolie table portait des fruits, des petits pieds, des sucreries exquises, éclairées *à propos* par une lampe, entièrement voilée du côté du lit.

A l'autre bout de la chambre, dans une cage dorée, de charmants oiseaux dormaient à demi, essayaient quelques cadences, se sentant en retard sur leurs frères des buissons, et, trompés par l'obscurité, cherchaient un sommeil contre nature, qui fuyait leurs désirs et alourdissait leurs ailes.

Renée, ainsi que cela arrive toujours après un événement inattendu, Renée se demanda où elle était, ce qui lui était arrivé, quels étaient ces parfums suaves, ces luxueux atours.

Elle songea à sa tante, à Jacqueline, à son réveil joyeux là-bas, au milieu des fleurs, de ses chansons et de la verdure; à sa tasse de lait bien chaud qui l'attendait à la ferme, et un peu aussi

à ce bel officier si galant, si aimable qu'elle avait laissé au château le soir de la danse, puis elle se frappa la tête en se demandant :

Comment sortir d'ici ? Où suis-je ? Verrai-je jamais mieux toutes ces belles choses ? Ah ! j'ai bien faim !

Les sylphes existaient encore à cette bienheureuse époque ; à peine eut-elle pensé, que la porte s'ouvrit, et que les caméristes se présentèrent.

Elle n'eut même pas le temps d'étendre la main pour saisir une des friandises de son en-cas.

— Que veut mademoiselle ? demanda la plus hardie.

— Je n'ai rien demandé, mais je désirerais voir le jour.

— Mademoiselle avait une sonnette sous sa main ajouta la donzelle, en montrant un charmant ruban à franges de perles qui pendait sur la couverture.

— Cela ?

— Oui, mademoiselle. Que mademoiselle essaie : si elle désire sa toileitte, un seul coup et nous paraîtrons ; si elle préfère déjeuner dans son lit, deux coups au contraire, et le maître d'hôtel se présentera, suivi du valet de chambre de mademoiselle.

Renée ouvrait des yeux, des yeux!

Il y avait si loin de là à Jacqueline!

Elle essaya en effet.

Au premier coûp, les deux soubrettes rentrèrent au second appel, les gens de la bouche parurént, avec des plateaux chargés de toutes choses.

— Ah! j'aurai donc ainsi tout ce que je voudrai? dit-elle.

— Tout ce que vous voudrez, mademoiselle, reprit la suivante.

Renée commança par manger un consommé orné d'une croûte, une caille, d'admirables fraises et une tranche d'ananas, fruit nouveau pour elle; elle but à la glace, elle lava ses mains dans une aiguière d'or, puis, en se retournant, elle rencontra Pâquerette qui souriait.

Elle devint toute rouge.

— Mademoiselle s'accoutume vite ici, et nous en serons tous charmés, dit la soubrette en faisant la révérence.

Renée se sentit enhardie par ce sourire et par ce frais visage; puis elle lui fit signe de venir à elle.

Appuyant familièrement la main sur son épaule, elle lui dit tout bas :

— Peut-être je m'accoutumerai vite, car c'est

bien beau tout cela, mais je ne serais pas fâchée de savoir où je suis et qui m'a conduite ici?

— Où vous êtes? Au Château de Chantepie, chez M. le comte de Béarn. Qui vous y a conduite? Ses gens, d'après ses ordres.

— Pourquoi!

— C'est ce que M. le comte de Béarn se réserve de vous expliquer lui-même quand vous daignerez le recevoir.

— Tout de suite.

Les deux caméristes se regardèrent en souriant.

— Mademoiselle a-t-elle bien réfléchi? Est-il convenable que M. le comte entre dans cette chambre en désordre?

— Je croyais que c'était un vieux seigneur.

Un vieux! M. le comte! mademoiselle, on voit bien que vous ne le connaissez pas.

— Vous avez raison. Mesdemoiselles, c'est moi qui ne suis qu'une folle. Je vais me lever; auriez-vous la complaisance de m'aider?

— Nous sommes ici pour vous servir, mademoiselle; ordonnez.

Renée sauta à bas du lit; elle allongea ses pieds, et les deux caméristes les placèrent dans de jolies mules de brocart.

On lui présenta une robe de chambre plus ravissante encore que celle de la veille, puis on l'introduisit dans le cabinet, où Pâquerette se mit en devoir de la coiffer.

Elle se laissa faire, en se regardant au miroir.

Elle se trouvait jolie, et la bonne humeur lui revint.

— Vous vous appelez Pâquerette? dit-elle; et l'autre?

— L'autre s'appelle Pervenche.

— Deux jolis noms! Pourtant il n'y a ni sainte Pervenche, ni sainte Pâquerette.

— Ma compagne est toujours en bleu, et moi toujours en blanc: voilà pourquoi on nous appelle ainsi, mademoiselle.

— Ah! c'est vrai! Et le chien, comment s'appelle-t-il?

— Bijou.

— Il est bien nommé aussi, c'est un vrai bijou!

Puis, la folle enfant, oublieuse de ses craintes et de ses larmes, s'amusa à se faire expliquer les mille riens dont sa toilette était garnie. Elle ne soupçonnait même pas l'existence de ces raffinements. De l'eau claire et un peu de benjoin, c'était tout son art.

On la coiffa, on la poudra, on la couvrit de parfums, on la couronna de roses voilées sous des dentelles, afin de parfaire le négligé galant.

Ensuite on la para d'un déshabillé de pékin blanc, rattaché de nœuds bleu de ciel; on lui noua sous le menton une marmotte retenue par une épingle de turquoise; on lui remit un éventail, un mouchoir, une boîte à dragées creusée dans une seule améthiste, avec un chiffre d'or sur le couvercle, et à un signal donné, les portes s'ouvrirent sur un salon de lecture et de travail.

Rêveuse, un peu sombre, d'une de ces simplicités millionnaires devant laquelle les somptuosités pâlissent, cette bibliothèque présentait à l'œi ébloui plusieurs milliers de volumes choisis, reliés uniformément.

Des bustes de grands hommes et de femmes célèbres, placés sur des pieds d'ébène, entouraient cette pièce; au-dessus de la cheminée et de la glace, suivant un usage presque général dans les appartements sévères, un portrait représentait le roi Louis XV, dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, le casque en tête, la cuirasse sur la poitrine, tenant d'une main une épée et de l'autre une couronne de lauriers.

Au bas de ce portrait, sur un cartouche, se trouvaient ces mots:

« Exécuté d'après les ordres de madame la duchesse de Châteauroux, à la suite de la bataille de Fontenoy. »

En face, un autre portrait de la même taille, paraissant destiné à lui servir de pendant, réprésentait une jeune femme, en Bellone, portant un glaive, appuyée sur une muraille, qu'elle semblait défendre.

Rien n'était plus magnifique, plus fin, plus hautain que cette déesse. Elle était reine et maîtresse, elle commandait à tout, même au bonheur.

C'était madame la duchesse de Châteauroux, morte à vingt-huit ans, pour avoir été la maîtresse du roi; mais cela n'était pas écrit au bas du portrait.

Renée ignorait cette bistoire.

Elle poussa un cri en apercevant le portrait de Louis XV, et courant vers lui.

— Ah! le roi! le roi! mon bien-aimé roi! Qu'il est grand! que je le reconnais bien! Le voilà plus beau encore que dans mon estampe. Et qui est cette dame? La reine? Pauvre reine, qui est morte

en priant le bon Dieu ! Elle est belle aussi; seulement elle a l'air triste.

— Ce n'est point la reine, mademoiselle, c'est une amie de Sa Majesté.

— Ah ! oui, je sais, la marquise de Pompadour, on me l'a dit.

— Non, pas celle-là, mademoiselle, une autre qui est morte, comme Sa Majesté la reine.

— Ah ! qu'elles sont heureuses, les amies du roi ! Dussent-elles payer ce bonheur de leur vie, elles n'ont pas le droit de se plaindre !

La soubrette la regarda tout étonnée. Ce langage était si étrange dans la bouche de Renée?

— A présent, si mademoiselle veut lire, voici des livres; si mademoiselle veut se promener, les calèches sont attelées; si mademoiselle veut visiter le jardin, les laquais et moi nous aurons l'honneur de la suivre; si au lieu de cela elle désire la compagnie de M. le comte, il attend son bon plaisir.

— Allons au jardin, Pâquerette; je ne serai pas fâchée de courir un peu dans les allées.

Courir avec une *considération* de deux aunes d'envergure et des mules à talon ! Renée se croyait encore en Poitou.

Elle finissait à peine de parler que déjà ses ordres s'exécutaient.

Cette promptitude lui semblait merveilleuse, à elle, pauvre petite, accoutumée aux services sans art de Jacqueline.

Cette pensée la ramena à sa tante.

— Un instant, mademoiselle; vous me demandez ce qui me plaît. Ce qui me plairait le plus au monde en ce moment, ce serait de voir ma tante; ne pourai-je pas lui écrire et calmer un peu ses inquiétudes? Elle doit me croire morte.

— Sur-le-champ, mademoiselle. Voilà tout ce qu'il faut; un courrier montera à cheval et portera la lettre!

— Oh! quelle joie!

Elle écrivit six longues pages à mademoiselle de Boisrichard. Elle lui raconta tout, son enlèvement, le secours qu'elle avait trouvé chez le comte de Béarn, le beau château, les belles choses, les domestiques, tout ce qu'elle savait et tout ce qu'elle ne comprenait pas. Sa lettre était un cahier aussi rempli que sa tête de tout ce qu'elle avait senti et éprouvé.

Elle finissait ainsi :

« Maintenant, chère tante, je vais voir monsieur

le comte et lui demander la permission de vous faire venir ici ; on assure qu'il le voudra bien.

« Vous y passerez quelques jours avec moi, et puis nous retournerons chez nous.

« J'aime encore mieux ma petite chambre que celle-ci; il y a trop à regarder; on n'a pas le temps de penser, et ce matin, j'ai failli oublier ma prière. »

Quand la lettre fut terminée, cachetée et remise au valet de chambre, la camériste proposa à Renée de passer au jardin.

— Mademoiselle y trouvera sans doute M. le comte, et puisqu'elle désire lui parler...

— Oh ! oui, oui, tout de suite !

VII

LE COMTE DE BÉARN

Renée se mit à courir, ou du moins esseya de courir; au premier pas, elle perdit une de ses mules, et son pied tourna.

— Ah ! dit-elle, je me suis blessée !

— Ce n'est rien, mademoiselle, mais on ne court pas avec des mules.

— C'est vrai!

Un gros soupir s'échappa de son sein, à elle, l'enfant de la nature, l'enfant libre et joyeux comme un papillon essayant ses ailes au bord de la jolie rivière.

— Eh bien? marchons alors.

Un laquais ouvrit les deux battants de la porte, un autre se disposa à suivre mademoiselle, portant un tapis et un coussin, au cas où il lui conviendrait de s'assoir; un troisième fermait la marche, armé d'un parasol et du livre que Renée avait laissé par distraction sur la table, sans même le regarder.

La petite caravane se mit en marche, Renée en tête, regardant, avec un air d'envie, son chien qui sautait, regardant bien un peu aussi sa toilette. Il est si difficile d'oublier la coquetterie, même dans le malheur! On aime à mourir avec grâce.

Au temps dont nous parlons, l'orage des révolutions couvait, mais il ne grondait pas encore.

Nous pouvons nous livrer aux joies folles, aux descriptions musquées; tout était rose et blanc; Louis XV et sa cour dormaient sur des fleurs au bord de l'abîme.

Renée trouva ce jardin ravissant.

Le château du marquis, son voisin et son parent, était un bouge à côté de cette élégance.

Elle s'arrêta devant chaque bosquet, devant chaque statue; elle cueillit des fleurs, mangea des fruits comme une pensionnaire, et enfin arriva à un beau pavillon de marbre blanc, dont les portes étaient ouvertes et dans lequel on avait servi une superbe collation : des glaces, des sorbets, des gâteaux, des confitures, des vins frappés, des coupes d'or, des cristaux étincelants, des fleurs; c'était une féerie.

Dès que Renée approcha, un homme, le même que nous avons vu la veille dans sa chambre, un homme descendit les quelques marches et vint au-devant d'elle avec une courtoisie, une galanterie si engageantes qu'elles bannirent toute timidité.

— Permettez-moi de me féliciter, mademoiselle, du hasard qui me procure l'honneur de vous recevoir chez moi. Une personne de votre beauté, de votre mérite, ne saurait être assez admirée, c'est une bonne fortune dont je ne pourrais trop vous remercier.

Renée salua en rougissant.

— Mes gens ont-ils exécuté mes ordres? Ont-ils

tâché de vous rendre le séjour de cette maison à peu près supportable ? Vous y trouvez-vous passablement ?

Passablement ! la petite bergère du Poitou au milieu de ces merveilles !

— Daignez vous reposer ici et accepter quelques rafraîchissements très-indignes de vous être offerts.

Les déesses ne trempent leurs lèvres que dans l'ambroisie.

Il lui offrit la main, après ce compliment dans le goût de l'époque, et lui fit monter l'escalier, avec les égards et les soins les plus minutieux.

Deux ou trois personnes, assises dans le pavillon, se levèrent respectueusement à l'approche de la jeune fille et s'inclinèrent jusqu'à terre.

— Ce sont des amis, mademoiselle, des amis empressés de vous faire avec moi les honneurs de mon petit logis. — A table, messieurs ! — Ne devez-vous pas me remercier de vous avoir procuré si bonne et si charmante visite ?

L'étonnement de Renée passait son plaisir.

Se voir reçue ainsi, elle, la petite fille qu'on traitait sans cérémonie en Poitou ! elle qui courait par les chemins, en jupe courte, son panier de cerises à la main.

Elle ne se trouva point embarrassée, néanmoins; les femmes ont un instinct et un tact sûrs qui ne les trompent jamais, et auxquels elles peuvent s'en rapporter avec certitude. Quand elles sont trop usagées, elles s'en défient; quand elles sont naturelles elles s'en trouvent bien.

La conversation devint générale; Renée parla peu, elle écouta.

Ces gens appartenaient évidemment à la meilleure compagnie; ils en avaient la finesse et l'exquis savoir-vivre. Leurs saillies, un peu libres peut-être, sans sortir du bon goût, ne furent point comprises par la naïve provinciale.

Elle souriait au hasard comme les autres, et peut-être bien aussi pour montrer ses dents; le diable est si malin!

Les convives se retirèrent enfin.

Renée n'y prit pas garde. Elle était, depuis la veille, dans un état d'ivresse, de stupéfaction tel, qu'elle ne se rendait plus compte de rien. L'amphitryon fit tous les frais de la conversation.

— Savez-vous qu'on vous enlevait, mademoiselle?

— Et pourquoi, monsieur? demanda-t-elle en riant.

Le comte rit plus haut qu'elle.

— N'avez-vous pas quelque amoureux?

— Oh! j'en ai beaucoup, mais ils sont dans ma province.

— Et, parmi tant d'amoureux, n'en est-il pas un qui soit préféré?

— Je ne sais! répliqua-t-elle en rougissant.

Le comte fronça le sourcil!

— Et qui cela pourrait-il être? Je suis bien indiscret sans doute.

Elle le regarda en dessous, de l'air d'un enfant qui fait une niche à son maître.

— Vous me permettrez de faire venir ma tante, monsieur le comte? interrompit-elle comme pour changer le cours de l'entretien.

— Certainement.

— Et puis, vous viendrez nous voir à la Marsonnière?

— Oui.

— Alors je vous dirai tout, car vous m'inspirez une grande confiance.

— Ah! vraiment? Et pourquoi?

— Parce que vous ressemblez au roi, à notre bien-aimé Louis XV. Si vous étiez aussi jeune que lui, si vous aviez ses beaux cordons, son saint-

esprit en diamant, ce serait absolument la même chose.

— Vous trouvez? On me l'a dit quelquefois, en effet. Et pardonnez-moi cette question, mademoiselle, d'où vient que ma ressemblance avec le roi vous inspire une confiance si entière? pourquoi aimez-vous le roi?

—Pourquoi j'aime le roi, monsieur! répondit-elle avec des larmes dans la voix et dans les yeux, pourquoi j'aime le roi, moi! Oh! si vous me connaissiez, si vous connaissiez ma famille, vous ne m'adresseriez pas une pareille question.

— Oui, mademoiselle, mais je n'ai pas le bonheur de vous connaître, ni vous ni votre famille, répondit-il en souriant.

— Je croyais que vous voyiez souvent le roi; ne l'aviez-vous pas assuré, monsieur le comte?

— Sans doute.

— Alors vous devez savoir qu'il a sauvé la vie et l'honneur à mon père.

— A M. de Boisrichard? Je ne crois pas...

— Non pas M. de Boisrichard, c'est le nom de ma mère : mon père était le comte de... mais je ne veux pas, je ne dois pas le dire, puisque vous l'ignorez.

— Il est cruel à vous, mademoiselle, de vous taire; vous m'aviez promis une confiance illimitée; ai-je donc démérité à vos yeux?

— Oh! non, non, bien au contraire. Cependant, puisque l'on m'a fait quitter le nom de mon père, ou du moins puisqu'on n'aime pas à me le voir porter, c'est que cela afflige ma tante, et dès lors je préfère le cacher.

— Je désirerais, cependant, savoir dans quelle circonstance le roi a été assez heureux pour vous rendre un aussi grand service.

— Oh! quant à cela, je puis vous l'apprendre: c'est un si beau trait, et le roi a été si bon!

— Voyons cela.

— Mon père était officier; sa famille, très-riche, le repoussait à cause de son mariage. Ma mère, mademoiselle de Boisrichard, d'une des plus anciennes races du Poitou, où il y en a tant d'anciennes, ma mère était fort pauvre; ses parents la mirent au couvent dès son enfance et on la destina à prendre le voile. Elle commença son noviciat, elle vit mon père au parloir, ils s'aimèrent; mon père l'enleva et ils allèrent se marier à Paris, malgré les deux familles. Les Boisrichard étaient pauvres, ils pardonnèrent; les autres étaient riches, ils ne

voulurent plus entendre parler du jeune ménage: ils déshéritèrent mon père, et il fut obligé, pour vivre, de prendre du service. La bienveillance d'un ami haut placé lui fit obtenir une compagnie; il alla à l'armée, où le roi se trouvait en personne. Il se battit bien, ainsi que le devait un homme de son nom; il obtint la croix de Saint-Louis, de la main même de Sa Majesté.

« Je vins au monde à peu près à cette époque, à la grande joie de mes parents, malgré leur pauvreté extrême. Mon père, éloigné de sa femme, vivait dans la solitude; il fuyait ses camarades et se livrait à sa tristesse; il n'était pas heureux, il craignait l'avenir. Quelques personnes rigides parlaient de lui faire un procès, à cause de l'enlèvement de ma mère, et de les séparer. Un jour, au camp, mon père lisait dans sa tente; un jeune officier de cour, un peu ivre, entr'ouvrit la toile et se mit à le railler. Il le supporta assez tranquillement; l'officier en abusa pour redoubler ses sarcasmes. Mon père répondit alors; la querelle s'échauffa; enfin, ils prirent rendez-vous pour se battre le lendemain. Resté seul, il sortit de sa tente, chercha ses témoins, arrangea tout, mais ne dissimula pas combien il lui était pénible de risquer sa

vie, de laisser peut-être sa femme et son enfant sans ressources et sans protection, pour une cause si futile. Il craignait qu'après sa mort la famille de ma mère ne la forçât à rentrer au couvent. Son ressentiment était grand contre l'officier. Le soir, il sortit pour se promener dans la campagne et se livrer à ses pensées. Il arriva à un ravin assez profond et s'assit à l'ombre d'un gros arbre pour écrire sa dernière lettre à ma mère. Il pleurait, se croyant bien seul, et s'abandonnait à sa douleur si légitime. Pauvre père !

Renée s'arrêta tout émue.

Le comte lui prit la main et lui dit :

— Continuez, mademoiselle ; ce que vous me racontez me touche au dernier point.

— Eh bien, monsieur le comte, le diable amena là son adversaire, qui avait rendez-vous en ce même lieu avec une paysanne. Il était plus ivre encore que le matin ; il recommença ses plaisanteries et ses attaques ; enfin la patience échappa à mon père, il se fâcha, le menaça ; l'autre n'en fit que rire d'abord, jusqu'à ce qu'il s'excitât davantage et lui donna un soufflet. Mon père furieux tira son épée, le gentilhomme tira la sienne ; à la seconde passe mon père le tua. Ils étaient seuls, sans té-

moins; mon père resta atterré. La jeune paysanne arriva sur ces entrefaites, se mit à pousser des cris aigus, accourut vers le camp, amena des soldats, soutint que mon père avait assassiné l'officier, qu'elle l'avait vu.

On l'arrêta comme assassin, monsieur!... On le jugea! on le condamna à mort et à la dégradation! Tout servit de preuve contre lui; sa colère, sa haine, le duel prémédité pour le lendemain, sa peur de quitter la vie en y laissant deux êtres chéris, le rendez-vous donné par la paysanne à l'officier au même lieu où son adversaire allait l'attendre, tout fut contre lui, je vous le répète, et malgré ses dénégations, ses protestations d'innocence, on le condamna.

Ma mère, au premier bruit de l'arrestation de son mari, était accourue; sa beauté ne toucha point les juges, ses larmes furent impuissantes; elle demanda une audience au ministre, au roi; on la refusa; elle faillit mourir. La dernière entrevue de mes parents fut déchirante.

Le désespoir de mon père était horrible; l'idée surtout qu'il allait être dégradé, qu'on lui ôterait sa croix et ses épaulettes, que son nom resterait entaché d'infamie, le désespérait. On emporta ma

mère presque mourante. Le lendemain, cependant, elle voulut voir encore son mari; elle se fit habiller et se mit en route pour la prison.

Mon père en sortait pour marcher au supplice : on devait le fusiller à l'endroit même où son prétendu crime avait été commis. Quelques pas encore et il y arrivait.

VIII

LE POINT D'HONNEUR

— J'ai un souvenir confus de cette histoire, interrompit le comte de Béarn, continuez, mademoiselle; je crois que je me la rappellerai tout à fait en vous écoutant.

— Vous étiez là, monsieur?

— J'y étais avec le roi, en effet.

— Oh! vous savez alors ce qui s'est passé ensuite, reprit la jeune fille; vous savez que ma mère suivait la funèbre escorte de son mari, belle et pâle à faire pleurer d'admiration et d'attendrissement; vous savez qu'au moment où on passait les dernières tentes, on rencontra le cortége de Sa

Majesté qui revenait d'une promenade matinale.

« A son aspect, ma mère conçut une dernière espérance. La présence du roi porte toujours la grâce avec elle. Elle fendit la foule, et, malgré tout ce qu'on pût lui dire, elle arriva jusqu'à Louis XV.

« Le roi était à cheval; il s'arrêta sur-le-champ à la vue de cette femme si admirablement belle, vêtue de noir, tenant un enfant dans ses bras et qui se jetait à genoux en criant :

« — Sire! sire! sauvez-le!

« Je vous raconte cette scène comme si j'avais pu la comprendre. Mon enfance en a été bercée; ma pauvre mère me l'a répétée tant de fois! Le jour de sa mort, elle m'en parlait encore.

— Pauvre enfant! dit le comte; c'est un triste récit.

— Oh! bien triste, allez, car le dénoûment fut la mort de mon père.

— Comment! je croyais que le roi...

— L'avait sauvé : oui, oui, il l'a sauvé, mais hélas! Dieu l'a pris malgré cela.

— Je me souviens. Une jeune femme, une petite fille... Le roi lui tendit la main et lui demanda le sujet de ses larmes.

— Vous y étiez! vous y étiez! Mon Dieu! quel bonheur! Vous avez connu mon père et ma mère, monsieur le comte?

— Je les ai connus. Mais n'importe; achevez, achevez, je vous en supplie.

Le comte était visiblement ému.

Il regardait Renée d'un œil si compatissant, si affectueux!

— Ma mère parla au roi; elle lui dit la position de mon père, qui s'était arrêté en face de lui; elle lui dit aussi la nôtre. Elle ne lui cacha rien. Elle parla enfin d'un accent si persuasif, que Louis XV ne put en entendre davantage.

— Je fais grâce à votre mari, madame, poursuivit-il; je lui fais grâce pleine et entière, pour l'amour de vous et du joli petit maillot que voilà.

— Le joli maillot, c'était moi, monsieur.

L'enfant sourit à travers ses larmes.

A cet âge, la douleur a toujours un reflet de joie.

— Mon père entendit ces paroles. Il s'élança en avant, interrompit ma mère, qui baisait l'étrier du roi en criant et en pleurant en même temps.

— Sire, dit-il, que Votre Majesté soit bénie mille fois pour la consolation qu'elle donne à ma pauvre femme! mais ce n'est pas ma grâce que je

demande, c'est justice. Je suis innocent, innocent d'intention, comme de fait; on m'a flétri, on m'a condamné à une peine bien plus forte que la mort.

« On veut me dégrader, comme assassin; on veut m'enlever ma croix, ma croix que j'ai reçue de la main du roi, sur le champ de bataille. Le roi, avant d'être roi, est le premier gentilhomme de son royaume. Sa Majesté comprendra facilement que je ne puis accepter ma grâce lorsqu'une accusation semblable pèse sur moi. Je la supplie de m'accorder la révision de mon procès, avec d'autres juges, d'autres enquêtes; enfin je demande l'honneur, bien plus que la vie, car je ne veux pas de l'une sans l'autre.

« Le roi regarda quelques instants mon père très-fixement; mon père soutint ce regard sans trembler et sans baisser les yeux.

— « Messieurs, reprit-il en se tournant vers sa suite, ce gentilhomme est innocent, j'en suis sûr, j'en répondrais. Qu'on le ramène au camp; nous instruirons nous-même son affaire, et nous lui rendrons bonne et loyale justice. Prenez soin surtout de madame la comtesse et de son enfant.

« Les ordres du roi furent exécutés.

« Le lendemain on assembla un conseil présidé

par le roi en personne. Il entendit tout, il laissa tout discuter devant lui, il fit répéter trois fois à mon père sa triste aventure.

« Malheureusement, le seul témoin, la paysanne, persista dans sa déposition.

« Le roi s'en montra très-affligé. Pourtant, après avoir encore interrogé mon père, il prit une résolution toute magnanime.

— « Messieurs, dit-il aux juges, il se peut que la loi condamne le comte; ce qu'il y a de sûr, c'est que je l'absous, c'est que je le tiens pour homme d'honneur, incapable d'un crime ou d'une bassesse, c'est que je lui conserve sa croix et son grade dans l'armée, le laissant libre de changer de régiment, si cela lui est agréable. Voilà mon jugement, et je désire qu'il soit exécuté sur l'heure.

« Les juges s'inclinèrent sans répondre; il était visible qu'ils obéissaient, mais plutôt par soumission que par conviction certaine.

— « Cette nuance n'échappa pas à mon père, et en sortant du tribunal, il donna sa démission.

— « Je ne veux pas être toléré à mon regiment, j'y veux être à ma place, disait-il à ma mère. Qu'importe la misère devant le mépris ! Je me ferais tuer, voyez-vous !

« Le soir même, un ordre du roi l'appela auprès de lui. Sa Majesté employa tous les moyens possibles pour engager mon père à rester au service; elle daigna même lui offrir un emploi dans sa maison.

— « Non, sire, dit-il, pardonnez-moi de refuser vos bontés; mais cette tache me suivrait partout; je me retire aux champs, je vivrai seul avec ma famille, et je ne verrai de blâme ni de reproches dans les yeux de personne.

« Le roi congédia mon père, après l'avoir assuré de sa protection, après lui avoir promis de tout faire pour améliorer sa position présente.

« Mon père refusa, malgré sa misère; il était si fier et si noble, mon père!

« Le lendemain il reçut le brevet d'une pension de quinze cents livres, reversibles sur la tête de ma mère et sur la mienne, si Dieu m'enlevait mes parents.

« Nous partîmes pour le Poitou; nous allâmes rejoindre ma tante, madame de Boisrichard, dans sa petite maison, où j'ai été élevée. Plus riche que ma mère de ce domaine, héritage privilégié d'un vieil oncle, elle ne se maria point, afin de me réserver cet asile. C'est un ange que ma tante, monsieur le comte!

Mon père vécut seulement un an. La blessure faite à son honneur le tua. Il mourut en bénissant le roi, en recommandant à ma mère de m'élever dans les sentiments de respect, de reconnaissance et de dévoûment pour Sa Majesté. Ma mère exécuta de point en point ses instructions.

Louis XV devint ma seconde Providence; pour lui j'aurais donné ma vie. Son portrait est dans ma chapelle, à côté de la Vierge; toutes mes prières sont pour lui, et quand ma pauvre mère alla rejoindre son mari, après six ans de souffrance et de regrets, elle me légua à ma tante, comme mon père m'avait léguée à elle, avec la même recommandation : la reconnaissance pour le roi.

Dieu sait si j'y ai manqué!

En finissant ce récit, la voix de Renée s'éteignit dans les larmes, et le comte se montra visiblement agité. Il y eut un moment de silence, pendant lequel l'enfant essuyait les perles qui tombaient sur sa joue.

— Mademoiselle, dit enfin M. de Béarn, vous avez bien fait de me raconter cela. Je me rappelle maintenant toutes ces circonstances que mille affaires, hélas! avaient bannies de ma mémoire.

Votre récit est parfaitement exact, je l'ai souvent entendu faire.

— Par le roi? interrompit-elle vivement.

— Oui, mademoiselle, par le roi, et ne doutez pas qu'il ne s'en souvienne toute sa vie.

— Oh! monsieur, si vous étiez bien bon, vous feriez encore quelque chose pour moi.

— Et quoi donc?

— Puisque vous l'approchez, puisque vous le voyez quand il vous plaît, vous lui diriez que la pauvre orpheline, dont il a protégé les parents, a recueilli leur héritage de fidélité et de dévouement; vous lui diriez que ma vie tout entière est à lui et que le plus beau de mes jours serait celui où je pourrais la donner pour acquitter notre dette.

— Je le lui dirai, mademoiselle, n'en doutez pas, répliqua le comte de plus en plus touché, et jamais pareille protestation ne lui aura été si douce.

— Oh! tant mieux!

— Pauvre et chère enfant, vous êtes adorable!

— Monsieur, trouvez-vous que je ressemble à ma mère?

— A votre mère? dit le comte distrait et comme

tiré d'un rêve; à votre mère! je ne sais... je ne me rappelle pas bien. Je le crois pourtant.

— On l'assure, et j'en suis ravie: ma mère était belle.

— Vous êtes heureuse d'être belle!

— Oh! je ne suis pas belle, monsieur le comte. Je le deviendrai plus tard peut-être. A présent, je ne suis qu'une enfant, je ne suis pas plus l'aide qu'une autre, voilà tout.

Le comte sourit.

— Mademoiselle, poursuivit-il, vous me permettrez bien de vous rendre le séjour de ma maison agréable, tant que vous me ferez l'honneur d'y rester, n'est-ce pas?

— Oh! monsieur, votre maison est un paradis.

— Il viendra ce soir une dame de mes parentes et deux de mes amis à souper; voulez-vous être des nôtres?

— Sans doute, mais je ne sais si je dois... s'il est convenable...

— Vous serez en très bonne compagnie, avec une personne de votre sexe fort respectable; rien ne saurait être mieux.

— Et ma toilette? On m'a enlevée avec mon pauvre déshabillé des jours de fête, que je conser-

vais si soigneusement. Le voilà tout chiffonné, tout flétri maintenant.

— Vous trouverez dans votre chambre ce qui vous est nécessaire ; ne vous inquiétez pas, ma parente y a pourvu. Entre femmes de qualité, il en est ainsi : on se prête ses hardes et ses bijoux, cela va sans dire.

— Puisque vous le trouvez bon, monsieur, cela doit être ; pourtant vous êtes bien sûr que ma tante en arrivant ne me grondera pas ?

— Non, non, mademoiselle de Boisrichard est trop du monde pour cela. Attendez un instant encore, vous avez tout le temps d'être prête. Il est une question que je n'ai pas osé renouveler, et qui pourtant mérite une réponse de votre part. Voulez-vous me promettre de me parler franchement ?

— Y ai-je manqué jusqu'ici ?

— Non, j'en conviens. Serez-vous aussi franche sur ce sujet ? Qui soupçonnez-vous de vous avoir enlevée ?

— Oh ! pour cela... pour cela... je n'en sais rien monsieur... A moins...

— A moins...

— Que ce ne soit... lui !

— Et qui lui ? répliqua vivement le comte ; qui

aurait osé vous aimer? Avez vous un amant, mademoiselle?

—Moi, monsieur! s'écria l'enfant, effrayée de cette vivacité; moi! non vraiment, je vous jure!

— Vous me disiez tout à l'heure, avant de raconter votre histoire, je m'en souviens bien, vous me disiez que vous soupçonniez quelqu'un, et vous ne m'en avez pas appris davantage.

— Est-il donc absolument nécessaire que vous sachiez?

— Et qui le saura? D'ici à l'arrivée de madame votre tante, qui vous protégera? Vous protéger contre qui, puisque je l'ignore?

— Contre tout le monde; vous serez bien sûr alors de ne pas vous tromper.

— Mais enfin...

— Ah! oui, et s'il faut le dire :

Un bel officier du roi,
Le plumet sur l'oreille.

La jeune fille se mit à rire en chantant ce refrain.

— Un officier?

— Oui.

— Lequel?

— Ah! il ne m'a pas dit son nom. Il est jeune, il est beau, il a un habit blanc, un chapeau à plumes et une superbe bague à la main gauche.

Le comte sourit du signalement; il comprit que la chose n'était pas bien dangereuse, et ne voulut pas en ce moment pousser plus loin ses recherches.

Les personnes qui l'accompagnaient se montraient de temps en temps au bout de l'allée, comme pour le prévenir qu'elles l'attendaient.

Il se leva, baisa la main de Renée, lui fit descendre les marches du pavillon, et aussitôt ses femmes reparurent.

— Conduisez mademoiselle à son appartement, dit-il; prenez ses ordres pour sa toilette, présentez-lui ce qu'elle pourra désirer, et faites qu'elle soit ici comme chez elle.

Nul ne répliqua, et l'on se mit en marche vers le château; en même temps les convives se rapprochèrent du comte, qui semblait de la meilleure humeur du monde.

Renée entendit l'un deux, le plus élégant, s'informer s'il était content.

— Ne dites pas content, mon cher duc, je suis ravi.

L'enfant se demanda ce qui pouvait si fort enchanter M. le comte.

— Ah! murmura-t-elle en soupirant, il peut être ravi, il est si riche!

IX

LA PENTE FLEURIE

En rentrant dans la chambre qu'elle avait occupée, les yeux de Renée furent éblouis par une robe et un jupon traînants placés sur un panier d'osier et présentant leurs garnitures de dentelles et de fleurs dans le jour le plus avantageux.

Elle courut les examiner, et demanda pour qui ces magnifiques parures.

— Pour mademoiselle, si cela lui plaît

— Pour moi?

— Monsieur le comte en a ordonné ainsi.

— Cet habit appartient donc à madame sa cousine?

— Certainement.

— Et elle me le prête! C'est trop beau, je ne saurai jamais porter cela, je suis une villageoise.

— Madame la maréchale a commandé qu'on

montrât également à mademoiselle un autre costume qu'elle a porté au dernier bal de Trianon; il est possible que mademoiselle le préfère.

On étala sur le lit un ravissant habit taillé sur le modèle de celui de Renée; on eût cru voir le pareil; seulement les étoffes en étaient de la plus grande richesse, et le bonnet affichait une coquetterie dont les modestes poitevines étaient incapables.

La jeune fille, dès qu'elle l'aperçut, se mit à sauter de joie.

— Ah! voilà celui que je veux, dit-elle; essayons-le bien vite, afin qu'il n'y ait rien à refaire, et qu'il m'aille à ravir.

On l'essaya : il collait sur la taille; il en faisait ressortir tous les avantages.

Ainsi vêtue, Renée était, non pas plus belle, mais mille fois plus charmante. C'était la fleur des champs avec sa naïveté, ses parfums, sa fraîcheur; c'était le bouton caché sous son enveloppe mousseue et délicate; c'était Hébé avant l'Olympe, la jeunesse sans la corruption.

Les caméristes poussèrent des cris d'admiration et de joie.

Renée, enchantée de ce trouver si jolie, voulut

compléter sa toilette : elle demanda un bouquet; on lui apporta des fleurs dont elle ne soupçonnait pas l'existence; des fleurs adorables de suavité, de couleur, de forme; elle osait à peine les placer à son côté. Ces fleurs si recherchées ne lui semblaient pas des fleurs.

Libre enfin avec sa jupe courte, ses souliers à boucles, son attirail villageois leste et pimpant, elle dansa, elle courut, elle fut délicieuse; les soubrettes, accoutumées à la majesté des grandes dames, n'en revenaient pas.

— Il en sera fou, dit la plus âgée à l'oreille de la seconde, et j'en préviendrai M. le duc.

— Je le crois bien qu'il en sera fou; il y a de quoi. Tu préviendrais tous les ducs et pairs, le parlement en robes rouges, qu'il n'en sera pas moins fou pour cela.

— Nous verrons alors. Attention jusque-là.

— Puis-je retourner au jardin maintenant? demanda la jeune fille, qui s'était assez mirée, et qui éprouvait le besoin de se faire voir à d'autres.

— Comme mademoiselle voudra; je crois pourtant que M. le comte attend mademoiselle dans le salon.

— Oh! j'y vais alors, et je serai charmée d'y

rencontrer l'obligeante dame qui m'a prêté ce joli vêtement.

Elle ne laissa pas le temps d'ouvrir la porte; elle traversa en courant toutes les pièces, et revint au boudoir, où le comte de Béarn était, en effet, avec une petite femme d'une quarantaine d'années, fort parée, fort gracieuse, et trois seigneurs d'un âge différent.

Le comte occupait le canapé à côté de la maréchale; les hommes restaient debout.

Renée, interdite par la lumière, par ce groupe d'hommes inconnus, par la timidité de son âge, s'arrêta à la porte quelques secondes, les yeux baissés, n'osant aller plus loin.

Le comte l'aperçut, et courut au-devant d'elle.

— Entrez, entrez, mademoiselle, on vous attend, dit-il; chacun est ici impatient de vous voir. Ma cousine, c'est l'aimable personne dont je vous ai parlé. Mademoiselle, j'ai demandé pour vous à madame la maréchale toutes ses bonnes grâces: elle me les a promises. J'espère que vous serez contentes l'une de l'autre.

A cette époque, on ne *présentait* qu'à la personne la plus qualifiée; aux autres on *nommait* seulement.

A peine quelques-unes de ces traditions nous restent par les vieilles gens. Ceux-là morts, tout sera fini. Dans vingt ans, on montrera un homme bien élevé comme on montre un géant, ou n'importe quel phénomène.

Renée fit la révérence selon qu'on lui avait appris à la faire, et leva ensuite ses grands yeux sur la maréchale, en attendant qu'elle lui adressât la parole.

— Mademoiselle, dit celle-ci, vous êtes jolie à croquer, et si vous preniez fantaisie de la cour, ce serait un sauve-qui-peut général.

— Mademoiselle est trop charmante pour la cour, duchesse, dit un homme de façons exquises qui s'avança; ne lui donnez pas l'envie de la voir. C'est bon pour ceux que leur destinée y attache; mais elle, libre et vive comme l'oiseau, ne lui offrez pas de cage, fût-elle dorée.

— Laissez mademoiselle choisir, ajouta un second seigneur, plus élégant encore, mais dont les manières aisées allaient jusqu'à la fatuité: elle saura mieux que nous ce qui lui convient. A son âge, avec sa figure, avec un début aussi éclatant que le sien, elle ira loin, j'en réponds.

— Sur quel théâtre?

— Sur le premier de tous, sur le seul qui soit digne de ses yeux, de son teint, de sa taille, de son esprit, sans doute.

Renée écoutait sans répondre.

Sa petite tête allait d'un interlocuteur à l'autre pour tâcher de saisir un geste, un mot de son langage habituel, qui pût lui faire comprendre celui-là ; mais c'était une autre langue, d'autres idées, d'autres principes; elle eût été plus à son aise en Chine; elle eût du moins ri des magots.

Le comte se tenait debout en observation devant elle avec le troisième convive, qui n'avait pas encore parlé.

Tous deux écoutaient, examinaient surtout.

— Je n'ai jamais rien vu de si beau, monsieur le comte, dit enfin l'interlocuteur muet : elle ressemble à mademoiselle de Fontanges.

— Ah! taisez-vous, interrompit le comte; quels présages!

— Vous y croyez, monsieur?

— J'y crois, j'y crois beaucoup; je ne les aime pas.

— Pourtant vous y croyez! C'est le contraire de l'amour : souvent on aime passionnément ce que l'on ne peut pas croire.

— Mademoiselle, reprit le comte poussé à bout, il faut que vous sachiez avec qui vous êtes, afin de vous tenir sur vos gardes. Voici d'abord, par rang d'âge, M. le duc de Richelieu, qui vous compare d'un seul mot à mademoiselle de Fontanges. Vous êtes très-heureuse qu'il ne vous choisisse pas une autre ressemblance. Quant à M. le duc d'Ayen, il vous parle d'un théâtre où vous ne paraîtrez jamais sans doute; il n'est pas besoin de vous en inquiéter.

—Et moi, monsieur le comte, puis-je espérer un panégyrique de votre bon plaisir? demanda le premier qui avait parlé.

— Il n'est pas difficile à faire; et en esprit, en amabilité, en manières, je ne vous dirai jamais plus haut que votre nom, marquis de Chauvelin.

Renée se trouvait en face des beaux esprits de la cour; elle ne s'en doutait pas. Dans la jeunesse, on ne demande à l'esprit que de la gaieté; on ne sait poitn causer, on n'apprécie pas la finesse et la délicatesse de la conversation.

Enfin le maître d'hôtel annonça le souper.

— Vous permettez, madame la maréchale, que je fasse à notre étrangère les honneurs de notre petite réunion. Ces messieurs me suppléeront auprès de vous, ma vielle amie, ma bonne parente,

qui devez vous trouver ici comme dans votre logis.

On se rendit dans la salle à manger, non pas celle que Renée avait vue la veille, mais une autre plus grande, plus magnifique, tout aussi coquette.

De petits jets d'eau de senteur jouaient aux quatre coins et entretenaient une fraîcheur parfumée et délicieuse.

La table, couverte d'une argenterie admirable, des somptuosités du luxe et de la gastronomie, réjouissait à la fois tous les sens. Renée, placée à droite du comte, se laissait enivrer par les louanges, par l'orgueil d'elle-même, et peut-être un peu aussi par le désir de venger sa condition de provinciale. Elle ne connaissait rien de ce qui les intéressait tous; elle espéra les intéresser à elle.

Le duc de Richelieu ne respectait personne; on savait cela à la cour, et lorsqu'il paraissait, chacun se mettait sur la défensive.

Renée n'y songea même pas, dans son inexpérience; aussi se vit-elle attaquée de front, sans ménagement, à brûle-pourpoint.

— Pourrait-on savoir, mademoiselle, à quel événement heureux nous devons le bonheur de vous

connaître? On fait sur cela tant de récits contradictoires qu'enfin nous serions charmés de découvrir un peu la vérité, ne fût-ce que par extraordinaire.

Le comte, en toute autre occasion, eût interdit à ses amis le moindre mot dont Renée pût être atteinte. Ici il se tut, car lui aussi désirait ardemment savoir ce que le regard limpide de la jeune fille recouvrait de ruse ou de candeur; il laissa parler le duc.

Renée baissa les yeux.

— Monsieur le duc, dit-elle enfin avec l'accent de la vérité, je suis venue ici parce qu'on m'a enlevée.

— Tout de bon?

— Certainement.

— Cela ne se dit pas d'ordinaire, mademoiselle.

— Mais puisque cela se fait si audacieusement, pourquoi ne pas le dire?

— Mademoiselle, quel âge avez-vous?

— Seize ans, monsieur, depuis la fenaison dernière.

— Je ne m'étonne plus! Et l'on vous a enlevée? Quelque butor, quelque nigaud de province, je gage!

— Non pas, monsieur, s'il vous plaît; un sei-

gneur, un seigneur de la cour, brillant et doré comme les papillons de ce tableau de fleurs.

— Ah! ah! vraiment! Et comment se nomme-t-il, ce damoiseau si doré? Je ne serais pas fâché de le connaître pour avoir sa recette. D'ordinaire, nous sommes moins heureux à Versailles.

— J'ai déjà dit à monsieur le comte que je l'ignorais.

— Vraiment! C'est délicieux, duchesse; vous mettrez cela dans vos Mémoires : un enlèvement par procuration, comme le mariage des têtes couronnées! Quel peut être ce superbe faquin-là?

— Et c'est M. le comte qui vous a délivrée, mademoiselle? demanda le duc d'Ayen.

— C'est lui-même, ou du moins c'est par ses ordres.

— Je ne le savais pas si habile! Quoi! vous délivrer d'un piége et vous amener ici! dans cet asile si pieux, si édifiant! C'est un coup de maître.

— Mademoiselle, dit tout bas M. de Béarn, n'écoutez pas ces gens-là, et causons. Le voulez-vous?

— Je le veux de tout mon cœur, monsieur; ces seigneurs m'intimident bien plus que vous, et puis je ne les comprends pas; au lieu que vous...

Parlons de mon père et de ma mère, de tout ce que j'ai perdu.

— A votre âge, mademoiselle, on retrouve tant de choses ! Les pertes se réparent facilement ; on n'a pas le temps de pleurer.

— Pourtant, monsieur, à mon âge, ainsi qu'à tous les autres, il est bien cruel d'être seule, sans famille, sans appui sur la terre. Si je perdais ma bonne tante, que me resterait-il ?

— Il vous resterait le roi, qui certainement ne faillirait pas à son œuvre, et, si vous me permettez de vous le dire, il vous resterait un ami.

— Oh ! nous nous connaissons à peine, monsieur.

— Qu'est-il besoin d'une plus longue connaissance ! On vous aime en vous devinant, on doit vous adorer en vous connaissant davantage. Hélas ! tous nous avons nos peines, nos supplices, croyez-le.

— Et vous aussi, monsieur le comte?

— Moi plus qu'un autre, mademoiselle. Ne suis-je pas isolé au milieu de la foule qui m'entoure? ne suis-je pas veuf, déshérité d'affections? Mes enfants me fuient, trop jeunes encore sans doute pour apprécier ma tendresse; ils me taxent d'indifférence, parce que j'aime le plaisir et que je cherche à oublier. Moi, indifférent ! moi, insensible !

— Pauvre monsieur le comte ! Et qui donc vous accuse?

— On me méconnaît, on me juge sur une enveloppe frivole, on s'en prend à moi de tout le mal qui s'accomplit autour de moi, comme si j'y pouvais quelque chose. Oh ! ce qu'il me faudrait, ce serait la tendresse véritable d'une femme dans laquelle je pourrais verser mon cœur ; ce serait une âme si pure que je puisse m'y regarder comme dans le cristal d'une fontaine, sans y trouver jamais ni souillure ni rides. Ce trésor, s'il m'était offert, je le payerais de la moitié de ma vie, je le payerais d'une couronne ; car s'il en était besoin, je saurais en conquérir une et l'apporter à ma jeune idole, ce royal joyau qui tente tout le monde, excepté ceux qui le possèdent.

Renée écoutait, elle écoutait avec ravissement. On est toujours sûr d'arriver au cœur des femmes, lorsqu'il est bon, en se faisant plaindre.

Le dévouement est la première de toutes nos vertus ; souvent il entraîne les autres, il les domine, et l'on nous accuse lorsqu'on devrait seulement nous secourir.

— Comment, monsieur le comte, vous êtes triste, malheureux dans cette belle maison, avec

ces seigneurs? Essayez donc autre chose. Venez à notre chaumière, vous y manquerez de tout, vous accoutumé au luxe; mais on vous aimera, mais on vous soignera bien! Ma tante vous fera tant d'excellentes gâteries! Vous vous promènerez au bord de la Vienne; vous irez au château, où M. le marquis reçoit toute la province.

— Oui, *le bel officier du roi*, reprit ironiquement M. de Béarn.

— Lui et bien d'autres. Oh! venez, venez, monsieur! Je suis sûre que vous ne souffririez plus.

— Ah! si je le pouvais!

— Vous ne serez plus seul, ni moi non plus. Je vous montrerai tout le pays, je vous promènerai en bateau, vous irez à Poitiers et à Limoges, si vous aimez les villes, même à Montmorillon, qui n'est pas à dédaigner.

— J'irai partout avec vous.

— Allons vite, nous empêcherons ma tante de se déranger. Comme elle sera surprise de me voir revenir dans un beau carrosse! Nous emmènerons madame la maréchale et ces messieurs, si vous voulez. Mais où sont-ils? Ils nous ont laissés seuls; c'est donc l'usage à la cour? Dans ma province, on trouverait cela bien malhonnête!

Le comte sourit.

— Ils reviendront, soyez tranquille ; ils se promènent.

— Quand partons-nous

— Bientôt, demain. Quoi ! vous ne préférez pas ce château à votre petit logis ?

— Non, monsieur le comte ; mon logis me plaît mieux, et, tenez, jusqu'à ce chien si joli, il ne vaut pas Zaïre.

— Un courrier arrive à l'instant, dit un valet de pied, qui s'avançait avec respect.

— Allons, il faut s'éveiller ; le rêve est fini pour aujourd'hui, murmura le comte.

X

ENIVREMENTS

Renée fut reconduite dans sa chambre, et elle y retrouva les mêmes personnes, les mêmes recherches dont son œil était ébloui plus que son cœur n'en était touché.

Elle s'assit presque tristement dans une bergère,

repassant dans sa mémoire la conversation de la soirée, et se sentant tout émue de ce qu'elle avait entendu.

— Pauvre M. le comte ! répétait-elle, si bon, si beau encore, et vivre seul, avec des enfants ingrats et injustes ! Mon Dieu ! être ingrat, injuste envers son père ! Ah ! si j'avais le mien !

Elle restait rêveuse ; ses caméristes la regardaient et n'osaient l'interrompre.

Pâquerette, lasse de se tenir ainsi debout en silence, imagina un moyen de la distraire.

Elle alla chercher dans la salle de bain l'oranger et l'oiseau qui chantait.

Le stratagème réussit ; à ses premiers accents, la jeune fille leva la tête.

— Le bel oiseau ! dit-elle, chanterait-il sur ma main ?

— Mademoiselle ne voit pas qu'on ne peut l'enlever de sa place ; il tient à cet arbre ; c'est un automate.

— Comment, un automate ! Qu'est-ce que cela ? Ce n'est pas un véritable oiseau ?

Les soubrettes sourirent, malgré tout leur respect.

— Touchez-le, mademoiselle, et vous verrez.

Renée éprouva un petit sentiment de peur : elle fut presque tentée de faire le signe de la croix.

En Poitou, on croit beaucoup aux sorciers, et un oiseau de bois qui chantait, c'était si merveilleux !

Cependant, elle n'osa rien dire : elle sentit d'instinct qu'on pourrait se moquer d'elle.

Elle écouta en silence la chanson, qui ne lui plaisait plus la moitié autant, puis elle dit :

— Maintenant, emportez cet automate, je ne veux plus le voir dans ma chambre.

On obéit.

Renée prenait les habitudes de la maison ; elle devenait capricieuse ; on ne s'en étonna pas.

Elle se fit déshabiller, mettre au lit, et lorsqu'elle se trouva ensevelie sous ses oreillers, elle appela le sommeil, mais il ne vint point.

Elle entendait toujours la voix qui, le soir, arrivait à son cœur, lui parler de consolation, de tendresse, d'un beau rôle à remplir pour une âme dévouée.

Sa jeune imagination transporta ce roman dans le joli paysage où elle avait vécu ses premières années si heureuse. Ensuite le doute arriva ; il ne consentirait point à la suivre, il se trouverait malheureux dans ce petit coin du monde, où il n'au-

rait plus sa richesse ; elle serait sans doute obligée d'y retourner seule.

Son cœur se serra.

Déjà cet homme semblait nécessaire à sa vie; elle s'occupait exclusivement de lui, et à peine donnait-elle une pensée à sa tante, dont l'inquiétude devait être au comble pourtant.

Les passions marchent ainsi : elles s'insinuent peu à peu dans l'âme jusqu'à ce qu'elles l'envahissent tout entière et qu'il ne reste plus de défense contre elles.

Pourtant Renée finit par s'endormir, comme un jeune oiseau, la tête sous ses plumes.

Qu'elle était ravissante ainsi !

Les songes visitèrent sa couche et lui montrèrent les mêmes images.

Elle vit toujours cet homme, elle le vit plus tendre, plus empressé, plus malheureux surtout.

Elle se transforma en bon ange et étendit sur lui ses ailes protectrices.

La moindre circonstance devait grandir ce sentiment, et, comme toujours, elle ne se fit pas attendre.

Quand elle ouvrit les yeux le matin, elle se trouva au milieu d'un parterre de roses.

La veille, dans la conversation, il lui était échappé de dire qu'elle les adorait.

Les portes de ce séjour voluptueux tournaient sans bruit sur elles-mêmes : les tapis amortissaient les pas.

Elle n'avait rien entendu ; elle dut croire ses vœux réalisés par des sylphes.

— Mon Dieu ! que c'est beau ! que cela sent bon ! s'écriait-elle.

— Vous trouvez ? répondit une voix derrière la portière du salon, et qu'elle reconnut sur-le-champ.

— Quoi ! c'est vous, monsieur ?

— Puis-je entrer ?

— Oh ! non, pas à présent. Je vais me lever ; j'irai vous recevoir. Permettez que j'appelle.

Pervenche et Pâquerette étaient déjà là.

— Mademoiselle s'habille-t-elle, ou bien veut-elle parler d'abord à M. le comte, qui l'attend dans son boudoir ?

— Puis-je me présenter ainsi ?

— En robe de chambre ; parfaitement bien. M. le comte veut proposer quelque chose à mademoiselle pour aujourd'hui, et il désire avoir sa réponse.

— J'y vais donc alors.

Elle passa vite un peignoir de pékin blanc à raies roses, glissa ses petits pieds dans des mules,

et, sous ce négligé sans art, sans parure, elle était plus belle encore.

Ses bras admirables sortaient de ses manches, relevées au coude par un sabot de dentelles; ses cheveux tombaient en désordre sur son cou rond et blanç comme de l'albâtre, et la langueur de ses regards se tempérait par la gaieté de son sourire.

Elle donna en passant un coup d'œil au miroir, tout en cueillant deux ou trois roses qu'elle plaça à son corsage.

Le comte ne put retenir une exclamation à son aspect.

— C'est Hébé ! s'écria-t-il, Hébé mille fois plus jeune et plus adorable que l'Olympe ne la reçut avec sa coupe de nectar. Comment avez-vous pu rester si longtemps enfermée dans votre province, mademoiselle ? comment n'avez-vous pas illuminé la cour, où vous seriez la reine ?

Elle baissa les yeux : ces compliments l'embarrassaient.

— Vous désirez me parler, monsieur, m'a-t-on dit ?

— Je désire vous voir, je désire vous dire ce que je pense. Combien, depuis vingt-quatre heures que je vous connais, vous êtes devenue nécessaire

à ma vie! Je sens que je mourrais loin de vous. A présent que vous m'avez montré le bonheur, aurez-vous le courage de me le ravir? Songeriez-vous à me quitter?

— Oh! non, non, vous viendrez avec nous!

— Je ne le puis pas, chère enfant, ou du moins ce serait bien difficile. Je suis lié ici par des devoirs, par des obligations qu'il est impossible d'éluder. N'est-il pas plus simple, au contraire, que vous restiez près de moi? ne vous trouvez-vous plus bien ici? ce séjour ne vous plaît-il plus? voulez-vous une autre maison? voulez-vous habiter la ville, voir le monde? Avez-vous enfin un désir, une fantaisie que je puisse satisfaire?

— Et ma tante?

— Le courrier est parti pour la rappeler, elle viendra. Ensuite?

— Ensuite? Rien.

— Vous n'avez qu'à parler.

— Vous pouvez tout? Qui êtes-vous donc?

— Vous le savez, un grand seigneur, fort riche et fort puissant par conséquent; cela suffit, je pense, pour expliquer mes promesses.

— Je n'ai pas de désirs, je n'ai pas de fantaisies, je me trouve bien ici, et pourtant...

— Eh bien?

— Pourtant j'ai peur, je ne sais de quoi, mais j'ai peur. Il me semble qu'un danger me menace, il me semble surtout que je rêve et que je vais m'éveiller très-malheureuse.

— Enfantillage! Vous ne rêvez pas, vous êtes chez vous; tout ce qui est ici vous appartient; je vous remercierai d'en user ainsi. Et puis vous aimez la danse, n'est-ce pas?

— J'en raffole.

— Je vous conduirai dans le monde, à la cour même, si cela vous plaît; vous assisterez à des bals où tout sera à vos pieds, où vous triompherez de mille rivales, où votre nom deviendra le premier entre tous. On vous jettera l'encens et les fleurs; vous, jeune fille inconnue, la célébrité s'emparera de vous; vous serez adorée, brillante, enivrée, heureuse, et vous me rendrez ainsi seulement le plus heureux des hommes!

— Des bals! des fêtes! Je n'en ai jamais vu.

— Vous en verrez. Et les théâtres! et l'Opéra! les mille merveilles de la scène, dont vous ne vous doutez pas! Au lieu de vos campagnards, de vos paysans, de vos officiers de province, vous serez entourée de ce que la cour renferme de plus re-

marquable et de plus élégant. Le moindre de vos caprices deviendra une loi pour eux; un de vos regards, une de vos paroles suffiront pour bouleverser la société entière; vous régnerez enfin, et votre ambition sera bientôt aussi satisfaite que votre orgueil.

— Je ne sais ce que vous me dites, je ne comprends pas; il me semble que je ne suis plus moi en vous écoutant. Comment la pauvre et obscure Renée pourrait-elle arriver à ce degré de puissance? comment, du fond de mon village, monterais-je ainsi sur le trône de la mode? Cela ne se peut pas. Que dois-je faire? Par quelle magie serais-je la première, moi qui jusqu'ici suis restée cachée? Vous vous jouez de moi, monsieur; je le répète, cela ne se peut pas.

— Me croirez-vous si je vous le prouve?

— Le moyen de douter de ce qu'on voit!

— Voulez-vous ce soir aller à l'Opéra? voulez-vous essayer le talisman que vous portez avec vous et qui séduira l'univers?

— A l'Opéra? et où cela?

— A Paris.

— Quoi! nous sommes si près de Paris qu'on y puisse aller ainsi en quelques heures?

— Nous sommes très-près de Paris ; dites un mot, et ce soir vous y souperez.

— A Paris? Je verrais Paris! moi, moi, Renée? Je dirai pour cela tous les mots que vous voudrez.

— Prenez garde. Ne vous engagez pas!

— Oh! je n'ai pas peur, je ne crains rien; je ne sais ce que je donnerais pour voir Paris et l'Opéra. Combien ma tante sera étonnée quand elle saura que je suis si près de ce Paris que nous croyions si loin!

— Vous aimez la musique?

— Autant que la danse.

— Vous serez satisfaite alors.

— Qui nous accompagnera?

— Les personnes que vous désignerez. Pourtant, ne vaudrait-il pas mieux aller seuls ensemble? Nous causerions mieux! Qu'en pensez-vous?

— Il me semble que cela n'est pas bien.

— Pourquoi? Ne sommes-nous pas seuls ici? Quel mal trouvez-vous à ce que nous soyons au théâtre de la même manière?

— On nous verra.

— On ne nous verra pas, ou plutôt on ne verra que vous. Il faut qu'on vous voie, qu'on vous admire.

— Le roi y sera-t-il?

— Probablement.

— Et je le verrai ! je le verrai enfin ! Oh ! je n'hésite plus. Allons ! allons bien vite ! allons voir Paris et le roi ! Ce sera le plus beau jour de ma vie.

— Chère, chère enfant ! qui pourrait ne pas vous adorer?

— Je vous quitte à présent. Je m'habille, je me fais belle, belle ! Madame la maréchale me prêtera encore la robe d'hier, qui me va si bien.

— Non, pas celle-là, mais une autre, qui vous ira mieux. Disposez de tout. Les ordres sont donnés en conséquence.

Renée jeta un remerciement au comte et se leva précipitamment pour rentrer dans sa chambre.

Il prit sa main et y déposa un baiser ; elle ne la retira point.

— Savez-vous, lui dit-elle, que vous êtes presque aussi âgé que mon père? Au fait, vous l'avez connu, ainsi il ne doit pas y avoir grande différence.

Cette naïveté blessa le comte, qui fit un pas en arrière.

— Adieu, mademoiselle, dit-il, je me rendrai à vos ordres ce soir, c'est-à-dire aussitôt après le

dîner. Il est nécessaire que nous arrivions de bonne heure.

— Mon Dieu ! qu'avez-vous ? dit l'enfant, qui remarqua ce changement de manières.

— Je n'ai rien, je vous obéis, et je vous reverrai ce soir.

— Ah ! vous êtes capricieux aussi, monsieur ! Ce n'est pas beau, mais cela se passera. Adieu.

Deux amours disproportionnés ne peuvent s'allier sans blessures. L'âme d'une enfant ne comprend pas celle d'un homme qui a vécu, et souvent sa main déchire en caressant.

Renée ne se doutait pas même du mal qu'elle venait de faire.

Elle rentra chez elle en chantant ; elle appela Pervenche et Pâquerette d'une voix enjouée en s'écriant :

— Venez, venez vite me faire une superbe toilette ! Je vais à l'Opéra !

Pour toute réponse, elles ouvrirent la porte du cabinet, et la jeune fille aperçut la plus merveilleuse robe qu'elle pût rêver jamais.

Elle battit de ses petites mains, en répétant que madame la duchesse était trop bonne et qu'elle la gâtait comme son enfant.

— Ce n'est point ce que vous pensez, mademoiselle, et cet habit est à vous.

— A moi?

— Madame la maréchale et M. le comte vous prient de l'accepter, ainsi que cet écrin, qu'ils ont choisi à votre intention.

Elle lui présenta une parure de diamants magnifiques montés dans le dernier goût, et dont la valeur intrinsèque était bien au-dessus de ce que pouvait supposer la jeune fille.

Elle prit la boîte, la regarda, l'examina sans rien dire. La surprise, la joie lui ôtaient la parole. Et certainement son aventure tenait des *Mille et une Nuits*.

Elle se laissa parer, habiller au goût de ses femmes.

Seulement, quand elles la conduisirent par la main devant une glace, où elle se mira tout entière, elle ne se reconnut plus et fut prête à se faire la révérence.

— Ce n'est pas moi cela! dit-elle.

— Ce ne peut être que vous, mademoiselle; nul à la cour ne serait aussi belle et aussi charmante.

— Cela commence, pensa-t-elle. Il me l'avait bien dit!

Pâquerette lui demanda en vain si elle comptait dîner bientôt, si elle voulait passer dans la salle à manger.

Renée ne l'entendait pas, elle se regardait! Enfin elle entendit et accepta.

Elle dîna seule, ce qui lui parut triste, et ne put s'empêcher de s'informer du comte.

— M. le comte est parti, mademoiselle.

— Parti! Et moi?

— C'est M. le duc de Richelieu qui doit conduire mademoiselle à l'Opéra, ainsi que madame la maréchale.

— Quoi! interrompit-elle visiblement contrariée, quoi! ce n'est pas lui! Mon Dieu! il est donc fâché? Alors je ne veux plus accepter ces belles choses, je ne veux plus aller à Paris.

— M. le comte a été forcé de s'en aller, mais je puis promettre à mademoiselle qu'il la rejoindra certainement. Peut-être même mademoiselle le trouvera-t-elle déjà au théâtre.

Ces quelques paroles la rassurèrent et lui rendirent sa bonne humeur.

XI

L'ABIME

Renée entendit bientôt le roulement d'un carrosse, et la duchesse se fit annoncer, ainsi que M. de Richelieu.

Tous deux l'accablèrent de compliments, de flatteries ; ils s'extasièrent sur sa beauté et sur sa toilette, et lui promirent un succès très-certain.

— Les femmes mourront de jalousie à l'apparition de cet astre, continua le duc. Quel dommage de ne pouvoir la mener en grande loge ! Je voudrais juger de l'effet.

— Mademoiselle aimera mieux la petite, j'en suis sûre : on la verra juste assez pour désirer de la revoir.

Renée écoutait et regardait tout à la fois.

Elle s'enivrait d'encens, et elle dévorait des yeux la route, le mouvement des voitures, les paysages inconnus, surtout le magnifique vis-à-vis où elle occupait la place d'honneur, en dépit du

rang et de l'âge de la maréchale, ce dont elle ne se doutait pas.

Bientôt on entra dans Paris par le Cours-la-Reine.

On traversa la place Louis XV, alors en construction ; l'aspect des Champs-Elysées, du jardin des Tuileries, de toutes ces merveilles, frappa Renée d'admiration.

Les boulevards, bien différents de ce qu'ils sont aujourd'hui, ne lui offrirent pas le même spectacle.

On les suivit pendant longtemps ; enfin on s'engagea dans le faubourg Montmartre, dans les détours de la Boule-Rouge, et bientôt le carrosse s'arrêta à une porte isolée, indiquant un bel hôtel malgré le peu d'élégance du quartier.

Beaucoup de nos lecteurs ont connu cet hôtel, ou du moins en ont certainement admiré le superbe jardin et la position charmante.

Cet hôtel, celui de M. de Rougemont, sur le boulevard Poissonnière, était, au temps dont nous parlons, éloigné de toute habitation... La rue Bergère se construisait à peine.

On eût dit d'une petite maison de grand seigneur, s'il eût été moins vaste et moins splendide. Renée y fut introduite par la maréchale, qui

l'assura qu'il appartenait au comte, et qu'il la priait de s'y regarder comme chez elle.

Les magnificences en étaient plus éclatantes encore qu'au château; l'ameublement plus sévère, plus riche, avait moins de coquetterie.

Le jardin, tel que nous l'avons vu, était un joli parterre fort soigné, fort bien entretenu et très-régulier.

Le silence régnait dans ces vastes appartements; ils portaient à la tristesse, ils inspiraient l'étiquette et la cérémonie autant que ceux de la campagne présentaient de sans-façon et de gaieté. Renée y devint tout embarrassée.

On servit une collation, à laquelle personne ne toucha; l'heure avançait, on partit.

— Vous coucherez ici ce soir, mignonne, dit la duchesse; vos femmes y sont déjà, et vous y trouverez ce qui pourra vous être agréable. C'est votre maison de ville.

Le carrosse se remit en marche; on arriva au théâtre.

Le duc offrit la main à la jeune fille; ils montèrent en triomphe le grand escalier, où chacun les regardait et où il fit bien des envieux.

On se demandait le nom de ce nouvel astre, in-

troduit par un si digne Mentor, et que la duchesse suivait comme une demoiselle d'honneur.

Renée *se sentait* regarder; elle entendait les louanges, elle les retenait dans sa mémoire, et son cœur battait d'aise et d'orgueil.

Elle suivait machinalement son conducteur, qui l'introduisit enfin dans une sorte de petit salon tendu de damas rose, fort éclairé par un lustre en rocaille.

Une grille en bois doré fermait l'unique ouverture; des accents mélodieux arrivaient à l'oreille enchantée de la jeune fille.

— Savez-vous, monsieur le duc, que je me compromets beaucoup? dit tout bas la maréchale. Me voilà dans votre petite loge.

— En *tête à trois*. Ce n'est pas grave, madame; et d'ailleurs vous n'y resterez pas longtemps. Baissons la grille, que cette chère enfant jouisse du coup d'œil.

On la baissa en effet; on amena Renée par la main sur le devant, et on l'y laissa seule; ses compagnons se tinrent en arrière, de façon à ne pas être aperçus.

Quant à Renée, ce quelle vit porta le dernier coup à sa raison.

Le cercle d'enchantements dans lequel elle se trouvait transportée depuis la veille s'élargit de toute la magnificence qui se présentait à elle.

On donnait un opéra-ballet. Les coryphées du chant et de la danse étaient en scène; les costumes extravagants et riches l'éblouirent.

Cette salle remplie jusqu'aux combles, peuplée de femmes couvertes de diamants, de fleurs, d'étoffes admirables, parmi lesquelles les hommes, presque aussi brillants qu'elles, ne faisaient pas la tache noire que l'on voit aujourd'hui dans nos réunions; cette salle donc était une vraie féerie.

L'enfant ne pensa plus à elle; elle ne pensa pas à s'asseoir, elle n'entendit pas le murmure flatteur qui s'étendit des loges au parterre, en face de sa ravissante beauté.

La scène et les spectateurs attiraient uniquement son attention; elle n'était plus sur la terre, c'est un autre monde.

La musique surtout lui semblait venir du ciel.

Elle écoutait dans l'extase, dans le délire; tout disparaissait autour d'elle; des larmes coulaient de ses yeux, sans qu'elle songeât à les essuyer; son cœur se dilatait, elle vivait complétement, elle n'avait jamais été si heureuse!

La toile baissa après le premier acte; elle se retourna alors, pour exprimer ce qu'elle avait senti.

Le duc et la maréchale avaient disparu tous deux; le comte les avait remplacés sans qu'elle s'en aperçût.

Elle jeta un petit cri de surprise.

— Vous êtes là, monsieur le comte!

— Je n'ai pas voulu vous déranger, ni me priver de la joie la plus complète que j'aie éprouvée de ma vie, mademoiselle. Mon Dieu! que cette émotion était charmante! Cependant on ne peut s'empêcher d'être jaloux en vous voyant si attentive; et combien on serait fier de vous donner seulement la moitié de ce plaisir.

— Que c'est beau, monsieur, que c'est beau! Pourrai-je venir souvent?

— Toutes les fois que vous en aurez envie, mais vous vous y accoutumerez, et cela ne vous fera plus la même impression.

— Oh! toujours, j'en suis sûre. Le roi est-il ici, dites-moi?

— Non, il n'y est pas. Voici mesdames de France dans cette grande loge là-bas, avec M. le Dauphin et madame la Dauphine. En face, c'est M. le duc d'Orléans et madame la princesse de Condé.

— Ah! je les vois. Mais le roi! le roi! Quel dommage! Dites-moi, monsieur, quelle est cette dame qui arrive là, si pâle, et que tout le monde regarde?

Le comte fit un mouvement pour se retirer, et il lui échappa une exclamation d'impatience, bien que de la place qu'il occupait il fût impossible de le découvrir.

— Cette dame... cette dame... c'est madame la marquise de Pompadour!

— Ah! l'amie du roi! Elle a l'air souffrant. Elle n'est ni jeune, ni belle, n'est-ce pas?

— Non, elle n'est ni jeune, ni belle, reprit-il d'un air visiblement contrarié.

— Eh bien, elle est bonne, sans doute?

— Bonne! oh non! Le roi n'est pas heureux!

— Il n'est pas heureux, lui qui mérite tant de l'être!

— Qui sait? peut-être il le sera.

Le second acte commença avant que Renée pût répondre.

Elle reporta toute son attention sur le théâtre, et dès lors l'opéra seul exista pour elle.

La musique était langoureuse, la danse pleine d'enivrement.

Renée s'émerveillait, et tout son être subissait une métamorphose. Sa tête se penchait sur sa poitrine, son cœur battait, une langueur délicieuse s'emparait de ses sens; elle se retourna, et ses regards rencontrèrent ceux du comte, pleins d'amour et d'admiration.

M. de Béarn lui prit la main : elle la laissa prendre, en tressaillant toutefois.

— Qu'est-ce que j'éprouve? murmura-t-elle.

Il lui parla alors longtemps, longtemps à l'oreille; elle était de la sorte entre deux concerts : cet orchestre délicieux, ravissant, et les mots brûlants qu'elle entendait pour la première fois.

La conversation du bal en province ne lui en avait donné aucune idée.

L'officier parlait de plaisirs, de fêtes; le comte parlait de bonheur, d'une tendresse passionnée, immuable; il ouvrait l'avenir en y jetant à pleines mains des fleurs, des couronnes, des délices ineffables.

Renée à seize ans, seule, sans conseils, sans expérience, sans deviner même à quel péril on l'entraînait, Renée descendait vers l'abîme les yeux fermés, le cœur palpitant, l'âme heureuse.

Elle prenait les ailes des amours roses et pou-

drés de ce temps-là pour celles des anges, et les chimères de sa jeune âme pour la réalité de la vie.

Le reste de cette soirée fut un enivrement perpétuel; elle ne songea même pas à demander pourquoi le duc et la maréchale ne paraissaient pas.

Avant la fin du spectacle, le comte lui jeta une mante sur la tête; au lieu d'ouvrir la porte par laquelle elle était entrée, il poussa un bouton : une coulisse glissa; ils descendirent un escalier dérobé jusqu'à la sortie donnant sur la rue; un carrosse gris les attendait; ils montèrent, on partit, et quelques minutes après ils entraient ensemble dans la cour de l'hôtel.

Les laquais vinrent au-devant d'eux, se rangèrent sur le péristyle; le comte dit un mot à l'huissier en chef qui marchait un flambeau à six branches à la main.

Ils ne suivirent point la même route que dans la matinée; on traversa d'abord une longue galerie, puis une espèce de serre, où les rayons de la lune pénétraient à travers les fenêtres ouvertes sur le jardin.

Les senteurs enivrantes arrivaient de toutes parts.

Ce siècle fut, par excellence, le siècle des par-

fums. Les vices étaient les mêmes qu'aujourd'hui, seulement ils sentaient bon, au lieu d'infecter le cigare; seulement ils étaient chaussés de bas de soie, au lieu de bottes crottées.

Renée suivait le comte, qui l'entraînait vers une délicieuse petite pièce, au bout de la serre toute tapissée de fleurs.

Deux couverts étaient mis sur une table chargée de vaisselle d'or.

M. de Béarn avança lui-même un fauteuil à la jeune fille et resta debout, puis il s'approcha de l'huissier et lui donna quelques ordres à l'oreille.

— Monsieur le comte sera obéi, répondit-il.

En même temps, le maître d'hôtel et ses servants apportaient le souper : des vins exquis frappés dans des seaux de porcelaine de Sèvres, des plats où la cuisine le disputait à l'architecture.

Le comte et Renée restèrent seuls.

Ni l'un ni l'autre n'avaient faim; ils goûtèrent à peine à ce repas digne d'un gastronome. Renée mangea un fruit qu'elle pela de sa main blanche, armée d'un couteau d'or.

Le comte la regardait.

— Vous ne me connaissez pas, Renée, lui dit-il; vous ne vous doutez pas du mal que vous me faites

quand vos yeux froids et souriants se portent sur moi. Je vous aimais bien mieux tout à l'heure quand vous pleuriez.

Renée avait grande envie de pleurer encore. Elle avait le cœur si gros! Elle rejeta loin d'elle sa serviette, éloigna la table et se promena.

Une immense corbeille de gardenias en fleurs fermait la cheminée, elle s'en approcha et respira cette odeur pénétrante, dont l'effet sur les organisations nerveuses est irrésistible : elle grise.

Saisie d'une sorte de vertige, elle se sentit chanceler, et fut obligée de s'asseoir pour ne pas tomber. Le comte se mit à genoux près d'elle et lui prit les mains. Peu à peu les paupières de la pauvre enfant s'alourdirent, sa tête s'inclina sur son épaule, et elle écouta avec délices les douces paroles d'amour que le comte murmurait à son oreille charmée.

XII

UNE ROSE QUI S'EFFEUILLE

Renée avait suivi l'instinct de son cœur, sans calculer où il la conduisait.

Elle n'avait jamais aimé que des souvenirs, et cette bonne créature qui lui tint lieu de mère.

Tout ce qu'elle avait de facultés aimantes sommeillait depuis sa naissance; elles s'éveillèrent à la fois, elles se concentrèrent dans cet homme qui l'arrachait à sa douce vie, à son bonheur d'enfant, à son innocence si candide et si gaie.

Dès l'instant qu'elle fut coupable, elle fut passionnée; le remords lui donna l'amour.

Quelques jours après la scène racontée dans le chapitre précédent, Renée, de retour au château, était assise sur le tapis du boudoir, ayant autour d'elle des monceaux de fleurs qu'elle rassemblait en bouquets. La maréchale, placée sur le sofa, la regardait d'un air de mauvaise humeur, et semblait prête à s'emporter :

— Je vous assure, *madame*, que vous avez tort,

disait-elle. La lettre à mademoiselle votre tante ne devait lui apporter que des chagrins, et on a judicieusement agi en la retenant.

— Vous ne connaissez pas ma tante, madame la duchesse ; si cette lettre, injustement arrêtée, n'était pas partie enfin, la pauvre femme ! elle en serait morte.

« Songez donc qu'elle n'a que moi au monde songez qu'elle n'a pas comme vous la cour, comme moi mon bien-aimé comte pour se consoler ! Aussi je ne me repens point de ce que j'ai fait, et, quand il arrivera, je lui dirai tout, certaine d'être approuvée.

— Mademoiselle !... madame !... vous me ferez blâmer ; il dira que je ne vous surveille pas, que je vous laisse libre, à votre âge, comme si vous aviez le mien. Vous n'en devinez pas les conséquences ; c'est plus grave que je ne puis vous l'exprimer !

— Et que vous importe, à vous, madame, ce que dira M. le comte ? Dépendez-vous de lui ? S'il s'emporte, s'il blâme ma démarche, j'en suis seule coupable, et vous ne me supposez pas assez lâche pour le nier.

La duchesse resta silencieuse après cette sortie.

Elle n'osa pas y répondre, tant l'enfant avait l'air décidé.

Elle continuait ses bouquets en prononçant de temps en temps quelques paroles.

—Qu'importe, après tout? que peut-on craindre? Elle ne viendra pas ici, cette pauvre chère tante, je ne lui ai point dit où j'étais, et, comme ma première lettre s'est perdue, grâce à vous, madame, elle ne saurait le deviner. Elle saura seulement que j'existe, elle saura seulement que je l'aime, que je suis heureuse; elle n'en demandera pas davantage, car elle ne supposera jamais que je puisse être heureuse et coupable. Quand viendra-t-il, madame? vous a-t-il prévenue?

— Il viendra ce soir.

— Ce soir! ce soir! oh! quelle joie! je ne l'attendais que demain. Permettez-moi de me rendre à ma toilette, que je sois habillée bien avant l'heure : cela trompe le temps. Du moment où je suis prête à le recevoir, je suppose qu'il va arriver.

— M. le comte est suivi du duc de Richelieu d'un jeune officier aux gardes, nouveau venu de la province à la cour, le vicomte de Courville; ils doivent rester à souper.

— Mon Dieu! comment, encore d'autres visages

Me montrer, me forcer à connaître ceux que je ne veux pas voir ! En êtes-vous sûre, madame la duchesse? Si je le croyais, je resterais dans ma chambre.

— Vous n'y resterez pas, cela est impossible. Songez donc à la colère du comte. Il amène ici ses amis pour vous distraire, et vous ne les recevriez pas !

— Madame la duchesse, vous n'avez jamais été dans la position de rougir devant personne; vous ne savez pas ce que c'est que de se sentir dégradée, que de ne pas oser lever les yeux, dans la crainte d'y laisser lire sa honte ! Oh ! c'est un supplice au-dessus de mes forces ! Ne m'y condamnez pas, je vous en conjure !

— Vous vous exagérez votre faute, madame; vous augmentez vos torts. Libre et jeune comme vous l'êtes, qui vous blâmerait de chercher le bonheur et la fortune?

— Qui me blâmerait? Tous ceux dont j'ai été élevée à respecter la voix. Qui me blâmerait? Ma tante, mes amis, mes voisins; ils me montreraient au doigt, ils ne me laisseraient plus ma place à l'église. Qui me blâmerait? Ma mère, mon père, s'ils vivaient. Heureusement que je n'ai

point prononcé leur nom, et personne ici ne le connaît. Ah ! madame, mon désespoir vous a livré mon secret ; mais hors vous, on ne le soupçonne pas, j'espère. Les femmes qui me servent n'ont pas encore appris à me mépriser. Sans cela aucune puissance humaine ne me retiendrait ici ; rien, pas même mon amour. Je sens que j'aurais le courage de l'immoler.

La maréchale hocha la tête.

— Vous ne le croyez pas ? Oh ! madame, vous me connaissez bien peu !

Ses fleurs échappèrent de ses mains et se répandirent sur le tapis ; elle ne les ramassa point, et resta les bras croisés, dans l'attitude d'une résignation douloureuse.

Elle était ainsi tellement pleine de grâce et de charme, que la duchesse s'en sentit attendrie.

— Du courage, ma pauvre enfant, dit-elle : cela passera, vous finirez par vous trouver parfaitement heureuse.

L'heure avançait ; Renée, malgré son chagrin, ne voulut pas perdre de vue sa toilette : elle se leva quand midi sonna à la grande pendule du salon, et, saluant la duchesse sans rien dire, elle rentra chez elle.

Pendant qu'on la coiffait, elle entendit le bruit de plusieurs carrosses dans la cour.

L'impatience la prit à l'idée que d'autres verraient le comte avant elle; elle se leva à moitié coiffée et sortit de l'appartement, sans calculer cette démarche, bien digne de son âge et de son caractère.

Une beauté aussi parfaite ne pouvait que gagner au désordre et au négligé; elle parut, en effet, si adorable devant son amant, arrêté au salon avec le prince de la Trémouille, qui lui communiquait une lettre de la cour, qu'il s'interrompit au milieu d'une phrase, s'approcha vivement d'elle, lui prit la main et la reconduisit vers son boudoir afin de la contempler à son aise.

Elle se laissa regarder sans rien dire; elle savourait ce bonheur, un des plus grands de l'amour, où il y en a tant, puis elle fit asseoir le comte sur une bergère, et, prenant un tabouret, elle se plaça à ses pieds, les yeux et les bras vers lui, le cœur plein d'une joie profonde qui lui fit tout oublier.

Elle l'écouta après l'avoir regardé, recueillant ses paroles comme des perles tombées d'un diadème.

Depuis trois jours il était absent; il raconta ses travaux, ses ennuis; il dit le supplice de la représentation à la cour, près du roi, où l'appelait sa charge; puis ses chagrins de famille, l'indifférence de ses enfants.

— J'avais hâte de revenir ici pour être aimé, ajouta-t-il. Vous m'avez tant gâté maintenant, Renée, que je ne saurais être bien ailleurs. Ce petit château est devenu mon paradis; vous en êtes l'ange, vous êtes mon Ève adorée, je ferai en sorte d'en éloigner le serpent.

— Tous les serpents du monde ne me feraient pas vous désobéir, mon bien-aimé. Vous êtes ici roi autant que le roi dans son royaume, et tout ce que vous commanderez se fera.

— Pourquoi alors, chère enfant, cette sauvagerie? pourquoi rester enfermée chez vous? Vous fuyez le monde, et vous n'en avez pas le droit. En mon absence, il vous distrairait; je vous trouverais plus belle, plus gaie; c'est un plaisir que vous m'enlevez.

Deux larmes tombèrent sur les joues de Renée.

— Pourquoi je fuis le monde? Oh! je ne veux pas le dire, cela aurait l'air d'un reproche.

— Qu'avez-vous à me reprocher? Mes courses

à Versailles ? Hélas! Renée, elles me rendent plus malheureux que vous !

— Oh! non, ce n'est pas cela; je sais que vous êtes lié par des obligations sacrées, je ne veux rien déranger dans votre vie. Non, ce n'est pas cela.

— Et qu'est-ce donc alors?

— Vous ignorez quelle a été mon existence jusqu'ici, car vous ne me feriez pas cette question; vous ne connaissez pas mon caractère. J'ai failli à mes devoirs : je ne saurais m'en repentir, puisque vous en êtes heureux, mais pourtant j'en ai honte. Je me cache aux autres, je crains qu'ils ne devinent mon secret, je crains de lire le dédain dans leurs yeux, et je ne veux pas les voir.

Le comte ne répondit à ces mots que par un long baiser déposé sur le front de sa maîtresse. Il combattait un remords, un remords qui brûlait son âme depuis qu'il l'avait séduite.

Cette parfaite innocence, cette candeur naïve, jointes à une passion violente, tout ce qu'il y avait en cette jeune fille de ravissant, de pur, de séraphique malgré sa chute, lui inspirait une pitié profonde; il l'aimait autant que sa nature blasée le lui permettait.

Elle éveillait chez lui des cordes muettes depuis bien des années; elle avait pénétré jusqu'à son cœur, envahi par l'égoïsme, par les calculs du monde et de l'ambition ; c'était une grande victoire. Hélas ! cette victoire n'était pour le vainqueur qu'un triomphe sans résultat : les conséquences ne pouvaient amener le bonheur.

— Vous sentez bien ce que je vous dis, mon ami, car vous n'osez pas me contredire, reprit l'enfant.

Après un moment de silence :

— Vous savez que votre Renée ne supporterait pas le mépris, et le mépris est inévitable, si l'on soupçonnait ce que je suis. A quel titre me présenterais-je? Quelle est ma fortune pour habiter cette splendide demeure, pour me parer de ces riches habits? Nul ne pourrait le dire que vous, à qui je dois tout, de qui j'accepte tout, parce que je vous aime, et que je vous ai donné ma plus grande fortune, mon honneur. Maintenant, je vous appartiens sans retour; vous ferez ma mort ou ma vie ; je n'ai pas encore songé que vous pouviez ne plus m'aimer un jour. Si cela arrive, Dieu me prendra ; il est trop bon pour m'imposer le supplice de vivre après vous avoir perdu.

Le comte la regardait toujours, et son visage

prenait une expression plus triste à mesure qu'elle parlait.

— *Elle* m'aimait ainsi ! murmura-t-il, et qu'est-elle devenue?

Il avait raison, un grand amour porte presque toujours en lui-même un grand malheur.

Deux heures s'écoulèrent. Renée, plus tranquille et plus heureuse, rentra chez elle, afin de terminer sa toilette.

Elle avait consenti à paraître au dîner, à venir même à Paris, si les affaires du comte l'y conduisaient ce soir-là.

Elle s'habilla tout en point de France, avec des rubans roses, ce qui formait l'ajustement le plus merveilleux et le plus galant qu'il se pût voir.

Elle se trouva jolie, et ce fut pour elle une grande joie.

La beauté rend si orgueilleuse quand on aime ! On est si fier d'être soi et d'être à lui.

Lorsque tout le monde fut réuni au salon, la duchesse vint chercher Renée.

On devait la présenter comme une parente, l'effacer le plus possible; elle le voulait ainsi, et le comte l'avait promis sans hésiter.

La maréchale lui offrit des *compliments vrais* sur sa beauté et sur sa toilette.

Renée les reçut en souriant, de ce sourire sûr de lui-même et qui ne doute plus.

Elles entrèrent; six hommes les attendaient et se levèrent quand elles parurent.

D'abord le comte de Béarn, puis les trois confidents des précédentes réunions, le prince de la Trémouille et le vicomte de Courville.

La jeune fille fit une révérence collective, et se plaça, le yeux baissés, près de son chaperon.

Il y avait dans cette enfant quelque chose de célesie, d'angélique; on lui eût mis une auréole comme aux saintes du moyen âge.

Le comte lui prit la main et la conduisit à une bergère; elle s'assit, et ce ne fut qu'un instant après qu'elle osa relever les yeux.

Devant elle se tenait, immobile et muette, une figure qu'elle reconnut; elle tressaillit involontairement et tira le sabot de dentelles de la duchesse.

— Madame, madame! que vais-je faire? que vais-je devenir? Mon Dieu! voici l'officier!

— Quel officier?

— Oh! celui que j'ai vu en Poitou, celui qui m'a enlevée.

— Celui qui vous a enlevée! répéta la duchess en souriant. Ce n'est pas lui.

— Comment! ce n'est pas lui? Je le connais bien, je vous assure, quoique je ne sache pas son nom.

— Vous connaissez peut-être le vicomte de Courville; mais ce n'est pas lui qui vous a fait enlever, je vous en réponds.

— Ce n'est pas lui! Et qui donc alors?

— Que sais-je? Quelque prince abandonné et malheureux à qui la fée Espérance aura révélé votre nom.

— Madame la duchesse, ne vous jouez pas de moi, je vous en conjure; vous me mettez au supplice.

— Je ne joue pas, madame, rien n'est plus sérieux.

— Comment faire, s'il me reconnaît?

— Ah! il vous a reconnne, soyez tranquille! Le vicomte est un fin matois, et il n'est pas facile de lui en conter.

— Je me retire alors.

— Quelle folie! pour faire supposer ce qui n'existe pas! Restez, parlez-lui avec aisance, et

vous vous en trouverez bien. D'ailleurs, que craignez-vous de lui?

— Il sait mon nom, madame, il le dira.

— Il ne le dira point; ici on ne parle qu'après mûre réflexion; et puis, quand il le dirait...

La duchesse leva légèrement les épaules en signe d'indifférence ; ce mouvement signifiait :

— Qu'importe! Croyez-vous qu'on l'ignore?

Hélas! oui, la douce enfant croyait être ignorée.

La cour est un pays qu'il faut connaître pour y vivre; si on ne l'a pas habitée déjà, il est impossible de s'y gouverner.

On y joue au plus fin, et celui qui dit la vérité est sûr de ne pas être cru : elle y passera pour un mensonge. La vérité est le luxe des belles âmes, elles s'y trouvent à leur aise, elles la proclament, parce qu'elles ont besoin de l'avouer, et personne n'y a foi.

On juge toujours les autres par soi-même.

Le vicomte, ainsi que l'avait dit la duchesse, comprit qu'il embarrassait Renée. Il n'en pouvait croire ses yeux.

Quoi! c'était là cette petite fille qu'il avait vue, si peu de temps avant, habillée en toile perse et dansant des bals de Saintonge!

Il se décida à ne pas la reconnaître; c'était plus sûr. Il attendit son salut particulier : elle ne lui en adressa point. Il se tint en arrière, au grand étonnement de la jeune fille.

— Je vous l'avais annoncé, dit la duchesse, je sais de quoi il est capable.

A dater de ce comment, la duchesse mit en œuvre sa coquetterie et son savoir-faire pour attirer l'attention du vicomte. Elle y réussit parfaitement.

Il la devina, ainsi qu'elle l'avait deviné; avant la fin de la soirée, ils avaient longuement causé; deux jours après, ils étaient liés d'une amitié très-intéressée, et ils étaient convenus de ne se rien cacher.

Renée ne put reprendre sa tranquillité; malgré tous ses efforts, elle jetait de furtifs regards du côté du jeune officier, dans l'étonnement le plus profond de ses manières discrètes.

— Quoi ! pas un mot, pas un souvenir ! Se souvient-il? C'est impossible ! Il m'eût parlé, autrement. Tant mieux ! il ne me nommera pas.

Pourtant il doit savoir ce qui s'est passé, on a certainement causé de mon départ subit chez ma-

dame la marquise. Que pense-t-il, mon Dieu! que pense-t-il!

Il pensait ainsi que pensent tous les hommes de tous les temps, il pensait, à lui, il pensait à tirer le meilleur parti possible de la rencontre qu'il venait de faire, et à laquelle il était si loin de s'attendre.

Les femmes, lorsqu'elles sont jeunes, ne comprennent pas ces calculs-là; elles marchent habituellement sans intrigues, et l'égoïsme est une exception.

Le comte s'aperçut de la préoccupation de sa maîtresse; il employa tous les moyens pour la dissiper, sans y parvenir.

En vain cette réunion d'esprits charmants essaya-t-elle ses plus charmantes saillies, en vain le comte lui-même l'entoura-t-il de soins assidus, elle ne put chasser ses craintes.

XIII

LE SERPENT TENTE ÈVE.

L'indécision où se trouvait Renée sur ce qu'elle devait faire augmentait encore ses craintes.

Fallait-il révéler à son amant ce rival dont il s'était déjà montré jaloux, et que la fatalité amenait sur ses pas?

Fallait-il se taire ?

Ce parti répugnait à sa franchise, à sa loyauté, mais il était le plus prudent ; elle l'adopta, non sans se faire de grands reproches, mais d'après l'avis de la duchesse.

Quelques jours après cette rencontre, le comte avait annoncé qu'il serait absent une semaine.

Renée se promenait tristement seule dans le parc.

Elle errait dans de longues allées dont la verdure mourante lui rappelait les rivages de la Vienne; elle retrouvait dans sa mémoire les souvenirs de son enfance, sa gaieté, ses jeux, ses joies si douces et si vives.

Un soupir s'échappa de sa poitrine : elle en était bien loin maintenant et seule !

Sa tante ne répondait point à ses lettres.

Ne voulait-elle plus la voir ?

Devinerait-elle sa chute?

Hélas ! le bonheur déjà s'enfuyait à tire-d'aile.

Elle resta sur son banc de mousse, réfléchissant, la tête dans sa main, cherchant à travers les bran-

ches la vague et lointaine image de son pays natal, lorsqu'elle entendit prononcer derrière elle, non pas son nom de Renée, non pas le nom que le comte lui avait donné devant ses convives, mais son vrai nom, le nom de son père.

Elle tressaillit, comme si un serpent l'eût piquée, et se retourna.

— Qui m'appelle? demanda-t-elle.

— Ne me reconnaissez-vous pas, mademoiselle? ne reconnaissez-vous pas un ami?

— Vous, monsieur, un ami?

— Oui, un ami, un ami véritable, un ami qui vous a prouvé son affection par le silence qu'il a gardé, par la discrétion qu'il y a mise. Croyez-vous qu'il ne lui en a pas cruellement coûté? Mais enfin je me suis vaincu, j'ai dominé mon cœur et mes souvenirs, je suis à présent tout prêt à vous servir en ce qui pourra vous être utile ou agréable, sans arrière-pensée, sans intérêt personnel. Disposez de moi.

— Je vous remercie, monsieur, je n'ai besoin de vous ni de personne.

— Vous le croyez? Vous ignorez la position où vous êtes, vous ne savez rien de ce qui se passe autour de vous, et, au contraire, si jamais vous

avez dû appeler à vous un ami sincère et désintéressé, c'est en ce moment, où vous marchez sur un terrain dangereux.

— Je ne vous comprends pas.

— J'en suis sûr, et c'est là justement ce qui m'engage à m'expliquer ; je vois avec quelle confiance vous courez vers le précipice; tout couvert de fleurs qu'il soit, il n'en est pas moins profond et horrible.

— Je vous comprends encore moins, reprit-elle, tremblante et convaincue qu'un péril menaçait son amour.

Une femme qui aime pense-t-elle à autre chose !

— Vous m'avez accusé, mademoiselle, d'une action dont mon respect pour vous m'eût toujours préservé, soyez-en certaine. Ce n'est point moi que vous ai ravie à votre famille, à votre pays.

— Et qui a osé le faire? le savez-vous?

— Lebel, le valet de chambre du roi. Vous étiez destinée au Parc-aux-Cerfs, mais le comte de Béarn vous a délivrée; il hait ces violences, que le roi ignore, que des agents subalternes se permettent à son insu. Dès qu'il vous a vue, il a pris pour vous une passion tellement violente,

qu'il en perd la raison; pour vous il donnerait tous les trônes de la terre, et, près de lui, vous êtes toute-puissante.

— Quoi! le roi! le Parc-aux-Cerfs! Qu'est-ce que cela? Et lui, le comte de Béarn, il m'a délivrée? Il m'aime tant, dites-vous?

Le vicomte éluda la réponse sur les choses que Renée ignorait, et qu'il craignait de lui apprendre.

Il parla encore de l'amour du comte, et le cœur de Renée battit plus vite.

Il l'aimait donc bien, en effet!

Qu'importait le reste, puisqu'il l'aimait?

— Maintenant, vous ignorez quel est ce comte de Béarn, votre esclave et votre sujet; vous ignorez quelle haute place il occupe et ce que vous pouvez pour la France, pour vos amis, pour vous.

Renée fit un petit sourire de pitié.

Que lui faisait la puissance, puisqu'elle avait l'amour!

— Ne riez pas, car, si vous le voulez, un bel avenir vous attend; vous aurez de brillantes pages dans l'histoire. Avant de m'expliquer davantage, il me faut une promesse solennelle, une promesse que rien au monde, fût-ce votre intérêt le plus puissant, ne puisse vous engager à briser; jurez-

moi, sur la mémoire sacrée de votre père, que vous ne révélerez à personne ce que je vais vous apprendre.

Renée hésita.

Elle craignit de s'engager et de se repentir ensuite.

L'habitude d'une confiance entière est la première condition en amour, et jusque-là elle avait tout dit à son amant.

Pourtant sa curiosité, d'abord peu excitée, devenait irrésistible, depuis qu'il était question de mystères.

— Cette promesse ne peut compromettre en rien la reconnaissance et le respect que je porte à M. le comte?

— Non, mademoiselle, cette promesse ne regarde que vous; elle n'engage que vous seule, soyez tranquille.

— Alors je vous la donne; comptez sur moi, monsieur, je la tiendrai, quoi qu'il arrive.

— Sachez donc, mademoiselle, que vous tenez dans vos mains bien des destinées ; sachez qu'un mot de vous est tout-puissant pour le bien comme pour le mal ; sachez que l'homme qui vous adore est le second personnage de l'État, le favori du

roi, plus sûr de régner que le roi lui-même. Vous avez un admirable rôle à jouer, vous pouvez être son Egérie, vous pouvez sauver ce malheureux royaume des dangers qui le menacent. Eclairez le comte sur ses véritables intérêts, sur ses véritables amis. Qu'il éloigne les ambitieux et les parasites pour n'employer que les hommes dévoués et capables. Il suffit que vous les lui indiquiez ; avec sa haute capacité, il les distinguera bien vite. Il viendra demain ; commencez dès à présent votre mission.

— Il viendra demain, c'est vrai ! Il me l'a fait dire hier.

— L'occasion est belle : après quelques jours d'absence, il se montrera plus tendre; vous obtiendrez tout.

— Je n'ai aucuns droits, monsieur, au rôle que vous m'offrez. Il se peut que M. le comte m'ait distinguée; néanmoins je ne puis, à aucun titre, m'immiscer dans ses affaires; il le trouverait fort étrange, et il aurait raison.

— Que vous êtes enfant! A quoi servent les droits, les raisons et les titres devant l'amour? Voulez-vous que je vous le prouve, et d'une manière très-désintéressée? Je m'abandonne à vous pour l'épreuve. Que le premier nom prononcé soit le

mien; si je me trompe, je suis perdu, il ne me pardonnera jamais la maladresse que je vous aurai fait commettre. Si, au contraire, je dis vrai, eh bien, je vous devrai ma fortune, et cela vous engagera à en faire d'autres.

— Mais comment pourrai-je...

— Rien de plus facile. Service pour service : je me tais, vous parlez. Seulement, vous ne faites pas connaître par quel moyen vous êtes instruite; ceci est la première condition du marché. Autrement, je reprends mon silence.

— Oh! monsieur, soyez tranquille!... j'essaierai.

Pauvre charmant papillon créé seulement pour effleurer la vie, on te force à ramper sur la terre, dans la boue des ambitions et des intrigues! N'y a-t-il donc rien de complet en ce monde!

Renée causa longtemps avec le vicomte; à grand'peine il la persuada; elle le crut néanmoins. Il excita en elle un mouvement de vanité qui la poussa à devenir protectrice. Le pacte fut donc conclu entre eux.

M. de Courville se donna comme un ami vrai, le seul qu'elle eût dans ce séjour nouveau, si loin des siens et de ceux qu'elle aimait.

Elle crut en lui, elle lui promit de se conduire par ses conseils, mais pourtant elle ne lui avoua pas son secret, son trésor. Elle le garda au fond de son âme; elle eût craint de rougir devant lui.

Le lendemain, en effet, M. de Béarn arriva; il arriva seul, contre sa coutume, afin d'être tout à Renée. La duchesse même resta dans son appartement.

Ils passèrent des heures délicieuses, les plus charmantes peut-être qu'ils eussent encore obtenues.

Comme ils se promenaient au jardin, Renée, qui n'avait pas oublié sa promesse, mais qui ne savait comment l'exécuter, passa un de ses bras sous celui du comte et lui glissa dans l'oreille qu'elle avait quelque chose à lui demander.

— Ah! je suis trop heureux, dit-il. Parlez, ma bien-aimée, que voulez-vous?

— Je voudrais... je voudrais une place dans la maison du roi.

Le comte la regarda avec un étonnement profond.

— Répétez! Que signifient ces paroles? qui vous a soufflé cela?

— Personne. C'est moi, moi seule, interrompit-

elle, voyant qu'il fronçait le sourcil. J'ai entendu le parent de madame la duchesse qui... témoignait le désir... le besoin de l'obtenir... en disant que vous pouviez tout... Moi alors, sans lui en rien dire... j'ai voulu essayer ma puissance sur vous... C'est tout, monsieur le comte, c'est bien tout.

— Ah! dit-il à demi-voix, le démon est entré dans mon paradis, il a tenté Ève!

Pour la seconde fois depuis huit jours, Renée avait menti.

XIV

UN BOUTON

Cependant, par un caprice dont les grands sont souvent susceptibles, le comte demanda et obtint la place dont M. de Courville avait envie.

Renée sut si bien dissimuler, qu'il ne soupçonna pas la moindre connivence entre eux; il crut à la fable qu'elle avait inventée, il crut à son désir d'obliger la duchesse, en faisant parade de son crédit.

Il lui pardonna cette velléité d'ambition en fa-

veur de l'amour qu'elle éprouvait et qu'elle exprimait avec une naïveté si touchante.

Cependant la jeune fille perdait un peu de son exquise sensibilité, de sa retenue candide au milieu du monde qui l'entourait.

Elle cachait encore sa faute, pourtant il ne lui était plus si odieux qu'on la soupçonnât; elle laissait souvent échapper des mots, des regards faciles à interpréter; elle rougissait encore, mais souvent c'était d'orgueil et de plaisir.

Ainsi, la meilleure nature, les principes les plus fermes, se corrompent par le contact des âmes perverties. Ce que l'on voit sans cesse révolte d'abord, on s'y accoutume ensuite.

« On prend son parti de tout, disait une femme de beaucoup d'esprit, même de vieillir. »

Renée *s'accoutuma* donc aux mœurs faciles et bienveillantes de ses commensaux.

Le ton le plus exquis, les manières les plus élégantes et les plus respectueuses laissaient percer la conviction de la vérité.

On trouvait ces relations toutes naturelles, on feignait de ne rien voir, jusqu'au moment où un trait insaisissable révélait la pensée et la montrait

dans tout son jour, aussi bien que si elle eût été détaillée.

Ce grand art des mots et du sous-entendu s'est perdu avec la suprême bonne compagnie qui l'a inventé.

Déjà depuis six mois Renée habitait le château; elle allait souvent de sa maison du quartier Poissonnière à la campagne, et venait également y passer quelques jours.

Cependant son cercle restait toujours aussi restreint.

Le comte ne se pressait plus de se montrer; au contraire, il semblait craindre qu'on ne l'épiât, qu'on ne connût ses démarches; il n'allait plus au théâtre avec Renée, et il lui recommandait de ne point se mettre en avant, lors même qu'elle s'y rendait avec quelques-uns de ses familiers.

Mademoiselle de Boisrichard avait répondu une lettre bizare, entortillée, dont l'écriture même ne ressemblait à la sienne que par les jambages.

Renée ne voulut pas s'en préoccuper.

Cet amour immense qui envahissait tout son être ne laissait aucune place vacante dans son cœur et dans sa vie. Elle ne parla bientôt plus de sa tante, tout en y pensant souvent.

Le comte n'aimait pas les remords; ainsi que tous les hommes, il les craignait même. La jeune fille eut le tact, rare à son âge, de s'en apercevoir. Elle se tut.

Un matin, les bourgeons du printemps paraissaient aux arbres, le soleil brillait d'un éclat déjà superbe, les fleurs montraient leurs riches couleurs à travers la verdure naissante.

Renée était à Chantpie chez elle, car cette maison venait de lui être donnée. Elle se promenait dans le jardin, ses longs cheveux s'échappaient de sa coiffe de nuit, ses yeux brillaient, ses mains tourmentaient une jacinthe placée à son corsage. Elle attendait.

— Oh! viendra-t-il, disait-elle, viendra-t-il? que je lui dise mon bonheur, le sien! Il a promis d'être ici très-exactement, et rien ne l'annonce. Mon Dieu que je souffre! Oh! comment ne devine-t-il pas cela!

Elle écoutait avec les oreilles du cœur, les plus délicates et les plus subtibles de toutes.

Le bruit des voitures, des chevaux, ne pouvait lui échapper.

Il n'arriverait pas incognito, sans doute. Les oieaux, dont les chants lui plaisaient tant d'or-

dinaire, lui semblaient importuns; ils l'empêchaient d'entendre.

Les insectes bourdonnaient, le ruisseau murmurait derrière le feuillage; tout cela n'était pas le bien-aimé.

Elle tournait un boulingrin pour y chercher un asile à son impatience, quand la petite porte du parc s'ouvrit doucement, une tête s'avança et regarda avec précaution si personne ne paraissait.

Ce mouvement seul attira l'attention de Renée; elle se retourna et poussa un cri de joie.

C'était lui!

La jeune femme, éperdue, se précipita vers celui qu'elle attendait avec tant d'impatience; après les premiers mots que le cœur seul entend et qui ne s'adressent qu'à lui, elle appuya sa tête quelques instants sur le bras du comte, et là elle se recueillit.

Elle *couvait* un des plus beaux moments de sa vie, selon l'expression de madame de Sévigné. Elle voulut le savourer lentement, avec délices, afin de n'en rien perdre.

— Mon ami, dit-elle toujours dans cette attitude, que désirez-vous le plus au monde?

— Votre amour, Renée, le bonheur de vous voir

chaque jour, à chaque instant, de vivre près de vous et de laisser le reste pour ce qu'il vaut.

— Ensuite, ne désirez-vous rien de plus?

— Rien, je vous l'atteste. Les chimères de l'ambition, de la gloire, se sont évanouies avec les derniers rêves de ma jeunesse; je rêve plutôt le repos et le foyer tranquille. Vous savez toute ma pensée.

— Quoi ! vous ne vous rappelez pas nos projets, nos causeries de l'année dernière, au coin du feu de mon boudoir, ce jour où vous m'avez envoyé le bel enfant Jésus de l'Albane?

— Je me le rappelle, je me rappelle tout, chère bien-aimée; pas une de vos paroles ne s'efface de mon souvenir; il me les répète quand vous n'êtes pas là.

— Eh bien, cherchez quelle chimère, quelle illusion vous a le plus séduit; cherchez-y les images tracées à nous deux, embellies à nous deux; cherchez les consolations qui vous attendent, cherchez les joies que vous pouvez offrir, et songez que je vous écoute et que j'attends.

Le comte pâlit soudainement, sa voix prit un tremblement d'émotion qui révélait l'état de son âme.

— Cela est-il vrai, mon ange? cela est-il vrai?

Pour toute réponse, la jeune fille se cacha le visage.

Elle éprouvait à la fois de la honte et du bonheur.

Son sourire se voilait sous ses larmes.

Le comte ne se reconnaissait plus, il retrouvait les émotions de ses premières années, ces émotions qu'il croyait envolées à jamais, et il ne pouvait se défendre d'un sentiment profond de reconnaissance pour celle qui les lui rendait.

Il eut jadis un autre amour, noble, poétique comme celui-là : cet amour finit par la mort; malgré lui, il tremblait pour ce nouveau nid reconstruit à l'ombre comme l'autre, sous les mêmes feuillées, devant les mêmes astres ; il n'osait se livrer à l'espérance en face de cette fatalité qui déchira les plus tendres pages de son existence.

Peu à peu cependant sa joie fut sans mélange.

Il crut avoir désarmé le sort.

Mille projets, mille folies germaient dans sa tête; il ne les communiqua point à sa douce compagne; il se réserva le soin de les lui faire connaître plus tard.

Enfin, il fallut se séparer.

Se séparer déjà, quand à peine on a eu le temps. de se regarder une demi-journée!

La duchesse ni aucun des convives ne se doutaient de cette grande nouvelle; Renée ne l'avait confiée à personne.

On remarqua bien chez elle et chez le comte une sorte de joie inaccoutumée et contenue.

Leurs intelligences secrètes se trahissaient par un regard, par un sourire; mais le comte ne pouvait longtemps étouffer son émotion, il lui échappa quelques paroles : les courtisans les interprétèrent, il firent leurs conjectures, et bientôt la vérité fut connue sans avoir été avouée.

De ce moment, toutes les batteries furent dressées, toutes les intrigues s'agitèrent.

Renée devint le point de mire de cette cour qui gravitait autour du favori.

On n'osa rien dire, on redoubla de soins, de prévenances, d'obséquiosités.

La jeune femme, toujours naïve, bien que plus usagée, ne comprit pas le but de cette recrudescence.

Le bruit s'était répandu que le vicomte lui devait sa place; on bâtissait sur son crédit; on y bâtissait

bien plus sûrement, croyait-on, depuis la dernière découverte.

Deux ou trois semaines après cet incident, le comte était à Paris; Renée restait seule dans son appartement, et n'y recevait pour ainsi dire personne.

Pâquerette lui annonça le vicomte; il insistait pour être introduit; il avait à parler d'affaires et suppliait qu'on l'accueillît promptement.

Les affaires de Renée, c'était son amour; elle crut donc qu'il n'était question que de cela.

Elle fit dire à M. de Courville qu'elle l'attendait.

Il prit une contenance embarrassée et triste dont Renée s'effraya; c'était bien ce qu'il avait prévu.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-elle, sans prendre la peine de dissimuler sa pensée.

— Ne vous inquiétez pas, madame, c'est peu de chose; ce n'est rien, si vous voulez.

— Mais enfin, qu'est-ce encore?

— J'ai reçu des nouvelles du Poitou.

— Eh bien?

— Eh bien, on y sait la vérité.

— Mon Dieu! ma tante...

— Madame votre tante, comme les autres.

— Ah! elle m'a maudite, sans doute, et mes

amis me méprisent ! Je devais m'y attendre, je m'y attendais.

— Je ne puis vous le cacher, tout retour est impossible ; vous connaissez la rigidité de la province.

Le pays natal, ses belles rives, ses charmants ombrages, les joies de son enfance, les amitiés de famille, la bonté de sa tante et les plaisirs du hameau passèrent comme un mirage devant ses yeux ; elle les ferma pour mieux voir, pour mieux se recueillir dans cette pensée, puis elle pleura, car c'était le dernier adieu à ses souvenirs.

Le vicomte était trop habile pour ne pas respecter ce silence et cette douleur. Il la laissa s'exhaler, il attendit que le coup frappé s'amortît pour en apporter le remède, et il espérait dans son efficacité.

Renée elle-même le provoqua.

— Vous me disiez, monsieur, que je pouvais détourner encore cette humiliation, qu'un mot suffirait peut-être pour en arriver là ; vous me disiez...

— Je vous disais la vérité, madame, et si vous voulez m'entendre, vous en jugerez.

— J'écoute.

Et la pauvre petite essuyait ses yeux, rouges encore de larmes.

— Vous aimez M. le comte de Béarn?

— Si je l'aime! Croyez-vous, monsieur, qu'une fille de mon nom et de ma sorte eût cédé à autre chose qu'à un immense amour? répliqua-t-elle avec fierté.

— Je sais mieux que vous, peut-être, madame, combien cet amour a de puissance, et c'est au nom de cet amour que je vous parle. Vous lui avez tout sacrifié, il remplit votre vie, il suffit à votre bonheur, mais il faut le rendre stable, il faut le mettre à l'abri du caprice et de l'inconstance. N'est-ce pas ce que vous désirez?

— Hélas! monsieur, je n'ai pas encore songé une fois que cet amour pût finir.

— Il finira pourtant, car tout finit!

— Et je finirai avec lui, moi! Que ferais-je en ce monde, si je ne l'avais plus?

— Vous oubliez que c'est impossible, madame; vous oubliez que vous ne vous appartenez pas.

— Monsieur!

— Ne niez pas, madame. Dans sa joie, le comte ne nous a rien caché, et c'est même sur cette certitude que repose tout votre avenir.

Renée cacha sa tête dans ses mains en sanglotant.

— Ne pleurez pas non plus, madame; votre destinée est belle, elle est plus belle que vous ne pouvez le croire. Il dépend de vous de l'assurer plus encore, en aurez-vous le courage ?

— J'aurai toujours du courage pour mon amour, monsieur.

— Eh bien, ayez donc celui de vous exposer à un refus, dans l'espérance d'un grand triomphe. Soyez digne du titre que vous allez porter, occupez-vous de celui qui vous devra le jour, et fondez sur lui un avenir inattaquable .

— Comment?

— Cet enfant qui va naître, il lui faut un nom, une position, une fortune. Qui les lui donnera?

— Mais son père, sans doute.

— Oui, si vous les demandez pour lui; non, si vous ne prenez pas l'initiative, si vous n'insistez pas pour les obtenir.

— C'est impossible, monsieur; le comte n'a pas besoin de moi pour remplir ses devoirs, il est trop honnête homme, il y songera de lui-même.

— Vous ne connaissez pas le pays où vous êtes, madame. Sans une promesse formelle, sans une

promesse écrite même, votre enfant sera élevé en secret ; il recevra une somme insignifiante, un nom banal, et on le lancera dans le monde chargé de ce léger bagage ; il y deviendra ce qui plaira à Dieu.

— Mais moi, monsieur, sa mère, je serai là, je ne l'abandonnerai pas. Ce que je possède est à lui, mon nom est le sien, ma position est la sienne.

— Pauvre jeune femme! reprit le vicomte, qui croyez à l'éternité de l'amour, à l'éternité de la faveur! Quand votre enfant aura besoin de vous, vous serez peut-être seule, abandonnée, malheureuse; vous chercherez peut-être pour vous-même l'appui que vous croyez pouvoir lui offrir aujourd'hui.

— Ah! monsieur! quel présage! s'écria-t-elle en détournant la tête; vous me glacez le cœur.

— Je ne veux pas vous attrister, je ne veux pas assombrir vos pensées, et pourtant, en ami véritable, je dois vous éclairer. A votre âge on ne sait pas la vie, on n'en voit que le côté brillant ; les nécessités impérieuses vous échappent. C'est donc à mon expérience à vous guider. Le moment est venu d'agir, ne le laissez point échapper, vous ne le re-

trouveriez plus peut-être, et vous vous en repentiriez plus tard !

— Vous venez de dire vous-même pourtant combien est grande la joie de M. le comte ; elle est si immense qu'elle lui a fait négliger même le plus sacré des devoirs : elle lui a arraché un secret qu'il aurait dû taire; elle lui inspirera bien le bonheur de son enfant !

Le vicomte sourit d'un sourire amer.

— Vous oubliez l'amour-propre, vous oubliez votre beauté, votre jeunesse. Les hommes, et ici je parle contre moi, la vérité m'y force, les hommes n'oublient jamais ce qui peut leur donner un prix qu'ils n'ont pas, ou rehausser celui qu'ils méritent.

— Oh ! monsieur, monsieur, que vous êtes cruel ! Vous apportez le doute où régnait la confiance; vous apportez le trouble où régnait le repos. Je ne croirai plus à rien maintenant.

—J'apporte la lumière où régnaient les ténèbres, j'apporte le vrai où régnait l'erreur. Je souhaiterais vous apprendre le jeu de la vie; tant que vous ne le saurez pas, vous auriez les mains pleines d'atouts que vous y perdriez toujours.

Renée ne répondit pas; elle fit un geste comme pour repousser ce qu'elle ne voulait pas voir.

Le vicomte continua néanmoins. Il portait un scalpel impitoyable dans ce cœur qu'il voulait initier au secret de l'existence, à l'intérêt, à l'égoïsme.

Il faisait de la perversité par bonté d'âme, disait-il, habile à cacher des plans conçus dans le fond le plus sombre de son esprit, et arrangés d'avance avec un art digne d'une meilleure cause.

Renée combattit longtemps avant de se rendre.

Elle trouva mille raisons de résistance dans sa tendresse; elle en trouva surtout dans l'aveuglement de son amour, qui comme tous les amours très-jeunes, déifiait son objet. Elle croyait en lui malgré tout, contre tout; elle l'aimait tant!

Enfin elle hésita ; elle promit le silence, ainsi qu'il avait été convenu entre eux depuis longtemps.

M. de Courville parvint même à lui inspirer une reconnaissance véritable.

Elle lui jura d'écouter ses conseils désintéressés de s'en rapporter à lui en toute chose et de ne rien faire sans le consulter. A seize ans une bonne nature s'ouvre si facilement à la confiance.

Les derniers mots du vicomte furent ceux-ci :

— Il vous aime excessivement aujourd'hui, sachez garder cet amour; conduisez-vous avec adresse, et faites en sorte que, s'il vous quitte, il ne vous abandonne point en Ariane, cherchant un consolateur vulgaire pour oublier ce que vous aurez perdu. Soyez en tout grande et digne, ne laissez pas monter sur la scène auprès de vous des acteurs ignorants ou vulgaires; vous avez en main la plus belle partie, je vous le répète, sachez la jouer.

Renée resta plus seule que jamais après cette conversation.

Elle y réfléchissait sans cesse, elle en comprenait toute la portée, et elle se fortifiait dans sa résolution de suivre les avis du vicomte.

M. de Béarn reprit sa sécurité; depuis longtemps elle ne lui parlait plus ni affaires, ni politique; il ne la croyait guidée que par elle-même.

Aussitôt qu'il arriva, elle prit un air magistral et lui dit qu'elle désirait rester seule avec lui toute la soirée, afin de l'entretenir d'un sujet important.

— Oh! mon Dieu! cela m'effraie, dit-il avec un sourire de bonne humeur. Je croyais laisser à

Versailles les *sujets importants* et n'en retrouver ici que d'agréables.

— Celui-ci doit être l'un et l'autre pour vous, j'espère; il s'agit de *lui!*

— Ah ! oui, de *lui*, je comprends, de celui qui n'a pas encore de nom.

— C'est justement à cet égard que je voulais vous entretenir.

— Ah! ah!

Et sa physionomie se rembrunit un peu.

— Il n'a pas encore de nom, en effet, reprit la jeune femme; lequel lui donnerons-nous?

Le comte se crut quitte pour la peur.

— Quel nom? Mais le vôtre, toujours le vôtre. Un garçon, René, une fille, Renée. Cela va tout seul.

— Et... rien de vous?

— Charles et Charlotte, si cela vous convient.

— Pas davantage?

— Comment?

— Pas d'autre nom ensuite?

— Vous trouvez qu'il en faut plus de deux? Il me semble que cela suffira pourtant. Les litanies ne sont bonnes à rien, qu'à embrouiller les procureurs.

— Deux noms de baptême, c'est bien; mais... un nom de famille?

Le comte resta interdit; il ne s'attendait pas à une demande aussi directe.

Sans doute Renée eût agi plus politiquement en amenant la chose de loin, en ne l'attaquant pas de front. Elle en était incapable. Son impatience et sa passion plus encore que la franchise de son caractère, lui interdisaient les détours.

— S'il m'aime réellement, pensa-t-elle, il me comprendra, et il m'excusera bien vite.

Le froid accueil qu'il fit à ses paroles glaça le cœur de la pauvre fille. Elle leva les yeux sur lui et le trouva, non pas ému, mais contrarié.

Un soupçon traversait son imagination, il ne le cacha pas.

— Qui vous a donné cette idée, mon enfant? Elle n'est pas de vous.

— Elle viendrait à toutes les mères, monsieur, et je n'ai besoin de personne pour me l'inspirer. Une seule chose m'étonne, c'est que vous ne l'ayez pas eue avant moi.

— Je n'ai pas l'habitude de rendre compte de mes pensées, madame; je ne rends pas plus compte de mes actions. Sachez bien cela; sachez

bien que tout mon amour ne me conduira point à un acte dont mes devoirs puissent souffrir; sachez surtout que je n'accorde à personne le droit de me gouverner.

Pour la première fois Renée trouvait un maître dans son amant; elle en fut si étonnée, si frappée au cœur que ses yeux se fermèrent et qu'elle s'évanouit.

Le comte, effrayé, tira toutes les sonnettes, appela au secours, promit des montagnes d'or à celui qui la rappellerait à la vie, et, se jetant à genoux devant elle, la serrant dans ses bras, il jura qu'il ne lui refuserait rien, qu'elle serait la maîtresse d'ordonner, et qu'il obéirait sur-le-champ.

A force de soins, d'essences, de vinaigres, elle revint à elle. Son premier regard tomba sur lui; ce regard d'ineffable tendresse demanda grâce avant ses lèvres, qui ne s'ouvraient pas encore.

Il lui renouvela ce qu'il venait de dire, lui promit tout ce qu'elle demandait et plus encore; mais la charmante créature lui passa ses bras autour du cou en murmurant:

— Taisez-vous, taisez-vous; je ne ferai que ce que vous voudrez que je fasse; ne m'en parlez plus!

La mère disparaissait devant l'amante.

Ainsi qu'il arrive toujours après les querelles, tant qu'on s'aime, la liaison se resserre.

Quelques jours se passèrent dans des extases de joie et de tendresse qui firent oublier à Renée les conseils du vicomte et le chagrin qu'elle avait éprouvé. Elle n'existait que pour M. de Béarn; hors de lui, elle ne connaissait ni bonheurs ni peines.

Elle le supplia d'écarter leur société ordinaire, et de vivre uniquement l'un pour l'autre pendant les quelques moments qu'il pouvait lui donner.

Il y consentit d'abord, puis il trouva que la duchesse était nécessaire aux heures des repas; ensuite il appela le duc de Richelieu, le marquis de Chauvelin, et insensiblement les autres jusqu'au vicomte de Courville.

Ils étaient réunis un soir à souper; on riait, on causait de tout, beaucoup du prochain et de ses ridicules; on en vint à parler de l'Opéra, et un des convives annonça une représentation extraordinaire à laquelle la cour et la ville assisteraient.

— On fait des préparatifs magnifiques, ajouta-t-il; les toilettes seront prodigieuses; il ne restera pas un diamant dans les écrins.

— Le roi y sera-t-il ? demanda Renée.

— Monsieur le comte peut répondre à cela mieux que personne, madame, lui qui dirige les menus plaisirs de Sa Majesté.

— Je suppose que la cour ira, dit le comte.

— Oh ! j'irai aussi, interrompit vivement la jeune femme; je ne manquerai pas cette occasion de voir le roi, moi qui la cherche en vain depuis que je suis ici.

— Vous verrez alors quelque chose à quoi vous ne vous attendez guère, ajouta le duc de Richelieu, et je suis sûr, madame, vous reviendrez bien charmée de cette représentation.

— J'en jugerai très-mal dans ma petite loge fermée d'où je ne vois rien.

— Et où on vous voit si mal, n'est-ce pas?

— Vous prétendez, monsieur le duc, que c'est très-prudent et très-habile à moi, que ce mystère occupe le monde, et qu'il existe déjà mille champions de la dame inconnue.

— C'est très-vrai.

— A quoi bon me montrer alors? qu'y gagnerais-je?

— Vous y gagneriez assurément beaucoup, et les autres aussi, mais j'y perdrais.

— Vous?

— J'y perdrais ce que je céderais à tous. Vous m'avez fait l'honneur d'accepter ma loge. J'y reste rarement avec vous; pourtant on vous y devine. On a beaucoup l'habitude de médire sur mon compte, et, ma foi, on me calomnie.

Le regard du comte lança un éclair à l'imprudent causeur.

— Oui, reprit-il sans se déconcerter, bien qu'il s'en fut parfaitement aperçu ; oui, madame, jusqu'à la marquise de Pompadour, ma bonne amie, qui soutient mon triomphe imaginaire; elle en est convaincue; rien ne pourra le lui ôter de l'esprit.

Le comte ne dit mot. On quitta la table.

— Vicomte, dit tout bas Renée à M. de Courville, qui se plaça derrière son fauteuil, je ne veux plus aller dans la loge de M. de Richelieu.

— C'est difficile.

— Je veux me montrer à cette représentation comme tout le monde, à ma place, avec la duchesse et sans me cacher.

— Vous le pourrez, non pas cette fois-ci, mais plus tard.

— Quoi! je puis sortir de ce mystère, où je suis

certaine qu'on me cache tant de choses; je puis voir, savoir par moi-même ce qu'il fait, ce qu'on dit; je puis enfin être tout à la fois à lui et au monde?

— Certainement.

— Quel moyen prendre? Oh! je vous en conjure, je vous le demande par tout ce que vous avez de plus cher, dites-le-moi.

— Je vous le dirai quand vous m'aurez fait manger des dragées du baptême, répondit-il.

XV

PROJETS

Ces insinuations troublaient l'esprit de Renée et lui inspiraient des espoirs et des désirs nuisibles au repos de sa vie.

Pourtant nous sommes tous si disposés à nous prendre à ce qui nous est contraire, pourvu qu'on le présente d'une façon qui nous plait, qu'elle n'en rechercha pas moins la présence et les conseils du Vicomte.

Jusqu'à la fin il lui parla le même langage ; il développa en elle une ambition inconnue, et lui prépara de la sorte un chagrin de plus.

Lorsque le moment approcha, elle vint s'établir à Paris, afin de se trouver au milieu des secours.

Son jeune âge inspirait des craintes bien fondées, sans doute; une mélancolie profonde s'empara d'elle, la pauvre jeune créature.

Elle regrettait son pays, sa tante ; il lui semblait qu'elle allait mourir loin de tout ce qu'elle avait aimé, qu'elle laisserait sa mémoire déshonorée, ou que ses compagnes d'autrefois détourneraient d'elle leur souvenir, comme une honte.

Tourmentée de cette idée, elle se décida à écrire à madame de Boisrichard une lettre qu'elle ne montra à personne, et dans laquelle elle mit toute son âme.

Voici ce qu'elle contenait :

« Ma bonne tante,

« Pardonnez-moi si j'ose élever la voix devant vous, après la faute dont je me suis rendue coupable, après la malédiction que vous m'avez donnée, sans doute. Ne croyez pas que ce soit par insouciance ou faute de sentir notre position à

toutes deux; je suis profondément humiliée, sinon repentante, et je ne dois vous parler qu'à genoux.

« Je ne chercherai pas à m'excuser sur ma jeunesse, sur les séductions qui m'ont entourée; je sais que j'aurais dû résister, je sais que le nom de mon père, les principes que j'ai reçus, le respect que je vous porte, auraient dû me servir d'égide; aussi, je me sens et je m'avoue coupable, et je n'espère pas de pardon.

« Mais je vais peut-être mourir, et je ne veux pas quitter ce monde sans vous avoir dit tout ce qu'il y a dans mon cœur de tendresse et de regrets.

« Quand vous lirez cette lettre, je ne serai plus; la pauvre Renée aura trouvé la mort dans ce qui faisait le bonheur de sa vie. Elle aura expié sa faute, elle l'aura payée de son existence; peut-être alors, ma tante, vous si bonne et si secourable, lui accorderez-vous un souvenir, une larme.

« J'ai été bien heureuse pendant ces quelques mois; je ne devrais pas vous le dire, je crois; mais ce bonheur que j'ai goûté m'a fait oublier jusqu'à ma honte. J'aime, et je suis passionnément aimée, je ne saurais donc me repentir de ce que j'ai fait.

« Pour aucune considération, je ne quitterais celui que j'aime ainsi, sachez-le bien, ma tante, afin de ne pas me supposer plus parfaite que je ne suis.

« Je voudrais qu'il fût possible d'unir mon affection pour vous avec mon amour; alors ce serait le paradis sur terre, et je n'ose pas aspirer à l'obtenir. Dieu me donnera, j'espère, celui de là-haut en échange de la longue vie que je vais perdre, et dont l'aurore a été si fortunée.

« Oh! si je pouvais une fois encore apercevoir la rivière, la maison, la vallée, mes chers petits animaux, ma bonne Jacqueline et vous, ma tante! S'il m'était donné d'y fermer mes yeux entre vous et lui, je m'endormirais tranquille et joyeuse, car j'aurais épuisé le bonheur.

« Mais, non, je ne vous verrai plus; mes derniers regards rencontreront des visages étrangers; mes dernières paroles tomberont sur des cœurs indifférents : il n'y sera pas même, lui!

« Ma tante, ma tante chérie, priez pour votre enfant, pour celle que sa mère vous a légué, et qui, bien qu'indigne de vos bontés, en garde une si profonde reconnaissance qu'elle mourra avec votre nom aux lèvres et votre pensée au cœur.

« Adieu, je ne puis me résoudre à vous quitter il le faut pourtant, il le faut car mes instants sont comptés, et j'ai bien à faire encore avant la fin.

« Oh ! si je pouvais sentir votre bénédiction sur ma tête, si je pouvais expirer dans vos bras ! Que Dieu vous protége !

« N'accusez jamais votre fille chérie d'ingratitude : son cœur n'oublie rien, il est toujours le même, seulement il renferme un sentiment de plus, ce sentiment ajoute encore à celui qu'il vous porte, à vous, ma tante, à vous, ma mère !

« Votre pauvre Renée. »

Cette lettre finie, elle la cacheta, la posa dans le coffre de ses diamants, avec prière de l'envoyer dès qu'elle aurait quitté ce monde, puis elle se trouva plus tranquille, et elle attendit.

Le comte la voyait chaque jour.

Elle eût préféré rester à la campagne, où il demeurait plus longtemps, mais il ne le voulut pas.

Quand le moment arriva, elle était seule avec ses domestiques et la duchesse, qui lui tenait compagnie. Elle ne recevait plus personne, pas même le vicomte, et elle avait grande frayeur de cet instant solennel.

Il se passa néanmoins aussi bien que possible.

Elle mit au monde un fils, vrai portrait de son père, fort, vigoureux, beau à miracle, et qui, dans ses langes de dentelles, eût fait tourner la tête à la plus raisonnable.

Renée en devint presque folle; elle ne pouvait se lasser de le regarder, et ne voulut pas qu'il la quittât une seule minute.

Elle l'établit dans sa chambre même; et quelle fête elle se faisait de le présenter à son père! Par une fatalité inconcevable, il lui fut impossible de venir avant le neuvième jour; il avait dû accompagner la cour à un voyage de Fontainebleau; le courrier l'y trouva pour lui apprendre l'heureuse délivrance.

Aussitôt que cela lui fut permis, il accourut près de sa bien-aimée.

Avec quelles larmes de joie il reçut de ses mains le gage de leur amour!

— Ah! dit-il, qu'il est beau! il ressemble à mon aïeul.

— Il vous ressemble, monsieur; ne dites pas le contraire, car j'aurais moitié moins de plaisir.

— Il aurait mieux fait de prendre vos traits que les miens, chère enfant.

— Non, il a partagé entre nous deux. Vous lui avez donné votre visage, et moi mon cœur pour vous aimer.

Un long baiser paternel sur le front du cher petit fut la réponse à cette phrase. La mère la comprit et en sentit toute la tendresse. Elle l'en remercia par un sourire.

Maintenant que son fils était là, qu'elle le voyait elle n'avait plus besoin du vicomte pour songer à son avenir. Elle n'eut qu'une pensée, celle de lui assurer un sort brillant et stable, celle de lui donner nu nom illustre, qu'il illustrerait encore.

Elle n'osa pas en parler à cette première entrevue, mais elle se réserva de le faire et de le faire souvent, sans cesse, aussitôt que sa santé lui permettrait de retourner à la campagne, où le comte lui appartiendrait davantage.

A cette époque d'étiquette, on ne songeait pas à quitter la chaise longue avant six semaines. Une femme de qualité n'eût pas osé risquer une énormité semblable, quelle que fût sa santé.

Renée resta donc couchée et reçut ses visites dans les négligés les plus galants, son poupon à côté d'elle. Elle le montra à tout le monde, fière et orgueilleuse.

Qu'il y avait loin de là à la jeune fille d'autrefois! Comme on descend la pente!

Après six semaines on célébra la fête des relevailles, on ondoya le nouveau-né, qui reçut les noms provisoires de Louis-René-Charles, et l'on revint en troupe au château, où mille surprises attendaient la jeune mère.

Appuyée avec délices au bras de son amant, elle contempla d'une fenêtre (car il ne lui fut pas, permis de s'y mêler) tous les détails de la fête.

— Ah! dit-elle, nos *bals* du Poitou ont plus de grâce que cette espèce de danse-là. Comme je serais contente d'apprendre à ces bonnes gens à les mener!

— Folle, est-ce qu'on danse des *bals* avec une robe à queue!

— Ah! c'est vrai, j'ai une robe à queue.

Il y avait un grand soupir de regret dans cette phrase.

Le lendemain de la fête, tout le monde partit, même la duchesse, pour quelques heures seulement; elle devait revenir le soir, ou, si ses affaires la forçaient de coucher à Paris, le vicomte arriverait en courrier et préviendrait Renée.

La jeune femme passa tranquillement la journée

seule jusqu'à quatre heures. Elle regarda son fils, elle se rappela l'amour du comte, elle fit de ces rêves éveillés qui sont doux et charmants comme l'espérance.

Elle rentrait dans sa chambre après une de ces contemplations, quand le bruit d'une voiture et d'un grand nombre de chevaux se fit entendre; elle courut à la fenêtre.

— A cette heure, pensa-t-elle, je n'attends personne. A qui peut être cet équipage brillant et magnifique?

Deux femmes fort parées occupaient le fond du carrosse, un abbé rose et coquet s'éventait sur la banquette de devant avec un bouquet de roses.

— Je ne connais pas ces personnes; ce sont des amis de M. le comte ou de madame la duchesse, dit-elle à Pâquerette accourue auprès d'elle.

— Ah! mon Dieu! s'écria celle-ci devenant pâle comme un linge, qu'est-ce que cela signifie? C'est madame la marquise!

— Quelle marquise?

— Madame verra. Que madame ne se montre pas, qu'elle attende.

— Mais enfin, qu'y a-t-il, Pâquerette? Parle, je te l'ordonne; tu me fais mourir d'inquiétude.

Pâquerette n'était plus là. Elle se mêlait à la foule des gens entourant le carrosse depuis que la belle dame en était descendue.

Presque au même instant un valet de chambre entra et demanda si madame voulait paraître au salon, où deux dames l'attendaient.

— Quelles dames?

— Je l'ignore, madame.

— Elles n'ont pas dit leur nom?

— Non, madame.

— Je ne les reçois pas alors. Allez le leur demander.

— Elles ne le diront pas, mais je le sais, et si madame veut...

— Parlez, parlez vite!

— L'une d'elles est madame la comtesse de Saulx, et l'autre madame la marquise de Pompadour.

— La marquise de Pompadour! l'amie du roi! Oh! elle vient de sa part sans doute J'y vais! j'y vais!

Et sans prendre la peine de rien changer à sa toilette, belle de ses dix-sept ans, de sa grâce, de son charmant visage, peut-être aussi de ses cheveux épars et négligés, elle courut au-devant de

la quasi-reine de France, sans s'inquiéter du cérémonial, et toute heureuse de voir une personne qui approchait sans cesse le bienfaiteur de sa famille.

XVI

UNE VISITE INATTENDUE.

Lorsque Renée entra dans le salon, la marquise de Pompadour se leva et fit un signe d'intelligence à sa compagne, la comtesse de Saulx. Elle s'arma du plus charmant sourire, et dit à Renée :

— Vous m'excuserez, madame, je l'espère ; le bruit de vos charmes, de votre esprit, est venu jusqu'à moi, et j'ai commencé tout de suite, sans introducteur, une connaissance qui deviendra une amitié, si vous êtes aussi disposée que moi à la cultiver.

Renée ne trouvait pas un mot à répondre.

Son embarras n'échappa point à la marquise, elle essaya de la mettre à son aise.

— Remettez-vous, madame; je sais par expé-

rience ce que sont ces surprises : à votre âge, c'est une émotion. Voici madame la comtesse de Saulx de M. l'abbé de Bernis, qui n'ont pas voulu me laisser le plaisir d'admirer seule la merveille de Chantepie.

Pendant qu'elle parlait, les yeux de la marquise dévoraient la jeune femme.

Elle semblait épeler une à une ses beautés, et le froncement de ses sourcils, ses lèvres pincées grimaçant le sourire, indiquaient qu'elle la trouvait belle, en effet, trop belle, sans doute.

— Je n'ai pas peur, madame, interrompit la jeune fille, et vos bontés me comblent de reconnaissance. Je suis émue, en effet : je m'attendais si peu à ce bonheur! Vous chez moi, madame! vous, l'amie du roi! vous, qui le voyez chaque jour! M'aurait-on tenu parole! lui aurait-on parlé de moi? Viendriez-vous de sa part?

Madame de Pompadour regarda encore madame de Saulx.

Ce discours ressemblait si peu à ce qu'elle attendait! Elle n'y comprenait plus rien.

— Le roi?... Oui... En effet, je crois qu'on lui a parlé de vous, mais ce n'est pas de sa part que je viens : c'est de la mienne.

Renée recula involontairement.

Le regard de la marquise était si froid qu'il lui traversa le cœur comme un glaive.

— De votre part, madame? Ah! c'est différent... Je vous en remercie, vous êtes bien bonne!

L'enfant se défiait.

La marquise le comprit; elle lui prit la main.

— Je suis l'amie du roi, madame, songez-y, dit-elle avec le sourire le plus éloquemment aiguisé qu'elle put trouver dans son arsenal.

L'esprit de Renée y fut pris, son cœur se débattait encore, on lui porta le dernier coup.

— Je suis l'amie du roi, mais le maître de ce château est aussi l'ami du roi, ne l'oubliez pas.

On évoquait le souvenir du comte, Renée fut vaincue.

— Je le sais bien, madame, répondit-elle finement.

— Ils seront charmés de notre réunion, soyez-en sûre. Et puis ce n'est pas tout : on m'a parlé hier du titre que vous comptez m'offrir; je viens le chercher; cela ne vaut-il pas mieux!

Ce fut au tour de Renée de ne plus comprendre.

— Le titre?

— Sans doute, vous le savez de reste. J'accepte

et je me charge de tout près de Sa Majesté, ce cher duc sera bien content !

— Le duc ! et quel duc ?

— L'abbé ! vous êtes de trop ici, je le vois; allez lire votre Bréviaire dans le parc : pendant ce temps, la comtesse expliquera à cette charmante enfant la scène d'hier, qu'elle ne semble pas comprendre.

L'abbé, que Voltaire appelait *Babet la bouquetière,* à cause de ses petits vers et de ses rubans roses, l'abbé ne se fit pas répéter l'invitation deux fois, et sortit de l'appartement après trois révérences.

— Maintenant que nous sommes seules, expliquez-lui cela, comtesse.

— Madame, toute modeste qu'elle soit, ne peut pas ignorer à quel point elle est belle; elle ne peut ignorer l'effet qu'elle a produit à l'Opéra chaque fois qu'elle a daigné y paraître et juisqu'à quel point M. de Richelieu a été envié par la cour tout entière.

— Ah oui, la loge ! je devine.

— Madame de Pompadour et moi nous sommes des amies de M. le duc, de ses amies particulières; il ne nous a donc rien laissé ignorer. Nous savons

tout, surtout depuis le souper d'hier ; soyez donc tout à fait tranquille avec nous, et convenons de ce que nous avons à faire.

Plus la comtesse parlait et moins Renée devinait où elle en voulait venir.

Elle n'osa pas montrer son étonnement; pourtant elle attendit impatiemment la fin de la confidence.

— Hier le duc, poussé par nos questions, a avoué son bonheur tout entier; il a porté à madame le désir que vous avez exprimé, et madame la marquise s'est chargée d'obtenir du roi cette faveur.

— Ah! oui, dit machinalement la jeune femme, c'est très-bien.

— Maintenant que nous nous entendons tout à fait, montrez-moi mon filleul, chère petite, je vous prie.

— Votre filleul !

— Eh oui, le fils de M. de Richelieu, votre cher enfant. Vous en êtes jalouse, peut-être? Rassurez-vous je n'aime pas les maillots.

— Le fils de M. de Richelieu ! s'écria-t-elle en se levant de toute sa hauteur, le fils de M. de Richelieu! Le duc a-t-il eu l'infamie de vous dire cela, madame?

— Mais... certainement...

— Certainement? Il vous l'a dit ?... Il m'a calomniée ainsi ! Moi ! moi, j'aimerais M. de Richelieu, l'amant de toutes les femmes! l'homme qui trompe et se joue de tout? l'homme qui n'aime pas, à la parole duquel il est impossible de croire, et par qui on ne peut pas être trompée, à moins d'avoir juré de se tromper, soi-même?

— Eh ! eh ! vous ne seriez pas la première, reprit la marquise en souriant, et de plus savantes que vous...

— Non! non, madame, je n'aime pas M. de Richelieu; il n'y a rien de commun entre nous, je vous le jure.

— Cependant...

— Cependant, j'aime quelqu'un, oui, madame. J'ai au cœur un amour profond et vrai, un amour immense pour un homme dont je suis aimée autant que je l'aime, pour un homme qui mérite ce sentiment; non pour un de vos papillons de cour dont les ailes brillantes sont chargées de poussière. Je suis une pauvre fille des champs; je lui ai donné mon cœur en échange du sien ; j'ai commis une faute dont j'ai rougi. Mais le premier sourire

de mon fils a effacé ma rougeur. Il est l'excuse de cette faute.

« A présent, je ne suis plus une malheureuse, perdue par une passion insensée. Je suis une mère qui comprend ses devoirs, qui veut les remplir, qui veut effacer et expier sa faute. Je dois compte à mon enfant de moi-même et du nom qu'il portera un jour. Je ne souffrirai donc aucune insulte, de quelque part qu'elle vienne, fût-ce du roi lui-même, du roi, mon idole et mon bienfaiteur.

Renée était superbe en parlant ainsi, les narines gonflées par la colère, les joues pourpres d'indignation, les mains tremblantes, les yeux brillants d'émotion et d'impatience; elle était magnifique.

La marquise ne s'émut point.

— Mon Dieu, mademoiselle! dit-elle en appuyant sur le mot, je suis désolée d'avoir provoqué un étalage de grands sentiments, fort bons et fort respectables aux champs ainsi que vous le dites, mais très-singuliers ici, dans cette maison appartenant à M. de Richelieu, lorsque les laquais qui vous entourent portent sa livrée, lorsque vous êtes chez lui, enfin!

Madame de Pompadour devenait de plus en plus

amère; ses lèvres blémissaient et tremblaient, elle avait peine à se contenir.

Déjà atteinte de la maladie dont elle mourut, elle souffrait horriblement à chaque impression violente; elle posa sa main sur sa poitrine, se sentant défaillir, mais elle était trop hautaine pour l'avouer en présence de Renée.

La comtesse s'en aperçut et voulut la secourir.

— Laissez, dit-elle, ce n'est rien!

La jeune femme, atterrée par ce qu'elle venait d'entendre, regardait autour d'elle, cherchait une preuve qu'on la trompait, et trouvait partout des souvenirs de celui qui l'aimait, et qui la veille, encore, l'avait proclamée la maîtresse de ce beau séjour.

L'instinct de son cœur lui dit alors qu'il y avait sous tout cela une intrigue dont les fils lui échappaient, mais qu'il fallait, en tous cas, se montrer digne et sûre d'elle-même; qu'au lieu de céder à l'orage, il fallait l'affronter.

Elle reprit du courage, et, regardant madame de Pompadour avec calme et fierté :

— Je ne sais, madame, ce que cela signifie; il y a certainement quelqu'un de trompé dans tout ceci, mais, sauf le respect que je dois à votre âge,

permettez-moi de vous l'assurer, je crois que c'est plutôt vous que moi.

L'enfant novice avait frappé juste.

Madame de Pompadour se releva comme un serpent blessé, et ses yeux lancèrent des éclairs. Un mot sanglant vint sur ses lèvres, elle le réprima aussitôt.

Elle était venue pour savoir. Afin de combattre, il fallait donc cacher ses armes, dût-elle recevoir d'abord les coups de son ennemie ; la victoire lui resterait ensuite.

— Il se peut en effet qu'on me trompe, mademoiselle ; je ne suis dans tout ceci qu'une modeste confidente, et le rôle des confidentes est d'être trompées et de tromper à leur tour. Mais quant à vous, je puis certifier que vous, oui, vous, qui tenez le premier emploi, vous êtes tout aussi trompée que les Arsinoé ou les Cléone de la tragédie par leurs princesses. Vous êtes bien ici chez M. de Richelieu. J'y suis venue pour vous être agréable, et à lui aussi. On m'avait vanté votre douceur, votre bonne grâce, et je trouve une lionne en furie. Permettez-moi d'ajouter que la réception est un peu bien singulière pour une première entrevue ; je ne veux pas m'en fâcher ; je sais ce qu'il faut passer à *votre*

âge, vous qui me parliez tout à l'heure du mien, à votre inexpérience, et je préfère vous ramener à la politesse par la raison.

Il est impossible de peindre la perfide bonhomie avec laquelle ces paroles furent prononcées, le regard à la fois cruel et caressant qui les accompagnait.

Renée sentit qu'elle s'était laissée emporter, qu'elle avait été trop loin. Elle voulut revenir doucement.

— Vous êtes mille fois bonne, madame, de m'excuser ainsi; il est très-sûr que je suis vive; cependant, vous le comprenez, le mensonge m'a indignée, l'outrecuidance de M. de Richelieu m'a frappée au cœur.

— Eh! eh! ce n'est peut être ni un mensonge ni une outrecuidance; ce fripon de Richelieu est si malin! Il a plusieurs figures à son service, qui sait?

— Mais je l'ai vu!... je le vois chaque jour...

— Vous avez vu *un* Richelieu. Est-ce le vrai? Il a sa doublure.

Et Renée devint pâle comme un linge. Emportée par un mouvement involontaire, elle prit la main de madame de Pompadour.

— Madame, dit-elle, connaissez vous le comte de Béarn ?

Les deux femmes se regardèrent; un sourire de triomphe passa sur leurs lèvres.

— Le comte de Béarn ! sans doute. Ah ! le comte de Béarn, je le crois bien ! un petit fils d'Henri IV... de la main gauche.

— L'ami, le favori du roi.

— Certainement, son ami le plus intime, qui ne le quitte jamais. Ah ! si vous parlez du comte de Béarn, tout s'explique. Nous comprenons à merveille, c'est une autre affaire. Le temps s'écoule vite près de vous, mademoiselle, je dois vous quitter ; auparavant je voudrais néanmoins remplir le but de ma visite : je voudrais voir mon filleul.

Renée la regarda et hésita.

— Ne craignez rien, continua avec hauteur la marquise, je ne compte pas forcer votre confiance, s'il ne vous convient pas de me le montrer. Je désirais seulement dire au roi que j'avais vu l'enfant de son cher M. de Béarn ; afin de l'engager à en être le parrain.

Renée se leva sans répondre, donna ordre que son fils fût apporté. La nourrice arriva. Madame de

Pompadour courut au-devant de lui et l'examina, la haine, l'envie peintes sur le visage.

— C'est bien cela, dit-elle, oui, c'est le fils de M. de Béarn ; il ressemble à son père, n'est-ce pas, comtesse ? Il est impossible de le méconnaître.

Puis elle prit l'accent tragique, et dit d'un ton inimitable :

Adieu ! je sors contente,
J'ai voulu voir, j'ai vu.

Elle fit une profonde révérence à Renée, qui restait debout, immobile de surprise, au milieu du salon.

Quand elle fut à l'antichambre, la marquise revint sur ses pas et ajouta :

— A propos, mademoiselle, ne manquez pas de raconter tout ceci au comte de Béarn. Faites-lui nos compliments sur son bonheur paternel et sur son joli ménage. Dites-lui combien je suis touchée de cette pastorale, et tout le plaisir que j'ai eu à vous connaître.

Et, sans attendre de reponse, elle retourna à sa voiture, où l'abbé l'attendait déjà.

Au moment où elle tournait la grille, elle se croisa avec le vicomte, accourant dans son léger vis-à-vis.

Ils se saluèrent.

— Ah! ah! dit madame de Pompadour, je parlais tout à l'heure de la doublure de Richelieu; ce beau M. de Courville serait-il celle du comte de Béarn?

L'étonnement du vicomte ne put se concevoir; il s'élança à bas de son carrosse, et, sans attendre qu'on l'annonçat, il courut au salon, où Renée était encore sous le poids de l'émotion qu'elle venait d'éprouver.

— J'ai rencontré madame de Pompadour; elle sort d'ici, que venait-elle y faire? que vous a-t-elle dit?

— Ah! vicomte, j'avais grand besoin de vous voir; je ne comprends rien à ce qui se passe; ma tête se perd, je suis entourée de piéges, et je ne les vois pas.

— Ne vous désolez pas, madame, instruisez-moi de tout, ne me cachez rien, je vous guiderai, et tout ira bien.

— D'abord, que vous a dit la marquise?

— Ce château est-il donc à M. de Richelieu?

— Le château *était* à M. de Richelieu, M. de Béarn le lui a acheté pour vous, il est à vous maintenant. Mais, racontez-moi je vous en prie,

Renée raconta la scène, sans rien omettre.

Le visage du vicomte se rasséréna.

— Elle ne vous a rien dit de plus?

— Rien.

— Alors il y a remède. Il y a un remède éclatant, extrême, et sans lequel, soyez-en convaincue, vous et votre fils vous êtes abandonnés. La vérité est dure, je vous la dirai néanmoins. Le seul moyen qui vous reste de conjurer l'orage est de décider M. de Béarn à vous épouser.

— Plût au ciel!

— Cela plaira au ciel, si vous savez vous y prendre. Le comte hier, en partant, a parlé dans ce sens à la duchesse, et cela de lui-même; il lui a juré qu'il y songerait sérieusement. Votre prière dans la balance la fera pencher. N'hésitez pas, marchez en avant, et cela tout de suite. Un jour de retard, et il ne sera plus temps.

Le roi, la marquise, prendront le dessus; vous serez reléguée en Poitou avant deux fois vingt-quatre heures. Je pars pour Versailles, j'arriverai jusqu'au comte, je lui dirai que vous êtes fort malade, que vous voulez le voir. Ce soir il sera ici. C'est à vous de faire le reste. La marquise vous a insultée, elle vous a appelée avec affectation mademoiselle;

devenez la comtesse de Béarn devant l'autel, et, c'est elle qui sera à vos genoux. Laissez-moi faire, et une fois arrivée, n'oubliez pas le marchepied.

Il retourna comme il était venu, laissant Renée à moitié morte d'inquiétude et de crainte ; elle prit son fils entre ses bras, le couvrit de baisers, et le déposant dans son berceau, elle se mit à coté de lui et adressa au ciel une fervente prière.

Malgré son égarement, Renée avait toujours été pieuse.

Les nobles cœur n'oublient jamais Dieu, même au milieu de leurs fautes, il reste toujours en eux un fonds de croyance dont la reconnaissance leur fait une loi.

Elle se prépara ensuite par une longue réflexion à l'entrevue qui allait avoir lieu ; elle se promena dans le parc, seule, pesant ses pensées, afin de les bien dominer au moment décisif.

La nuit vint, elle se mit à table pour ses gens, mais ne mangea pas.

Elle rentra dans son boudoir, où elle comptait recevoir le comte, entourée des souvenirs de leurs premiers moments d'amour.

Elle voulait les invoquer tous, invoquer, surtout

ce nom sacré de père auquel la nature a tant de peine à résister.

L'heure avançait, et la pauvre fille ne voyait rien arriver encore.

L'impatience la saisit : elle souffrit ce supplice horrible de l'attente, qui compte les minutes, qui crée des obstacles, qui enfante le désespoir.

— Oh! dit-elle en sanglotant, je ne le verrai plus! il ne viendra plus!

Cependant la porte du boudoir s'ouvrit tout à coup, et le comte de Béarn entra.

XVII

PRÉPARATIFS

En apercevant le comte, Renée jeta un cri, se leva comme une folle, et se précipita dans ses bras.

Il la serra fortement contre son cœur; son visage exprimait une conviction forte et une résolution arrêtée.

Il la regarda longtemps, puis il posa de nouveau

ses lèvres sur son front, sur ses yeux rougis par les larmes, en disant :

— Pauvre petite, comme elle a souffert !

— Oh ! oui, j'ai souffert ! Mais vous voilà, tout est oublié. Cependant, mon ami, d'après ce qui est arrivé ce matin, notre existence ne peut plus continuer ainsi ; ou il faut nous quitter, ou il faut... qu'on n'ait plus le droit de m'insulter chez vous... chez moi, allais-je dire ; je ne sais seulement plus chez qui je suis.

Ses pleurs recommencèrent à couler.

Le comte prit sa main.

— Vous ne savez pas ce que vous demandez, dit-il.

— Je demande ce que j'ai le droit d'obtenir, je demande ce que je puis hautement demander à votre amour, à votre honneur ; ce que vous ne pouvez pas me refuser enfin. Vous ai-je cherché, moi ? J'étais tranquille dans ma petite maison, je ne songeais qu'à mes devoirs, à ma famille, à mes joies enfantines ; l'avenir était pour moi un livre fermé que je ne songeais pas à ouvrir. Vous m'avez arrachée à tout cela. Il faut un nom à votre fils, vous lui devez le vôtre. Lui et moi nous l'attendons.

— Oh ! Renée ! Renée ! murmura le comte interdit.

— Quel prétexte donneriez-vous à votre refus ? Vous êtes de grande maison, mais vous savez qui je suis. Vous êtes riche et je suis pauvre, il est vrai, mais je vous ai donné bien plus qu'une fortune, je vous ai donné mon amour et mon honneur. On vous a raconté sans doute l'affront que j'ai subi, on vous a dit comment la maîtresse du roi avait traité la mère de votre fils.

Maintenant faut-il souffrir encore? faut-il s'abaiser encore ? Je le ferais pour vous, mais je ne le puis faire à cause de mon enfant. Je ne m'appartiens plus, j'appartiens à lui, et plus tard il me demandera compte de sa mère.

— Je n'ai rien à vous répondre, Renée; tout ce que vous dites est vrai, exact; tout est juste. Je vous aime plus que ma vie ; mon plus vif désir, est de m'unir à vous d'une manière indissoluble et cependant j'hésite encore, je ne sais si cela m'est permis.

— N'êtes-vous pas libre ?

— Je le suis.

— Ce sont donc vos enfants ?

— Mes enfants n'ont pas le droit de s'y opposer.

— Eh bien?

— Eh bien, je souffre le martyre. Des devoirs sacrés, impérieux, invincibles, me défendent un mariage public.

— Que m'importe! je resterai ici, je m'y renfermerai, je n'y recevrai personne, mais au moins ceux qui y pénétreront contre ma volonté n'auront plus l'insulte à me jeter au visage.

— Chère enfant!

— Mon Dieu! je ne puis trouver la cause de votre hésitation. Qu'y a-t-il? Vous m'aimez, n'est-ce pas?... vous aimez votre fils?... Ah! j'y suis, c'est le roi!

— Vous l'avez devinéz, en effet, c'est le roi!

— C'est le roi! le roi qui a sauvé mon père Laissez-moi faire, j'irai me jeter à ses pieds. Je lui dirai :

« Sire, ayez pitié de moi, ne condamnez pas au déshonneur la fille d'un homme dont le sang a coulé pour vous; ne livrez pas au désespoir une pauvre mère de dix-sept ans qui n'a d'autre appui sur la terre que vous. Sire, j'ai été coupable sans doute, mais je l'aimais, mais je l'aime tant!

Permettez à celui qui m'a séduite de réparer notre faute, d'effacer la tache que nous avons imprimée au vieil écusson de mon père; ne me refusez pas sire; Dieu vous bénira, car vous m'aurez sauvée.

« Vous ne pouvez pas souffrir qu'un homme de votre cour, de votre maison, ait impunément détruit l'avenir d'une orpheline; Votre Majesté est l'image du Tout-Puissant sur la terre, vous pouvez tout; donnez-le-moi, sire, donnez-le-moi. »

En parlant ainsi, emportée par la chaleur de ses prières, Renée s'était jetée à genoux réellement.

Le comte l'écoutait dans une sorte d'atonie, et ne songeait point à la relever,

Quand elle eut fini, elle se jeta de nouveau dans ses bras en s'écriant :

— Est-ce bien ainsi, et le roi me refusera-t-il?

— Non, non, chère enfant, vous l'emportez; au risque de toutes les conséquences, que j'accepte, demain, personne n'aura plus le droit de vous faire un reproche; demain, tout le monde vous portera le respect que vous méritez. Je vous engage ma foi, ici, devant Dieu. Je ne reprendrai pas ma parole, à moins que vous ne me la rendiez. Je vous engage ma foi de vous épouser demain soir,

ici, dans la chapelle. J'enverrai le prêtre, j'enverrai les témoins et à sept heures vous pouvez m'attendre à l'autel. Je donnerai à notre fils le nom auquel il a droit de prétendre. Seulement, jurez-moi à votre tour de ne jamais réclamer le titre officiel de ma femme, de vous contenter de ce que je puis faire pour vous, sans manquer aux obligations sacrées de ma naissance et de ma position.

— Que m'importent vos honneurs ! Je n'en veux pas ! Que je sois votre femme pour Dieu, pour mon fils, pour ma tante, pour les amis qui nous entourent : le reste du monde est muré pour moi, je ne désire de vous que vous seul !

— Soyez donc satisfaite alors, je vous donne ma parole de gentilhomme A moins que vous ne me la rendiez, elle est à vous.

Un long embrassement fut toute la réponse de Renée ; puis elle se jeta à genoux et remercia Dieu, comme tout à l'heure elle priait le roi.

Quelques heures s'écoulèrent dans des joies ineffables.

Enfin, le comte demanda ses chevaux.

— A ce soir ! lui répéta-t-il, à ce soir ! à toujours !

Restée seule, la jeune femme demeura long-

temps immobile. Le bonheur inondait son âme.

— Je suis sa femme! Il est à moi! se disait-elle sans cesse.

Le sommeil n'approcha pas de ses paupières; elle appela ses femmes et commanda à Pâquerette sa toilette la plus charmante, la plus coquette; puis elle demanda une plume et écrivit à sa tante, après quoi elle attendit.

— Nos amis vont venir, pensait-elle; il les aura prévenus; le vicomte devancera les autres, il m'en dira davantage certainement. Et ce soir! ce soir!

La tête lui tournait de joie; elle embrassait son fils à l'étouffer.

Elle entrait et elle sortait dix fois par quart d'heure.

Dans l'après-midi, on annonça le vicomte.

Elle le reçut radieuse et fière.

— C'est à vous que je dois tout, vicomte, je ne l'oublierai jamais.

Le vicomte était rêveur, presque triste.

— Pourquoi l'avez-vous laissé partir? dit-il. Il fallait le garder ici.

— Il a voulu s'occuper lui-même du prêtre, des témoins. Et puis, j'ai sa parole. Que puis-je craindre? Craignez-vous donc quelque chose, vous?

— Non, certainement ; pourtant il valait mieux le garder. Il a vu ce matin la marquise, il a vu des gens qui, certainement, peuvent le détourner. C'est imprudent !

— Je vous répète que j'ai sa parole ; il me l'a donnée par deux fois, en ajoutant : « A moins que vous ne me la rendiez, vous-même, je la tiendrai. »

— Il a dit cela? Je préférerais autre chose. Enfin, attendons. Préparez tout. La duchesse arrive; M. de Richelieu et M. de Chauvelin l'accompagnent; le notaire, un aumônier et moi, voilà tout. C'est assez.

— Vous m'avez inspiré de l'inquiétude ! Pourvu qu'il vienne, mon Dieu ! Mais pourquoi madame de Pompadour s'armerait-elle contre mon mariage? que lui fait-il?

— Je ne sais trop... le roi... Enfin, elle ne le veut pas. Occupez-vous de votre toilette, madame; soyez belle, soyez heureuse, soyez sûre de votre fait, quand ils arriveront, pas un doute, pas une inquiétude, pas une ride au front. Vous verrez la cour qu'on vous fera. Recevez-la comme si elle vous était due; pas de remercîments, de la bienveillance; vous êtes désormais au-dessus de tous ces gens-là,

entendez-vous? J'espère que vous serez éblouissante! On doit vous apporter, je le sais, de magnifiques pierreries.

— Cela m'importe peu.

— Prenez-les toujours et portez-les ce soir. Vous recevrez aussi un brevet; vous ne le montrerez à personne, si ce n'est à la duchesse, qui vous le remettra.

— Un brevet de quoi?

— Vous verrez, c'est votre dot, payée par le roi; c'est l'héritage de votre fils, ayez-en soin.

Le vicomte fit encore bien des recommandations qui prouvaient un ami véritable, mais pas absolument désintéressé; son nom revint souvent dans ses phrases empressées. La jeune femme, distraite, répondait toujours:

— Soyez tranquille, je ne l'oublierai pas.

Vers quatre heures, les témoins étaient réunis au salon.

Renée finissait sa toilette, qui consistait en une robe de satin blanc damassé, avec des bouquets brochés et en couleurs naturelles, relevée sur le devant par des agrafes de pierres variées, entourées de diamants d'une eau admirable et d'un prix immense.

Elle portait sur la tête une couronne de fleurs

de rubis, de saphirs, d'améthistes, de topazes, de turquoises et de calcédoines, aussi entourée de brillants avec le feuillage d'émeraudes. C'était la plus belle chose qu'on pût voir.

Son anneau de mariage, tout simple, ne portait que quatre initiales : R. C. pour elle, L. B. pour le comte. Lorsqu'elle parut si éblouissante, les assistants jetèrent un cri d'admiration.

— Ah! madame, si M. le comte ne vous épousait pas aujourd'hui, il vous épouserait demain en vous voyant si belle, dit le duc de Richelieu.

Renée n'oublia pas les leçons du vicomte; elle ne les oublia pas, surtout à l'égard du duc, qu'elle soupçonnait, non sans raison, de l'avoir trahie et d'avoir provoqué la scène de la veille. Elle le reçut en princesse, le remercia en protectrice, et prit sans façon la droite sur la maréchale.

Le vicomte l'approuva d'un signe de tête.

La duchesse lui fit une révérence jusqu'à terre; elle lui donna un papier cacheté de trois sceaux, comme les enveloppes ministérielles.

—On m'a priée de vous remettre ceci, madame, et j'espère que vous voudrez bien vous souvenir que vous le tenez de ma main.

Renée remercia d'unsigne de tête et ouvrit,

sans en demander la permissions à personne. Elle lut.

C'était une ordonnance royale érigeant en duché-pairie la terre de Chantepie, au nom de mademoiselle Marie-Renée de Boisrichard, reversible sur la tête de son fils Louis-René-Charles, duc de Chantepie, pour prendre son rang au Parlement, suivant la date de l'érection de son duché.

Renée devint pâle d'émotion et de bonheur ; le roi avait signé cette pièce : il consentait donc à son mariage, puisqu'il lui envoyait une si riche dot. Elle allait laisser percer cette joie.

Courville, qui ne la perdait pas de vue, lui fit un signe qu'elle comprit, et elle se tut.

— Je suis très-sensible aux bontés dont le roi veut bien m'honorer, dit-elle seulement en reployant l'ordonnance.

Et chacun eût vivement désiré savoir ce qu'était ce papier mystérieux ; mais elle fit bonne contenance, et l'on en fut réduit aux conjectures.

XVIII

LA FIN DU RÊVE

Les heures s'écoulaient, la nuit approchait, le cœur de Renée battait fortement; elle ne pouvait croire à son bonheur jusqu'à ce qu'elle l'eût vu réalisé.

— Il ne vient pas! disait-elle tout bas au vicomte.

— Il n'est pas temps encore, attendez!

Sept heures sonnèrent, et personne ne parut.

Le silence commença à régner dans cette réunion si animée jusque-là. Les compliments, les adulations s'arrêtèrent.

A sept heures et demie, deux petits groupes se formèrent : l'un resta près de Renée, et l'autre autour de M. de Richelieu.

A huit heures, on regardait la porte; à neuf, la fiancée était seule avec le vicomte : les autres personnages se promenaient dans le boudoir et dans les pièces voisines, chuchotant, murmurant et cherchant quelle contenance tenir.

— Que diable! on avertit en pareil cas! disait

le duc de Richelieu; on ne laisse pas les gens dans un pareil embarras; on ne sait sur quel pied danser. Pourtant, je crois bien que la petite est détrônée. C'est dommage, elle est jolie.

Un laquais ouvrant les deux battants des portes, pour laisser passer l'intendant et le maître d'hôtel, vêtus de leurs habits de cérémonie, interrompit les conversations.

— Si madame veut bien prendre la peine de se rendre à la chapelle, ainsi que madame la maréchale et ces messieurs, M. l'aumônier les y attend, dit le majordome.

Il eût fallu voir le changement de ces visages. En un instant ils passèrent de la froideur à l'obséquiosité.

Tous se pressèrent pour offrir la main à Renée, qui prit avec affectation celle du vicomte.

— Par où diable sera-t-il arrivé? demanda le marquis.

— L'essentiel, c'est qu'il y soit, répliqua la maréchale.

On entra dans la chapelle, parée de fleurs et de lumières, où l'encens fumait déjà.

Renée chercha de l'œil celui qui devait lui donner son nom, elle ne l'aperçut pas. Elle s'age-

nouilla, palpitante et frappée malgré elle d'un triste pressentiment.

Elle ne trouva pas une prière, et répétait incessamment :

— Où est-il? où est-il?

Il ne parut pas.

Il y eut encore un moment d'attente terrible; enfin la porte de la sacristie s'ouvrit, un aumônier du roi entra, suivi d'un autre prêtre, son confesseur; la marche fut fermée par le chancelier de France, en simare.

Renée n'en pouvait croire ses yeux; elle allait se lever, demander le comte, lorsque les trois personnages s'avancèrent vers elle. Leur air était à la fois affligé et solennel.

On portait à côté d'eux, sur des coussins, un voile et un papier. On eût pu entendre la respiration de chacun, tant l'attention était éveillée et l'anxiété terrible.

Le prêtre officiant parla le premier.

— Mademoiselle, dit-il, nous vous avons appelée dans cette chapelle, afin de vous placer devant le saint des saints, le père des forts, le consolateur des affligés, au moment où nous vous apportons une grande douleur. Nous avons pensé que là, à cette

place, aux pieds de celui qui pardonne et qui donne une éternité de bonheur en échange d'une gloire périssable, nous avons pensé donc que vous auriez plus de courage pour entendre M. le chancelier et pour choisir entre les propositions qui vont vous être faites.

—Où est le comte de Béarn, monsieur? demanda la jeune femme plus morte que vive; où est-il? Par pitié, dites-le-moi, ou je n'aurais pas la force de vous écouter. Viendra-t-il ? viendra-t-il?

— Il ne viendra pas, mademoiselle, poursuivit le chancelier d'une voix grave. Le comte de Béarn n'existe plus.

— Il est mort! s'écria-t-elle avec un accent si déchirant qu'il amena une larme à l'œil de ces courtisans endurcis.

— Il n'existe plus, il n'a jamais existé : celui qui vous a promis sa foi est Sa Majesté Louis XV, notre sire et notre maître à tous, après Dieu.

Renée tomba à genoux, comme si elle eût été frappée de la foudre. Elle sentit son cœur se briser en ce moment où toutes ses espérances se brisaient; elle comprit qu'on allait lui redemander la parole du roi, et elle comprit en même temps qu'elle ne pouvait pas la garder.

Cependant elle eut aussi une joie ineffable : c'était le roi qui l'avait aimée, qu'elle aimait ; ses deux cultes se confondaient en un seul.

— Sa Majesté, dans un moment de sensibilité, d'émotion, pour effacer les remords d'une jeune âme, a fait une promesse imprudente. Sa Majesté est prête à la tenir. Elle a donné sa parole de gentilhomme, et le premier gentilhomme du royaume n'y saurait manquer. Cependant, nous, ses fidèles sujets, nous, convaincus que pour le bien de l'État, le roi ne doit point contracter une alliance avec une de ses sujettes, nous avons espéré en votre sagesse, en votre haute raison, pour la lui rendre. Nous sommes sûrs que vous comprendrez l'immense responsabilité qui pèse sur la décision que vous allez prendre. Vous avez accepté la foi du comte de Béarn, vous refuserez celle du roi de France; vous voudrez détourner les malheurs qui menaceraient le royaume, et vous vous sacrifierez au bien de votre pays.

Renée restait agenouillée, la tête dans ses mains, et ne répondaient rien.

On voyait seulement trembler ses épaules sous la dentelle qui les couvrait.

— Le roi, en acceptant la preuve de dévoue-

ment que vous allez donner à lui et au royaume, veut vous prouver son estime et son affection, mademoiselle. D'abord, il reconnaît officiellement, par ces présentes, Louis-René-Charles de Bourbon pour son fils; il lui permet de porter ce nom, et s'engage à remplir envers lui les obligations d'un bon père.

Renée ne leva pas la tête.

— De plus, il vous confirme à vous tous les dons et avantages qu'il vous a faits précédemment, et vous laisse libre du choix de votre avenir. Si votre intention est de le partager avec quelque gentilhomme de bonne maison et de bonne renommée, le roi lui accorde le titre qu'il vous a donné, et vous assure ainsi qu'à lui sa protection et sa faveur. Si, au contraire, votre désir était de renoncer au monde, la plus riche abbaye de France est mise à votre disposition. En voici l'investiture.

Il montrait le voile et la croix déposés sur le coussin à côté de lui. Renée resta encore quelques instants dans la même position.

On respecta son silence, on attendit.

Enfin, elle se leva; mais ces quelques minutes de supplice l'avaient plus changée qu'une grande

maladie : elle était pâle, blême; son œil s'éteignait, ses lèvres tremblaient.

Elle essaya de reprendre un peu de résolution.

— Monseigneur, dit-elle, je dois répondre à ce que Votre Grandeur vient de me dire. J'y dois répondre sur-le-champ, n'est-ce pas? Ah! ceux qui m'ont préparé cette torture auraient dû plutôt me tuer!

— J'ai fait au roi un cas de conscience de sa promesse, mademoiselle, et je suis venu moi-même vous en assurer, afin que vous n'accusiez personne. J'ai rempli mon devoir, je ne m'en repens pas, dit le confesseur.

— Et je remplirai le mien, monsieur. Soyez tranquille : je ne porterai point une main sacrilège sur la couronne. J'ai été trompée, bien indignement trompée sans doute, cependant je ne m'en plaindrai pas. J'ai trop aimé le roi pour l'accuser. Je lui rends sa parole; car, je le déclare ici devant Dieu, si j'avais su que mon amant fût le roi de France, je ne la lui aurais jamais demandée. Le roi est libre. Qu'il soit heureux! Comme il renonce à moi, je renonce à lui : nous ne nous reverrons jamais. Je conserverai une éternelle reconnaissance de ce qu'il fait pour mon fils. Je le

lui recommande, car mon fils non plus ne reverra pas sa mère.

Elle prit l'acte de la duché-pairie que la maréchale lui avait remis avant d'entrer dans la chapelle et le déchira.

— Dites-lui que je ne veux point le prix de ma faute ; je me suis donnée, je ne me suis point vendue. Mon fils s'appellera Louis-René de Bourbon ; il n'a bosoin d'aucun titre. Je refuse les autres propositions, je les refuse toutes deux. Si le roi a assez peu d'amour, assez peu de respect pour la mère de son fils, que de me donner à un autre, je sais trop ce que je me dois pour apporter à un honnête homme une main souillée, un cœur flétri. De tous vos présents, monseigneur, je n'accepterai que celui-ci.

Elle prit le voile posé sur le coussin, et le jeta sur sa tête.

— Personne ne verra plus Renée de Boisrichard, personne ne saura son nom véritable ; à dix-sept ans elle est morte au monde, pour avoir aimé le roi. Je ne serai point une riche abbesse, mais une simple religieuse dans un couvent que je sais bien, là-bas sur la colline, à côté de la vieille église, dans mon cher pays, que je n'aurais jamis dû quitter.

Portez mes adieux et mes volontés dernières à Sa Majesté. Je pars à l'instant, je pars sans revoir les lieux où j'ai vécu dans un égarement si doux et si funeste. Mon père, je vous prie de donner des ordres immédiats afin que je trouve une voiture qui m'emmène aussitôt que j'aurai dépouillé ces riches ornements et repris mes habits d'autrefois. Je n'emporte rien, qu'un éternel regret, qu'un éternel souvenir et le repentir de ma faute ; j'espère que Dieu me pardonnera.

Adieu, madame, et vous, messieurs, adieu.

Je dois les détails qu'on vient de lire à l'obligeance d'un vieil ami de mademoiselle de Boisrichard ; ils m'ont vivement touchée et il m'a paru intéressant de révéler que Louis XV eut, comme son aïeul Louis XIV, une pauvre La Vallière, qui paya de sa vie et de son bonheur l'amour qu'elle avait eu pour lui.

Après avoir prononcé ces paroles, Renée se mit à genoux et pria quelques minutes.

Un silence profond régnait dans la chapelle ; personne n'osait le rompre ; le respect et la vénération qu'inspirait la jeune pénitente avaient

attendri même ces natures de pierre et de glace.

Elle se releva de nouveau, fit un signe d'adieu à ceux qui l'entouraient, puis, s'avançant vers la duchesse, elle lui prit la main :

— Madame la duchesse, dit-elle, vous êtes mère, je vous recommande mon fils. Tâchez qu'il soit aimé de son père et qu'il apprenne plus tard que sa pauvre mère le pleure et prie pour lui. Une dernière fois, adieu !

Elle se cacha sous son voile, se rendit dans le logement du concierge, y quitta sa robe et ses pierreries pour reprendre son simple costume du Poitou.

Au moment de monter en voiture, les courtisans, qui avaient eu le temps de réfléchir, lui firent quelques observations sur ce que le roi devait être instruit d'abord de son départ.

— Non, messieurs, dit-elle, le roi me laissait libre de choisir un époux, j'ai pris le Christ, et celui-là seul pouvait le remplacer dans mon cœur. Vous lui direz que je vais à ma noce et que je ne me souviendrai de lui que dans mes prières. Mon père, ajouta-t-elle, en remettant à l'aumônier son anneau de mariage, voici ce que je n'ai plus le droit de porter.

— Hélas! madame, répliqua le prêtre, je vou-

drais pouvoir vous le rendre ; mais vous aviez contre vous M. le Dauphin, les ministres, la famille royale tout entière. En ma conscience de sujet, j'ai dû faire ce que j'ai fait.

Le brave prêtre oubliait madame de Pompadour et une liaison de dix années à rompre, c'est-à-dire qu'il oubliait l'essentiel.

Renée monta en voiture et partit ; elle voulait partir seule, le prêtre l'accompagna.

Quand elle eut franchi la grille de la cour, elle se laissa tomber dans le fond du carrosse et éclata en sanglots.

Quelques mois plus tard, une jeune religieuse, pâle, souffrante, se tenait à sa fenêtre, au couvent des Hospitalières dont nous avons déjà parlé.

Le soleil se couchait derrière les arbres ; elle découvrait toute la vallée, et son œil se reposait avec un mélancolique bonheur sur cette scène de paix et de repos.

La petite maison de madame de Boisrichard montrait ses jasmins et ses clématites ; un dernier rayon tombait sur le toit de chaume, comme le dernier soupir d'une âme souffrante. Les troupeaux rentraient au logis ; la chanson du pâtre

retentissait derrière les haies d'aubépines et d'alisiers.

Renée suivait de l'œil le sentier qui tant de fois la conduisit près de sa tante chérie, se perdant et reparaissant à travers les massifs, tandis que les tours du château dominaient les maisons du village, et que la flèche de l'église portait la croix dans les airs.

Elle contempla quelques minutes ce tableau renouvelé tous les jours et toujours cher à ses souvenirs.

— Mon Dieu, dit-elle, je vous remercie ; vous m'avez donné le courage de revenir ici, au port, au pays natal ; soyez béni, mon Dieu! Protégez la France, protégez le roi, protégez mon fils, et accordez-moi la grâce de vivre oubliée où j'ai vécu si longtemps heureuse!

Dieu, le repos et l'oubli, c'est le dernier vœu des cœurs brisés.

Louis-René prit les ordres et parut dans le monde sous le nom de l'abbé de Bourbon.

UN POËTE

A JULES BARBEY D'AUREVILLY

I

J'ai envie de conter une histoire, mon ami, et c'est à vous que je dois la dire, car vous en avez été la cause involontaire.

Je n'ai pas la prétention de rien apprendre à votre puissant esprit, moi, pauvre vieille femme, malgré mon expérience, si chèrement acquise. Vous savez comme moi les choses de la vie, vous savez comme moi, bien que vous ne le sachiez pas depuis si longtemps, tout ce qu'elle a de bizarre et d'étrange, de combien de hasards inouïs elle se compose, et quel rôle joue l'imprévu dans les drames et les comédies de ce monde.

Pourtant vous ne pouvez vous attendre à ce que vous allez lire; sous votre baguette de magicien, vous avez évoqué un fantôme, ce fantôme a paru, il existe, il est revenu vivant et tel que votre riche imagination me l'a montré.

Je ne l'ai point vu, mais j'ai entendu le son de sa voix, j'ai senti le vent de son aile, il a effleuré mon front de marbre, mes cheveux blanchis et mon bonnet à papillons, qui me rappelle de si lointains souvenirs.

Vous n'avez point oublié la soiré poétique que vous me fîtes passer, il y a quelques années? Vous me révélâtes un poëte inconnu pour moi; je restai stupéfaite en écoutant ces vers admirables.

Je vous parlai d'André de Chénier, que j'ai bien connu chez la présidente de Courcelles, où il venait souvent, et surtout du pauvre Gilbert. Je le rencontrai dans le cabinet du lieutenant de police, par hasard, un matin que j'y allais pour une fille repentie que nous voulions retirer des Madelonnettes, ma tante et moi; il y était venu, lui, pour je ne sais quel motif, son indigence peut-être, cette indigence qu'il drapait fièrement d'un regard de défi.

J'en rêvai six mois, et sa mort brisa une des

cordes de mon âme ; j'ignore, et je n'ai pu deviner au juste, pour quelle raison. Le cœur a des secrets qu'il ne se confie pas à lui-même, il les laisse dans le vague, afin de les chercher en rêvant, et ses blessures ne sont jamais sondées.

Le temps qui les guérit, sait bien, le moqueur, qu'il n'a pas besoin de cela!

Je radote, n'est-ce pas? Venons au fait. Vous m'aviez remplie de votre poëte, j'en parlai deux jours durant à mes vieux portraits et à mon petit chien. La fantaisie me prit d'en parler ailleurs.

Je me fis conduire chez une *lionne* de votre siècle. Si on m'eût appelée *lionne* à vingt ans, j'aurais pris ce mot pour une impertinence. Tigresse, à la bonne heure, mais lionne ! Il fallait cette époque pour naturaliser les lionnes à Paris et les tirer du désert.

Tant il y a que votre lionne me plaisait, néanmoins : c'était presque une femme de Boucher ; rose et blanche, et non point jaune ou pâle, elle avait des dents de perles, des lèvres carminées, des boucles blondes, un petit pied, digne de chausser les mules que vous admirez sur ma toilette, une main à porter un sceptre de fleurs, et une taille de lutin. Cette femme, avec cette beauté, possédait

encore un nom antédiluvien, deux cent mille livres de rente, et elle était veuve! libre! adorée!

Au milieu de tout cela, elle était triste, et ne voulait regarder ni le passé ni l'avenir. Elle restait de longues soirées étendue sur son canapé, à rêver au ciel et à maudire la terre, qui la portait si doucement. C'est à désespérer du bonheur. J'aime la jeunesse, la beauté, je les aime comme on aime le tableau de ses premières années, je me retrouve dans ces yeux d'azur, dans ces grâces du jeune âge, dans ces longs plis de soie, et surtout dans ces sentiments si frais, si charmants qu'ils plaisent même lorsqu'ils s'imposent. Allez! allez! soyez tout ce qui vous plaira du reste, on vous le pardonnera.

Notre lionne, la marquise de Barmont-Maisoncelles, excusez du peu! notre lionne donc adore la poésie; elle sourit ou pleure aux beaux vers; ravie de la voir ou sourire ou pleurer, je lui portai votre volume. Quelques mots d'abord sur le nid de cette colombe sont nécessaires. Le cadre avant le tableau : il est tant de tableaux qui ne valent pas leurs cadres!

L'hôtel qu'elle habite au faubourg Saint-Honoré, est une corbeille de fleurs entourée de dentelles et

garnie de velours. La magnificence y est si bien dissimulée par une élégance futile, qu'il faut la réflexion pour la trouver. Le hasard et la fantaisie semblent avoir tout créé, là où le calcul de l'art n'ont pas laissé un fil au caprice. C'est le sublime du genre ; nous n'eussions pas mieux fait au dix-huitième siècle. Pourtant mon boudoir avait encore plus de coquetterie, demandez plutôt au vicomte de J..., qui risqua sa première déclaration à la marquise de Ximénès en 88, avant vos révolutions.

Cet hôtel de Barmont-Maisoncelles est délicieux. La marquise, placée au suprême de la fashion, jetait au public avide ses modes de six mois, qu'il acceptait comme une nouveauté d'hier. Elle ne daignait ni regarder au-dessous, ni regarder au-dessus d'elle. Elle professe un mépris de ce bienheureux siècle, qui ne serait point soutenable sans les écus qui l'appuient. Elle a choisi pour arme la mélancolie et une ironie amère ; c'est une personne fort dangereuse, et ceux qui s'y laissent prendre en meurent.

En entrant chez elle, je la trouvai ensevelie dans une *ganache* et réfléchissait, au milieu de ce luxe qui nous rend silencieux, nous autres vieillards, nous si près du tombeau ! Mon nom, jeté par son

laquais, la réveilla; elle se leva enfin, et me fit la révérence. Je hais vos saluts d'aujourd'hui, qui ressemblent à une grimace ou à une convulsion.

— Réjouissez-vous, mon cœur, lui dis-je, je vous apporte de quoi passer la soirée dans votre beau royaume des rêves.

— Ah! tant mieux! répondit-elle, ce monde est trop ennuyeux; si je puis en sortir quelques instants, il me semble que je l'oublierai.

— Ce petit volume renferme tout bonnement des pages sublimes, des pages à faire disparaître nos poëtes en renom. Je n'en ai pas dormi de la nuit dernière. Nous allons lire ensemble, voulez-vous?

— Vous lirez, madame, j'écoute.

— Je lirai, à mon âge! avec mes lunettes!

— Quel est ce livre?

— Voyez.

Elle le prit, regarda le titre, le nom de l'auteur, et devint pâle à effrayer.

— Qu'avez-vous? m'écriai-je.

Elle se tut d'abord, puis elle me dit avec un sourire douloureux :

— Vous croyez m'apprendre ces vers?

Je ne vous expliquerai jamais ce qu'il y avait

dans ces quatre mots, des chapitres n'y suffiraient pas. L'âme de cette femme s'y révéla tout entière; je la compris et je la sus pas cœur en une seconde.

— Toute ma vie est là ! ajouta-t-elle. C'est le secret de mon ennui, de mon indifférence. Ah ! vous, ma bonne amie, comment ne l'avez-vous pas deviné !

— Je ne connais pas vos maladies actuelles, ma chère enfant; de mon temps elles étaient moins violentes et plus chroniques, j'en conviens. Expliquez-vous donc.

Elle tenait le livre et le retournait dans tous les sens ; sa main tremblait; elle se taisait pourtant, et je ne sais quelle expression de béatitude illuminait son visage.

— Hélas murmura-t-elle, *il* n'a jamais vu cela !

Ce *il* m'intriguait fortement. La comtesse, exaltée et poétique, je dirai presque extravagante, avait-elle connu l'auteur de ces admirables vers? l'avait-elle rêvé? Elle seule pouvait me répondre et n'y paraissait pas disposée. Je l'interrogeai de nouveau.

— Ma mignonne, vous voilà chevauchant votre

dada dans les nuages; revenez donc à moi et à mon poëte. Elle tressaillit.

— Ma bonne amie, laissez-moi courir sur ces traces lumineuses; je reviendrai bientôt, quand je serai lasse. Aussi bien, depuis longtemps j'ai besoin de confier ma douleur, j'étouffe. Vous m'entendrez, vous comprendrez, vous, dont le cœur a gardé la jeunesse et les charmes que vos quatre-vingt-neuf ans ne connaissent plus. Serez-vous discrète ?

— A quoi une indiscrétion me conduirait-elle? Je passerais pour une commère qui sème les secrets des autres, faute d'avoir à cacher les siens.

— Alors, chère comtesse, écoutez-moi. Laissez-moi feuilleter ma vie avec vous, laissez-moi penser et parler tout haut. Ce sera très-doux ! C'est la première fois. Il n'existe ni un homme ni une femme à qui je veuille seulement laisser entrevoir ce mystère si pur; ils en riraient en traîneraient dans la poussière du boulevard un sentiment que les anges recueilleraient sous leurs ailes. Avez-vous quelque temps à me donner ?

— Tout celui qui vous plaira. Que voulez-vous qui m'attende, à mon âge ! On n'attend plus et on n'est plus attendue; il faut désapprendre tant de

choses! perdre tant d'habitudes chéries! Ah! mon cœur! quel triste métier que celui de vieille femme, par le temps qui court! On n'a même pas le respect et les égards pour dédommagement.

La marquise sonna, défendit sa porte, s'étendit bien à son aise dans sa ganache, et me parla ainsi :

— Vous vous rappelez M. de Barmont, n'est-ce pas? vous vous rappelez mon mariage, et combien peu nous étions faits l'un pour l'autre? Je n'eus jamais de reproches graves à lui adresser, mais il m'abandonna pour l'unique passion de son âme, le jeu, et l'année que nous passâmes ensemble fut certainement la plus vide de mon existence. Je ne vous fatiguerai pas de détails que vous savez aussi bien que moi; j'en veux venir promptement à ce que vous ignorez, à ce que tous ignorent, hors Dieu et celui qu'il a rappelé dans sa gloire.

« J'étais presque enfant, folle, étourdie, coquette; j'aimais le monde, les hommages, le luxe, tout ce qu'on peut aimer à seize ans, avec une grande fortune et une grande liberté d'en jouir. Cette maison, sans cesse remplie de jeunes gens, de jeunes femmes, était un véritable tourbillon dans lequel nous roulions tous, sans nous en rendre compte et sans

nous en soucier. On rit de tout, lorsque rien n'est sérieux autour de vous; on rit surtout de ce qu'on ne comprend pas, des sentiments vrais, passionnés et hors de la ligne commune.

« Un matin, trois de mes *servants* entrèrent chez moi en faisant des éclats immodérés dont je ne manquai pas de demander la raison.

« — Ah ! madame, me dirent-ils, vous ne vous doutez guère de ce qui se passe sous votre toit. Des événements prodigieux, inouïs, de ces aventures qu'on ne voit que dans les romans.

« — Quoi donc encore? repris-je, qu'est-ce que c'est?

« — Il existe ici, dans cet hôtel même, un héros, un Grandisson.

« — Qui cela? M. de Barmont, peut-être?

« On me répondit par des cris de joie; cela ne s'appelle plus rire.

« — M. de Barmont! Ah! marquise! l'amour conjugal vous aveugle. Ce n'est point M. de Barmont, c'est un amoureux que vous recélez aux mansardes.

« Je me crus d'abord obligée de me fâcher.

« —Un amoureux que je cache! Ah! vraiment, je ne m'en donnerais pas la peine.

«— Vous ne le cachez pas, vous le recélez. Il vous aime à votre insu ; vous ignorez même son existence. Il vous adore de loin, comme les païens leur idole.

« Je comprenais encore moins. Je demandai de nouvelles explications.

« — Eh bien, madame, vous avez inspiré une passion délirante à un Werther, auquel on sous-loue une petite chambre au grenier. Cet être vous adore ; encore une fois, il en perd la tête, et si cela continue, il faudra le mettre aux Petites-Maisons.

« — Ce n'est que cela ! m'écriai-je. C'était bien la peine de me faire attendre. L'amour d'un monsieur perché dans une mansarde ! Ce serait un roi, que vous n'y feriez pas tant de façons.

« Ils se remirent à accabler le pauvre garçon de tout ce que leur moquerie élégante put lui trouver de ridicules. Je me joignis à eux, nous inventâmes des quolibets, des comparaisons. Mon Dieu ! que la jeunesse heureuse est cruelle !

« — Mais, repris-je quand nous eûmes bien ri, donnez-moi le signalement de votre Céladon, afin que je le reconnaisse et que je ne sois pas seule privée du bonheur de le contempler.

« —Son signalement ! c'est facile : souliers crot-

tés très-couverts, bas bleus, pantalon trop court, d'un noir tirant sur je vert et sur le jaune; habit râpé, gilet *idem*, chemise de calicot, cravate tordue, chapeau enfoncé, point de gants, voilà!

« — C'est très-bien, je m'en doutais; mais sa taille, sa tournure?

« — Ma foi, madame, je n'y ai pas regardé.

« — Qui vous a appris cette belle histoire?

« — Votre suisse. Nous avons aperçu cette étrange figure là-haut, entre deux cheminées, les yeux fixés sur vos fenêtres, au risque de se rompre le cou. Nous en avons demandé la raison; on nous l'a dite, et j'ai juré que vous ne l'ignoreriez pas longtemps.

« On vint annoncer ma voiture; j'allais au bois de Boulogne; je portais ce jour-là une admirable robe de tissu de l'Inde brodé en soie plate, de la même couleur, un châle de dix mille francs, et un chapeau d'Herbaut, fantaisie coûteuse et stupide. Je n'ai jamais oublié cette toilette, vous allez voir pourquoi. Je descendais mon escalier à rampes dorées, couvert de tapis, appuyée au bras du principal narrateur; ma calèche à quatre chevaux m'attendait devant le vestibule; je distribuais à ces jeunes fous leur contingent obligé de regards, de

sourires; j'avais oublié l'habitant des mansardes, lorsque, sur la dernière marche, mon chevalier me montrant un angle obscur de la cour, du côté des remises, me dit :

« — Le voilà.

« Je me tournai instinctivement, il avait disparu pour s'approcher davantage. La seule chose que je vis de lui ce ne fut ni son visage ni sa taille, ce fut sa misère; elle me repoussa, et je me hâtai de reporter les yeux sur mes riches vêtements.

« — Eh bien? me demanda-t-on.

« — Ah! ne m'en dites rien de plus, c'est horrible.

« Les chevaux m'emportèrent; je partis seule, avec cette pensée mêlée d'une pitié involontaire, non pas pour l'homme, mais pour le pauvre.

« — Il faudra le faire habiller, pensai-je; il n'est pas décent qu'ainsi vêtu il habite l'hôtel; si M. de Barmont le rencontrait, il lui ferait donner son congé bien vite.

« Je fus bientôt entourée, je n'y songeai plus.

« J'avais une petite chienne qui venait des vôtres, une perfection canine nommée *Titania*. Je l'aimais plus que tous mes adorateurs ensemble. Elle ne me quittait pour ainsi dire point. Un matin

cependant, je montais à cheval, ma femme de chambre la crut enfermée, elle me suivit; au premier coin de rue elle fut volée; ni moi ni mes gens ne nous en aperçûmes. Je trouvai mes chevaux à la porte des Princes; je fis ma promenade avec mon mari, qui daignait oublier la dame de pique, et je revins m'habiller très-vite pour dîner en ville. On cherchait Titania depuis mon départ, et nul ne pouvait s'imaginer qu'elle fût perdue, nul n'osait me l'annoncer surtout. Je la demandai, il fallut bien avouer le fait; je me mis en colère, je pleurai, je me fis excuser à mon dîner de cérémonie, j'envoyai mes gens en campagne, et je promis des sommes folles à qui me la ramènerait. Tout fut inutile, on ne la retrouva point. Je gardai une humeur affreuse, je rudoyai ma cour, je ne souris à aucune plaisanterie, et j'entendis à peine les commentaires sur la disparition de mon amoureux, que l'on n'avait pas revu depuis trois jours.

« — On sait qui a enlevé Titania, dit un de mes amis. N'osant aspirer jusqu'à sa maîtresse, il s'est contenté de la chienne.

« — Ah ! je si le croyais, m'écriai-je, je le ferais chercher par la police.

« Que de fois je me suis reproché ces paroles!

« La semaine suivante, un matin, lorsque j'eus sonné, je vis entrer dans ma chambre Titania, parée d'un beau collier de rubans roses; elle sauta sur mon lit, et notre réunion fut des plus attendrissantes. Quand j'eus *causé* avec elle, je m'informai qui me l'avait rendue.

« — Elle est revenue seule, madame, et sans qu'on sache comment elle est entrée. Le suisse l'a trouvée à son réveil.

« — On n'a demandé aucune récompense?

« — Aucune.

« — Cela est inouï!

« — Que madame attende, on se présentera bien sûr.

« — Attendons!

« On ne vint point, on n'entendit parler de rien. Plusieurs jours après on m'annonça le retour de mon adorateur, fort souffrant, et gardant l'apparence d'un lièvre forcé au gîte. Les plaisanteries recommencèrent; elles finirent par m'ennuyer, et j'en vins bientôt à prier les rieurs de m'épargner *ce garçon* et ses soupirs. Pourtant je remarquai un singulier incident. Titania, qui ne regardait personne, passait des heures entières à jouer avec ce manant (ainsi disait-on autour de moi); elle cou-

rait vers sa chambre dès qu'elle pouvait s'échapper, et souvent mes domestiques durent aller l'y reprendre.

« Je m'accoutumai à cet hommage invisible, je n'apercevais jamais mon esclave qu'à travers ses rideaux. Je n'y pensais pas plus qu'aux arbres de mon jardin ou aux bornes de ma cour. Cela me paraissait naturel; est-ce que tout le monde n'était pas à mes genoux? De temps en temps on me racontait quelque nouvel exploit de cet être infime, qui n'existait pas même pour moi à l'état de souvenir. J'en riais, et c'était fini.

II

« La révolution de Juillet arriva, M. de Barmont fut tué; cela mit du sérieux dans ma vie; je reçus moins d'adorateurs, je n'entendis plus parler de l'homme aux souliers crottés. Je ne pleurai point mon mari en Artémise. Le genre de sa mort me toucha plus que sa mort même; ce coup si subit, ce cadavre sanglant qu'on rapporta dans ces mêmes lieux d'où il était parti le matin, plein de

force et d'espérance, me frappèrent à un point dangereux pour une imagination aussi vive que la mienne. Je suis romanesque, vous le savez. Je n'ai jamais vécu de la vie réelle; il me faut toujours quelque chimère à caresser. Après la mort de mon mari, ce fut une épouvante sans raison. J'en perdis le sommeil, je ne voulus plus habiter cette maison, peuplée pour moi de spectres, ou du moins j'en fis changer complétement l'aspect, espérant aussi changer mes idées.

« On en expulsa tous les locataires; je me résolus à rester seule chez moi, sauf à donner l'hospitalité au lieu de la vendre, si je m'ennuyais trop. Maîtresse de ma fortune, que mon douaire augmentait encore, sans affection, sans liens, sans famille, je trouvai mon cœur plus vide que mon logis. Tous me prêchaient une seconde union; je ne m'en souciais point. Quel mari prendre? que serait-il? me rendrait-il plus heureuse que l'autre? m'aimerait-il seulement? Vous comprenez?...

— Oh! oui, je comprends; je connais les vieux proverbes : *Chat échaudé craint...*

— Craint tout, madame!

Nous nous mîmes à rire : elle du bout des lèvres, et moi de tout mon cœur, comme on riait autrefois.

Votre génération a des prétentions si singulières au sérieux et à l'ennui!

— Vous rappelez-vous, chère amie, reprit la marquise de Barmont, une discussion à laquelle vous assistâtes, en ce temps-là, sur le sujet de mon mariage, dont chacun raisonnait à sa fantaisie?

— Certainement, et je me rappelle les beaux principes que vous prêchait une de vos amies, cette petite baronne Desenins, qui est aujourd'hui si dévote. Elle voulait que vous fissiez le bonheur de quelque paltoquet inconnu, qui vous devrait tout, et qui vous adorerait du matin au soir, en récompense.

— Oui, ajouta madame de Barmont avec tristesse, et je lui répondis en demandant si je ne devais pas épouser mon amoureux de la mansarde. Ce furent des plaisanteries sans fin; puis on me contraria, on excita mon esprit fantasque. La colère arriva, et je déclarai que je ne me remarierais point, ou que je choisirais l'homme le plus éminent par la pensée, le plus grand par le génie, le plus dévoué par le cœur; un de ces êtres idéalisés auxquels nous élevons un autel, jusqu'à ce que l'image s'en efface, remplacée par la vérité. Oh!

combien souvent nos paroles jouent avec notre avenir! Combien nous sommes ignorants de ces armes qui doivent nous blesser, nous tuer plus tard!

« Le lendemain de cette conversation, j'en étais encore pénétrée. J'y rêvai toute la nuit; à mon réveil, je me fis conduire au bois de Vincennes, dans les endroits les plus déserts; je rêvai encore, je m'exaltai, je lus les pages brûlantes d'un roman nouveau : *le Rouge et le Noir*, où les extravagances de la passion sont peintes de main de maître. L'amour de mademoiselle de La Mole pour un jeune homme sans fortune, d'une position moindre que la sienne, me parut le suprême du parfait; et je me surpris à chercher autour de moi quelque chose dont je puisse faire quelqu'un, par la seule baguette de ma volonté. Ce rôle flattait et mon amour-propre et mon cœur; j'aurais voulu être Éléonore pour aimer le Tasse. Enfin, vous savez combien l'imagination déraisonne, surtout lorsqu'elle est encore aux premières pages de la vie, lorsqu'elle ignore la réalité et ne s'en prend qu'aux chimères. Il va sans dire que je ne songeai pas une minute à mon voisin du quatrième; ses pantalons à mi-jambes et son habit multicolore

m'ôtant jusqu'à l'envie de me le rappeler. Titania m'avait suivie; elle était ce jour-là d'une folle humeur, courant, sautant autour de moi; en revenant, dans ma voiture, je ne pouvais la tenir en repos, dès que nous fûmes chez moi, elle monta l'escalier en aboyant, sans regarder si je la suivais. On réparait ma maison, je vous l'ai dit. Les peintres, les colleurs, les menuisiers, envahissaient tout, hors mon appartement, que je comptais leur livrer en partant pour la campagne.

« J'entrai : Titania ne revint que quelques minutes après; j'étais déjà débarrassée de mon chapeau, et je m'étais remise de mon rêve. Elle gratta à la porte, je lui ouvris, elle sauta sur tous les meubles, s'approcha de moi, et au moment où j'avançais la main pour la caresser, je m'aperçus qu'elle tenait dans la gueule une boule de papier roulé assez volumineuse. J'essayai de la lui prendre, elle résista; après quelques minutes, la victoire me resta et le papier aussi. De petites lignes serrées et courtes remplissaient les deux feuilles; j'y jetai les yeux, c'étaient des vers. Rien de plus tranquille, de plus nonchalant même que le sentiment avec lequel je commençai à les lire. C'était une sorte de distraction, de dégoût presque. Que

m'apprendraient ces vers? Quelque chose de ce monde pouvait-il m'intéresser? J'avais pris d'abord la fin; ce que je lus attira mon attention. Jamais une poésie plus suave, plus élevée, plus enchanteresse, n'avait touché mon âme. Des ratures assez rares, mais cependant très-marquées, indiquaient un manuscrit original. De qui pouvait-il être? quel admirable talent avait tracé ces mots? Je cherchai promptement le début, et quelle fut ma surprise en voyant mon nom pour titre : *A Marianne*. Je devins rouge, et mon cœur battit; un nuage passa sur mes paupières, je crus que j'allais me trouver mal. Cette impression si violente et si profonde était un pressentiment.

« Ces vers, vous allez les voir; vous allez être initiée à mon secret, à mon trésor. Ils ne m'ont point quittée depuis ce jour, je les sais par cœur; je ne puis plus les lire, mes larmes les ont effacés, les voici.

Elle sortit de son sein un médaillon émaillé de noir, portant une date, et de l'autre côté un chiffre, un *H* et un *M* entrelacés; au-dessus étaient une croix et une devise latine, que je n'eus pas le temps de déchiffrer. Le médaillon s'ouvrit : il contenait une mèche de cheveux et un morceau

de papier, illisible en effet, sur lequel quelques caractères ressortaient encore. Son regard prit, en se fixant sur ce triste débris, une expression de douleur, de tendresse, de pureté ineffables; les anges ne sauraient aimer autrement, s'ils aiment et s'ils souffrent. Elle se tut un long moment; je respectai son silence, j'en avais pitié. Pitié de la belle, de la riche marquise de Barmont! Oui, pitié de cette femme qui gâtait sa vie, qui rendait inutile les dons de la Providence, parce qu'elle avait pris le mauvais côté de la route, le côté des illusions, des feux follets, que nous suivons dans nos jours d'ignorance, mais dont les événements de ce monde nous détournent bientôt. Elle ne l'avait pas quitté, elle y marchait au milieu des épines et des précipices; elle étiolait sa jeunesse et ne se préparait même pas des souvenirs.

Quand elle eut bien contemplé sa relique, la marquise me récita d'une voix brisée une soixantaine de vers d'une facture supérieure et d'une passion sympathique. Jamais certainement l'amour n'avait parlé un plus harmonieux, un plus dangereux langage. Je descendis au fond de moi-même, et je fus obligée de convenir que si, à vingt ans, on m'avait chantée sur ce ton-là, j'aurais eu

grand'peine à n'y pas répondre. Madame de Barmont ne me voyait pas; elle voyait son poëte en même temps qu'elle répétait ses rimes. Je lui touchai le bras.

— Où en sommes-nous, ma chère petite? Continuez, je vous prie.

— Vous avez raison, madame; parlons de moi, c'est parler de lui. Je relus dix fois ce que vous venez d'entendre; je m'enfermai pour le relire encore, et je cherchai quel pouvait être l'auteur de ce divin morceau, l'Apollon de cette lyre. Nul dans ceux que je recevais n'était même capable de le comprendre. Le hasard avait-il apporté ce brouillon? Un des ouvriers l'avait-il trouvé dans la rue et laissé tomber par mégarde? Comment le savoir? Titania seule aurait pu le dire, et la pauvre bête n'avait que son instinct et son regard. Oh! quelles questions je lui adressai! quelles prières je lui fis! Elle jouait toujours; ce fut sa réponse.

« Un instinct involontaire me fit sortir de l'appartement et la suivre. Elle monta, en courant devant moi; elle ne s'arrêta qu'au dernier corridor, bien haut, sous les toits, et m'attendit. Aussitôt que je l'eus rejointe, elle courut encore sans

chercher sa route, très-sûre de son fait; elle pénétra dans une mansarde dont l'entrée était ouverte, dont la fenêtre donnait sur le jardin en face de mon appartement. Je la reconnus : c'était celle du pauvre amoureux! Quelques papiers épars gisaient sur le carreau, et des cendres restées dans un coin indiquaient un auto-da-fé du même genre. Ce logis tout nu, sans cheminée, faisait mal à voir!

« Comment vous rendre, à vous, la femme raisonnable par excellence, ce que j'éprouvai en ce moment! Appuyée sur le montant de la porte, je ne sais quel sentiment m'interdisait d'avancer plus loin. Il y avait de la pudeur, de la crainte, un peu de honte aussi sans doute, en me rappelant les vêtements et la tournure du héros. Cette honte fut si forte que je m'écriai presque en colère :

« — Non! non! ce n'est pas lui qui a fait cela!

« Je ne voulais pas que ce fût lui. Il me fallait bien un poëte malheureux, mais ce malheur devait être élégant; ce grenier, où je comptais semer des roses, devait présenter la misère de convention que les gens riches se figurent sans la deviner. Comment parler d'amour dans ce réduit si froid, si dépouillé? Comment accepter un amant,

un génie au quatrième étage, au fond d'un corridor, à côté des domestiques? Et pourtant la vérité était là, la vérité positive, réelle; je la touchais, je la voyais, elle m'entourait, quoique j'en eusse, et sans que je puisse la repousser.

« Je cherchai parmi ces papiers jetés orgueilleusement au rebut, j'y trouvai des fragments de poëme, j'y trouvai des lettres pleines d'une poésie aussi magnifique que les vers eux-mêmes; j'y trouvai mille preuves d'un amour sublime, dédaigné par moi, rejeté par moi pour accueillir les galanteries musquées des railleurs de cette âme. Ma chère amie, il me sembla que ma tête allait éclater. Je ramassai ces feuilles, je les réunis; je n'osai plus les relire, elles me brûlaient et me repoussaient tout à la fois. J'ouvris la croisée et m'y appuyai. Je me mis à sa place, à la place où il contemplait mon balcon, où il plongeait dans ces appartements dorés, dont l'entrée lui était interdite. De cet observatoire, rien ne lui échappait; il comptait les visites, il comptait ses rivaux, et le fouet de la satire la plus incisive les frappait sûrement, car il les voyait bien. Je devinai ses souffrances et ses jalousies, moi qui n'avais jamais été jalouse; cet instant m'initia à mille choses in-

connues, ce fut un apprentissage de douleurs.

« Malgré ces émotions, la honte ne me quittait pas; je cherchais un prétexte à me donner pour accueillir cet hommage, repoussé, malgré moi, par mes habitudes.

« — Ah! m'écriai-je, c'est un déguisement. Plus de doute, il m'a vue, il a souhaité de vivre sous le même toit; le seul moyen possible était celui-là, il l'a choisi, et bientôt il reparaîtra avec sa véritable figure.

« Cette explication me fit un bien! Joyeuse, je m'élançai dehors, je ne voulus plus de ce taudis, j'emportai mes richesses dans mon boudoir, je les éparpillai sur mon tapis d'hermine, et je passai une des soirées les plus délicieuses de ma vie à élever un palais féerique, où je triomphais à coté de mon maître. Ce n'était pas tout encore : il fallait le trouver ce maître, il fallait lui donner un corps, afin de le rapprocher de moi, afin de l'adorer à mon aise et de plus près; et l'entreprise me paraissait difficile. Lorsque le hasard m'avait mise en face du poëte, je n'avais vu de lui que son côté ridicule, sa toilette; ses traits m'étaient étrangers. Comment le reconnaître? Je rencontrais partout des célébrités en renom (et ce devait être l'une d'elles), ou l'au-

teur de *Henri III*, ou celui de *Notre-Dame de Paris*, ou celui des *Méditations*, peut-être celui de *l'École des vieillards*, ou celui de *Chatterton*, ou bien celui des *Contes d'Espagne et d'Italie*, ou l'un des quatre ou cinq illustres du moment; mais lequel? Le plus jeune, le plus beau, le plus grand sans doute, l'amour-propre le voulait ainsi, il ne s'agissait que de décerner la couronne et de l'essayer après sur ces fronts lumineux. Vous riez, madame! vous ne pouvez deviner ce que je versai de larmes dans ces premiers jours!

Je riais en effet, je riais de cette belle et jeune femme en quête de cet amoureux perdu, comme elle avait perdu son petit chien, un amoureux sans nom, sans visage, sans précédents! Cela ne s'est jamais vu qu'en ce siècle-ci, où les *excentricités* se prennent pour des choses extraordinaires. Pardon de ce mot trop moderne sous ma plume, il me vient à propos de vos folies; je n'aurais point appelé ainsi celles de mon temps.

— Ces vers, ce roman composé dans ma tête, faisaient mon unique occupation. Je fréquentai les théâtres, j'allai aux séances de l'Académie, partout enfin où j'espérais rencontrer mon héros. Mon cœur les passa successivement en revue, je les ai-

mai chacun une semaine, selon mon caprice du moment, tout en aimant le même, entendez-vous? Celui qui s'était déguisé, celui qui avait écrit mes strophes; n'allez pas m'accuser d'inconstance au moins! La position était originale, une plus habile y eût perdu sa science. Je changeais à vue d'œil, je devenais diaphane, on en faisait honneur à mon veuvage; ce fut à qui me proposerait un mari; on alla en chercher jusqu'en Russie. C'était bien d'un Russe qu'il s'agissait!

— Eh! ma chère, repris-je, ne criez pas si haut. Le prince Elim Mestcherslki, ce charmant poëte que nous avons tant pleuré, aurait peut-être bien écrit vos vers et monté vos quatre étages.

— Sans doute, il l'eût fait; aussi Dieu l'a appelé, ce noble cœur, ce délicieux esprit, il le lui fallait là-haut avec ses anges.

« Après toutes mes recherches je n'étais pas plus avancée, je ne voyais chez aucun de nos beaux esprits la moindre disposition à s'occuper de moi. S'ils me regardaient, c'était sans trouble et sans empressement, comme ils en auraient regardé un autre. Je ne découvrais rien sur leur physionomie de cette fièvre brûlante dont je frissonnais, de cette passion immense, empreinte dans chacune des li-

gnes que je relisais sans cesse. Où m'arrêter alors ? Je pensais le jour et la nuit à cet idéal bien-aimé; il me rendit au moins le service de me préserver des sottises et des inconséquences du veuvage. Je me retirai presque du monde, je me fis une existence à part, dans les nuages, ainsi que vous me l'avez dit souvent. Je partis pour ma terre, et j'y serais devenue folle, à force de me tourmenter l'esprit, si une affaire indispensable ne m'eût rappelée à Paris et obligée de voir quelques personnes. Je sens et je comprends à merveille combien cette préoccupation constante d'un objet imaginaire était ridicule, je le comprenais même alors, sans pouvoir me dominer assez pour chasser ces dangereuses erreurs. Je ne faisais plus que passer dans la vie, sans m'intéresser à rien, puisque rien n'était ce que je voulais.

« Un soir je fus entraînée malgré moi chez une de mes amies où l'on faisait de la littérature. On en faisait, non pas en *personne,* mais par procuration; c'était une sorte de cabinet de lecture où chacun apportait le tribut de ses recherches, nul auteur n'y était encore admis. Je me plaçai dans un coin et j'écoutai, sans le vouloir, pour ainsi dire; on lisait mal; on choisissait mal les citations, les

gens du monde y apportent tant de légèreté! Tout à coup mon attention fut attirée par une mélodie ravissante, par des vers pleins de charme, pleins de force et de poésie; j'attendis avec impatience que la pièce fût terminée, et je m'élançai vers la personne qui tenait le manuscrit, en m'écriant, tant j'étais impuissante à me dominer:

« — Au nom du ciel! qui est-ce qui a fait cela?

« Le lecteur me regarda étonné.

« — C'est un pauvre jeune homme, répondit-il, que je protége et que je voudrais bien voir réussir.

« — Un pauvre jeune homme; repris-je, un peu plus maîtresse de moi; mais savez-vous que c'est sublime?

« — Certes, je le sais; il suffit de lire ces vers pour le savoir.

« — Et comment s'appelle ce nouveau poëte? Est-il donc entièrement inconnu?

« — Tout à fait, malgré ses efforts et ceux de ses amis; il semble que la destinée lui soit contraire.

« Mes yeux se fixèrent sur le cahier qu'il tenait à la main, je croyais y reconnaître cette écriture tant cherchée, tant chérie; je n'osais m'en assurer

néanmoins, je craignais d'être trompée ; je n'y résistai pas.

« — Voyons, dis-je, que je relise encore.

« Il me passa le cahier, mes yeux se voilèrent, mon sang reflua vers mon cœur et faillit m'étouffer ; c'était enfin *lui !*

« Le prétexte de lecture me servit admirablement pour cacher mon trouble. Je ne lisais pas, je sentais, j'éprouvais, je savourais une des plus grandes joies de ma vie, je la savourais goutte à goutte, afin de n'en pas mourir. Je restai bien un quart d'heure ainsi, heureusement on m'avait oubliée. Quand je fus un peu revenue à moi, je recommençai réellement cette pièce magnifique, une de celles imprimées dans ce volume, une de celles que vous remarquiez tout à l'heure, ma chère comtesse. Tenez, la voilà.

« Ce fut pour moi une inexprimable joie ; maintenant je n'avais qu'à demander ce nom tant rêvé, ce nom sur lequel se construisaient toutes mes espérances. J'allais l'apprendre ; mon émotion trop vive me rendit muette, je l'entendis murmurer autour de moi ce nom qui devait être plus tard si célèbre, ce nom que je ne puis dire encore après tant d'années que les yeux voilés de larmes.



« C'était...

Au moment où la marquise allait le prononcer, où j'épiais sur sa physionomie cette impression à la fois si précieuse à étudier et si douloureuse à voir, on annonça une visite, malgré sa défense. Les domestiques n'en font jamais d'autres.

III

Quand je retournai chez la comtesse, le lendemain, intéressée par son récit et par sa douleur, que je ne comprenais guère, je la trouvai couchée, entourée de papiers et de livres. Elle me sourit tristement, et me dit, après un bonjour amical :

— Je ne pourrai recevoir que vous aujourd'hui, chère amie, c'est un anniversaire.

— Et moi, je viens chercher la fin de mon histoire ; il me la faut.

— Vous l'aurez, vous l'aurez ! Merci de votre intérêt pour une vie si malheureuse.

— Vous serez heureuse quand il vous plaira, mon enfant, quand il vous plaira d'écouter la voix très-prosaïque du bonheur tranquille, sans rêver un ciel impossible et des béatitudes réservées au

vrai paradis, à celui qu'on nous promet là-haut, pour nous faire prendre patience en ce monde de misères. Contez-moi votre drame, ou plutôt celui de votre cœur. Cela fait du bien, cela délasse de souffrir; c'est le repos sur le chevalet, entre les tortures, c'est le baume du Samaritain charitable. Vous savez si je suis disposée à vous l'offrir !

— Aussi je vous attendais, ma bonne *mère*, permettez-moi de vous donner ce nom; nous allons revenir à ce temps éloigné que rien ne fera renaître. J'y songe avec une douceur cruelle ! C'est une lame à deux tranchants.

« Nous étions dans le salon de mon amie, on parlait de lui, on allait le nommer, n'est-ce pas? J'écoutais, j'écoutais ! mon anxieté me faisait vivre un siècle par minute...

« — Ce jeune homme s'appelle, dites-vous, Hégésippe Moreau? demanda madame de...

« — Oui, madame, il habite la même maison que moi, et je le vois chaque jour. Je m'y suis vivement intéressé, parce qu'il a soigné un de ses voisins malades; il a travaillé pour lui, il l'a veillé avec une constance, un zèle, une bonté qui tiraient des larmes. Il est d'une résignation, d'une

mansuétude angéliques; il ne se plaint jamais, et pourtant il mène une pénible existence.

« — Il est malheureux, monsieur? demandai-je avec un empressement qui m'eût trahie, si une pareille supposition eût été possible.

« — Il est malheureux, sans doute, mais non misérable. Son petit logis est propre, presque gai; il a du travail : hélas! c'est de la poésie qu'il lui faudrait; il a de quoi vivre, enfin; pour un autre c'est suffisant, pour lui c'est la mort.

« — Monsieur, répondis-je, ce jeune homme est le premier poëte du siècle.

« Le ton avec lequel je parlais avait quelque chose de si étrange, que tout le monde me regarda. Il y eut des réclamations, je repris avec plus d'insistance :

« — Oui, le premier poëte du siècle, car il possède les qualités de tous sans avoir leurs défauts.

« L'homme qui lisait les vers, le baron de Villiers, adopta mon avis, on discuta : je laissai dire, j'avais parlé, maintenant il me fallait rattraper ma pensée, ma contemplation, plus précieuse mille fois que ces vains discours, auxquels mon âme n'accordait pas même l'honneur de les écouter.

— « Madame, me dit tout à coup le baron, vou-

lez-vous conserver ce cahier? Mon jeune ami, auquel je raconterai votre bonté, sera trop heureux de vous l'offrir. Me permettrez-vous de vous présenter l'auteur?

« Je devins rouge, et je répondis de premier mouvement :

« — Non, non, monsieur, je ne veux ni ne puis faire de nouvelles connaissances. A mon âge, et veuve, j'ai trop de ménagements à garder.

« Mon refus si brusque et si péremptoire étonna sans doute M. de Villiers, lui qui m'avait vue si folle, si entourée, lui qui, tant de fois, rencontra chez moi la foule des jeunes gens les plus compromettants et les plus compromis. Il se tut; nous n'étions pas assez liés pour qu'il se permît une observation.

« — Il ne me sera pas défendu de lui rapporter vos éloges, néanmoins?

« — Oh! quant à cela, non, monsieur, et ne craignez pas d'exagération; je suis enthousiasmée de cet admirable talent.

« Je rentrai chez moi de bonne heure, je me couchai, je renvoyai mes femmes, je fermai ma porte au verrou, et, seule avec cet amour qui brûlait mon cœur sur un autel ignoré depuis tant de

mois, je savourai la joie de lire lentement, des yeux de l'âme plutôt que de ceux du corps, ces lignes chéries, ces pages brûlantes, ces fiers défis jetés au malheur et à la vie en audacieuses plaintes contre la société marâtre, qui refusait à un poëte sa place au soleil, sa part de luxe et de volupté. Je les lus lentement d'abord, je les dévorai ensuite, puis je les relus de nouveau; et à chaque fois je découvrais des richesses plus pures, plus éclatantes, plus dignes de l'immortalité. Le sommeil me surprit au matin, entourée de ces images divines, et mes songes continuèrent les illusions de la veille; je crus le voir, je crus l'entendre, je crus être aimée, je crus être heureuse. Ma vie a-t-elle été autre chose que cela?

« En entrant chez moi, ma femme de chambre me remit une lettre; je la décachetai, les yeux encore humides des douces larmes de mes chimères, et, jugez de ma surprise! je reconnus son écriture; c'étaient des vers! des vers, adressés comme les premiers *à Marianne*. Je laissai tomber le papier, je n'eus pas la force d'aller plus loin. Oh! c'est une calamité que de sentir ainsi!

« Il m'aimait donc encore! Il ne m'avait point oubliée; il m'adressait la même prière, à moi qui

l'avais tant rebuté, à moi qui l'avais moqué et livré aux moqueries des autres! Cher enfant! chère âme du ciel! Il pardonnait tout, il me cherchait de nouveau. Oh! combien je le trouvais supérieur à moi! combien je m'humiliais devant lui! devant cet homme dont tout me séparait, que je ne pouvais ni recevoir ni aimer. Je passai ainsi des heures délicieuses, des heures d'adoration, de contemplation, planant au-dessus de la terre, et ne sentant plus de mon être que mon intelligence libre des liens du monde, des préjugés, des obligations stupides; ce furent des joies sans nom, ma bonne amie, et que je préfère à tout ce que j'ai connu de jouissances réelles.

— Ma chère petite, répliquai-je, car mes quatre-vingt-neuf ans se révoltèrent, ma chère petite, vous êtes folle. Les mauvais romans d'aujourd'hui vous ont tourné la tête. Lisez donc les bons pour vous la remettre un peu. J'ai beau chercher dans ma mémoire, ma jeunesse ne me présente rien de pareil. Une femme de mon temps, avec de semblables idées, eût été mise aux Petites-Maisons. J'ai connu Gilbert, je vous l'ai dit, je crois, j'ai été fort attendrie, fort touchée de son malheur, j'en ai *rêvassé;* peut-être que s'il m'avait aimée, cet

amour eût su me plaire, que je l'aurais tiré de sa mansarde; mais rester des heures, des journées en tête à tête avec une vapeur, une illusion, une extravagance, allons donc! Charenton, ma chère, Charenton! et pas autre chose. Vous me feriez rire, si vous ne me faisiez pas si grand'pitié.

— Pitié ou rire, je vous dis la vérité, madame, vos railleries et vos conseils ne me changeront pas. Au temps où je vous parle, tout était rêve et chimère autour de moi. J'étais folle, c'est possible, mais d'une folie si douce, si secourable à ceux qui souffraient! Je répandais des aumônes songeant à lui; s'il eût été riche comme moi, il eût ainsi employé son argent. Je ne sondais pas mes résolutions, je n'avais aucun plan d'avenir, je ne me rendais compte ni de sa position ni de la mienne, je ne poursuivais aucun but, mais je recevais tous les jours ma poétique nourriture, mais je m'enivrais de cette fumée odorante, et je rejetais loin de moi tout autre parfum.

« Assidue au petit cercle où je rencontrais M. de Villiers, j'avais assez pris sur moi pour parler d'Hégésippe avec indifférence, pour écouter, sans en avoir l'air, les longs détails qu'il nous donnait sur lui. Je remarquai, et vous jugez si j'en fus

heureuse, je remarquai, dis-je, que notre mystère lui était inconnu. Il ignorait la correspondance et ses précédents. La passion qui m'occupait restait toujours le secret de mon âme et de la *sienne*. Oh! c'était bien!

« — Est-il beau? demanda un jour une des femmes qui nous entouraient; est-il beau, votre petit poëte ?

« Je fus sur le point de répondre :

« — Qu'est-ce que cela vous fait?

« La jalousie me mordit au cœur. Cette question que je n'avais pas osé faire, une autre la faisait; que lui voulait-elle donc, cette autre? Pourtant j'écoutai la réponse.

« — Il n'est pas beau comme Apollon ou comme Antinoüs, mais il a de ces visages que l'on ne peut oublier lorsqu'on les a vus, surtout sous la puissance de l'inspiration. C'est une tête de prophète.

« — Triste prophète alors! Il nous promet de grands malheurs. Ses idées sont cruellement révolutionnaires; c'est un républicain, je crois.

« On touchait à la corde douloureuse de mon amour. Je n'osais m'avouer cette triste vérité; les principes d'Hégésippe n'étaient pas les miens, il foulait aux pieds mes dieux et adorait d'autres

images. Si nos luttes politiques continuaient, il me faudrait trembler pour lui, il me faudrait le chercher dans les rangs ennemis, et former malgré moi des vœux pour qu'il ne triomphât point. C'était une douleur que j'éloignais avec l'espérance.

« — Et que voulez-vous qu'il soit autre chose? dit aigrement une vieille financière. Il n'a rien à perdre et tout à gagner.

« Vous connaissez mes opinions, mes idées aristocratiques et inébranlables. Eh bien, en cet instant j'oubliai tout; je bondis comme une lionne, et je répondis, rouge de colère, au risque d'étonner tout le salon :

« — Eh! madame, combien d'autres ne sauraient que perdre, au contraire, et ne pourraient gagner même un regret, si on les dépouillait de leur fortune et de leur position! Ce jeune homme a du talent, il veut parvenir, c'est tout simple. Donnez-lui ce qu'il a le droit d'exiger, et il ne demandera rien, rien pour lui, du moins, c'est un trop noble cœur. Il ne songe point à lui, soyez-en sûre, il ne s'occupe que des misères des autres.

« Tout le monde se regarda. M. de Villiers me tendit la main.

« — Merci, chère marquise, merci; mon pauvre voisin saura cela. Il est très-vrai que ses idées de bouleversement me désolent, mais il a l'âme si grande, si généreuse, si admirable! Il veut si sincèrement le bien! Des hommes semblables ne sont pas dangereux.

« Je ne vous raconterai pas le reste de cette conversation, je ne sais même si je l'ai retenu. La seule chose essentielle pour moi, c'était la réponse du baron : *il saurait que je l'avais défendu, il saurait comment je le jugeais!* je n'en demandais pas davantage. »

— Et moi, ma chère enfant, je suis obligée de vous dire que votre amour vous trouble le jugement. Les gens si excellents que vous regardez comme sans danger sont, au contraire, les pestes le plus à craindre. Ils entraînent après eux les bons cœurs, les honnêtes gens, que les autres rebuteraient, jusqu'à ce que entraîneurs et entraînés se réveillent un beau matin, dupes de *ces autres*, la lie de leur parti, les ambitieux, les égoïstes, les sceptiques, qui les conduisent au gouffre et qui les y plongeront sans pitié, à condition d'en sortir saufs et repus. Maintenant, continuez votre élégie, je tâcherai de ne pas vous interrompre.

« — Je me laissais aller ainsi à ce torrent qui m'emportait en me berçant sur ses flots orageux. Je ne souhaitais pas voir Hégésippe; lui, s'il le souhaitait, n'osait pas me le faire connaître. Il n'ajoutait pas une ligne à ses vers, et ses vers faisaient de moi une étoile, qu'il adorait de loin, avec la certitude qu'il n'en approcherait jamais. Un événement assez naturel, bien simple dans ma position, changea tout à fait mes projets. Vous vous rappelez le marquis de Pontchâteau?

« — Ce jeune homme si charmant, si estimé, si riche, qui s'est admirablement conduit avec sa mère?

« — Lui-même. Il me connaissait depuis mon enfance, il m'avait aimée avant mon mariage, il m'aimait après, il m'aimait plus encore depuis que j'étais libre. Je le savais, sans y penser; j'avais bien autre chose dans l'esprit, vraiment! Un soir il vint chez moi, j'étais seule, ainsi que cela m'arrivait presque toujours depuis mes rêves. Je ne me gênais point avec lui. Je laissai voir ma préoccupation, il m'en demanda le sujet; je lui fis entendre, sans le vouloir, pour ainsidire, que j'avais le cœur et l'imagination occupés. Il réfléchit un instant et me dit :

« — Je vous supplie de ne pas me croire un fat et un imbécile, chère marquise; mais ce que je vais vous avouer est si grave et si sérieux pour moi que, malgré mes craintes, je parlerai.

« Je lui promis tout ce qu'il voulut.

« — Eh bien, je n'ai pas besoin de vous répéter que je vous aime, vous le savez, et depuis longtemps; mais ce que vous ne savez pas, c'est l'espoir insensé que j'ai conçu. En vous voyant triste, rêveuse, solitaire, en vous trouvant si changée et si différente de vous-même, j'ai pensé que peut-être votre indifférence se dissipait, que peut-être vous aviez eu pitié de moi, et je suis venu moi-même, sans chercher les détours et les étiquettes d'usage, je suis venu directement à vous pour vous dire : Marianne, voulez-vous être ma femme?

— Et vous avez accepté, j'espère! le plus beau parti de France, le plus enviable, l'homme le plus accompli de toutes les manières?

— J'ai refusé, madame, j'ai refusé, car j'aimais Hégésippe et j'en étais aimée.

— Mais où cela pouvait-il vous conduire, mon Dieu!

— Vous allez savoir où cela m'a conduite,

madame, et ce que j'ai souffert. M. de Pontchâteau sortit de chez moi consterné, après m'avoir dit ces mots, que je n'ai point oubliés.

« — Je comprends votre refus, j'en devine les motifs, bien que je ne vous les demande point et que je ne veuille pas forcer votre confiance. Rappelez-vous seulement ceci : Je vais partir, je vais voyager cinq ans; pendant ce temps votre avenir se décidera; quant à moi, le mien est décidé et irrévocable : à vous ou à nulle autre. Adieu; j'aurai quitté Paris demain soir. Je ne vous écrirai pas, dans la crainte d'être importun, mais vous saurez toujours mon adresse chez moi, au cas où vous auriez le caprice de me rappeler. Souvenez-vous que je vous appartiens, et que je ne vous demande rien en échange de mon dévouement.

« Il partit en effet, et, ingrate que je suis, ce départ passa inaperçu, ce *dévouement* si tendre et si désintéressé ne laissa pas de trace dans ma mémoire. Je me mis à songer à cet homme comblé des dons de la nature et de la fortune, à cet homme que Dieu prit par la main le jour de sa naissance et conduisit dans cette route fleurie, où il ne trouva pas une épine.

« — Et il veut encore du bonheur, me dis-je, et

il lui faut l'amour d'une femme aimée pour mettre le dernier, le plus beau fleuron à sa couronne Pendant ce temps un autre, un autre qui m'aime aussi, un autre auquel la Providence a prodigué le génie, par une amère dérision, afin de le rendre plus misérable, cet autre souffre, cet autre est entouré de privations; est-ce là la justice du ciel ? Ah ! quelle mission sublime au contraire que de changer cette destinée ! Quelle joie ineffable d'être la providence de celui qui n'a que ses chants pour toute fortune ! Quel orgueil d'aller vers lui, de lui tendre la main, de le mettre à la place qui lui appartient, de lui dire :

« — Poëte, chante ; moi, je t'aime !

« Cette idée une fois entrée dans ma tête ne me quitta plus, elle devint fixe, incessante, elle s'empara de moi, elle me posséda, comme le diable possédait les corps au moyen âge. Je courus à la campagne, afin de fuir la tentation, afin de n'y pas succomber. Ma santé s'altéra, ces combats étaient trop forts pour elle. Les lettres d'Hégésippe me suivirent; ces vers écrits avec du feu, avec des larmes me brûlaient le cœur. Le plus horrible de mes supplices était de me taire, de ne pas avoir un ami auquel ouvrir mon âme, un ami dont les conseils

m'auraient soutenue, dont la tendresse m'aurait consolée.

« J'étais seule, livrée à mon imagination déraisonnable; j'errais tout le jour sous les allées du parc, je puisais de nouveaux entraînements dans ces mille voix de la nature, qui me répétaient : Tu peux être heureuse, tu n'as qu'à le vouloir. Le feuillage, le ruisseau, les fleurs, les oiseaux, tout était poésie, tout me parlait la langue du poëte; cette langue qu'il me parlait aussi avec tant de respect et de résignation. Il se mourait, disait-il, il se mourait loin de moi. *Mais comment atteindre l'étoile suspendue dans l'azur! L'amour le plus ardent ne peut me rapprocher d'elle ; il faut mourir les yeux sur cet astre, dont les rayons m'éclairent, me consument, et qui ne descendra jamais jusqu'à moi.* Je lisais ces strophes, je les savais par cœur, je les répétais dans mon sommeil, je devenais poëte moi-même.

« Une nuit je n'avais pas fermé l'œil, ma fenêtre était ouverte, les rayons de la lune entraient dans ma chambre et tombaient jusque sur mon lit. J'entendais le murmure d'une petite source, cachée sous une touffe de rosiers, et la senteur d'un jasmin d'Espagne, dont la muraille était tapissée,

me montait au cerveau et m'enivrait; c'était une de ces belles nuits de juillet, si belles et si douces, qu'elles semblent un coin du paradis.

« Je me levai sur mon séant, mes mains se joignirent, mes larmes coulèrent, non pas des larmes de douleur, mais des larmes d'amour, d'attendrissement, de reconnaissance envers celui qui avait fait tout cela et qui me donnait un cœur pour le sentir.

« Cette prière me rafraîchit le sang. Je m'endormis. Je rêvai, ou peut-être je ne dormais point, et mon imagination, miroir fidèle, reflétait ma pensée. Il me sembla qu'Hégésippe entrait dans ma chambre, conduit par un ange du Seigneur. Lui-même portait une auréole et une palme dans ses bras. Son visage, que je n'avais jamais vu, s'illuminait d'une gloire resplendissante. L'ange l'amena près de mon lit :

« Tu peux l'aimer, dit-il, il est digne de toi, c'est
« un ange comme nous; lève-toi, et viens célébrer
« tes fiançailles devant le Très-Haut et devant la
« création tout entière. »

« Je me levai, mue par une force étrangère et puissante. De longs vêtements, d'un blanc lumineux, semblables à ceux de mon fiancé, me couvraient. Nous nous prîmes la main, nous descen-

dîmes les marches du perron, guidés par l'ange, et jamais il ne fut de bonheur pareil au nôtre. Nous nous regardions ; ses regards infiltraient dans mon âme une sérénité, une quiétude, qui n'excluaient pas les élans de la passion. L'ange marchait toujours : il passait sur les fleurs sans les courber ; Hégésippe et moi nous faisions comme lui. Les voix célestes nous entouraient, elles chantaient les vers de mon amant ; mais elles chantaient comme des saints cantiques, rapportant à Dieu ce qu'il disait pour une créature mortelle.

« Il me parut que nous franchissions de longues distances ; je ne me sentais pas sur terre, l'air me portait. Hégésippe ne me parlait pas, je lisais clairement dans sa pensée, il lisait dans la mienne, et nous nous entendions ainsi. Nos âmes n'avaient plus d'enveloppes enfin ! Combien dura cette course ? Je l'ignore. Où se termina-t-elle ? Je ne le sais point. Seulement, quand nous arrivâmes à un lieu inconnu, où brillait une clarté splendide, où l'ange nous ordonna de nous arrêter, Hégésippe passa un bras autour de ma taille, me souleva, déposa un baiser sur mon front ; une voix dit : « Vous êtes « fiancés pour l'éternité des temps. » L'émotion fut trop forte, je m'évanouis.

« En me réveillant, le matin, j'étais étendue sur le gazon, près du ruisseau; le vent de l'aurore effeuillait sur moi les roses couvertes de gouttes de rosée; le soleil pointait derrière le feuillage, et les oiseaux commençaient déjà leurs chants. Comment étais-je venue à cette fontaine? depuis quand? Je l'ignorais. Il me restait une impression très-vive de mon rêve, c'était tout.

« J'étais folle, vous venez de le dire. Je crus voir dans ce rêve un avertissement de Dieu, un ordre d'accomplir le dessein que je combattais de toutes les forces de ma raison; je n'attendis pas des réflexions nouvelles, je courus à mon bureau, j'écrivis à Hégésippe :

« Venez! et je suis à vous. »

« Je signai Marianne, je signai encore de mes noms, de mon titre, afin que rien n'y manquât; je fis monter un homme à cheval, et j'envoyai cette lettre à la poste. Plus tranquille désormais, puisque ma décision était prise, je m'occupai d'arranger sérieusement et *raisonnablement* l'avenir que j'avais choisi.

« Je ne me dissimulai pas le blâme que j'allais encourir, les plaintes que j'allais soulever; mais je foulais aux pieds le monde, ses prégugés et ses

exigences. Je le dominais de toute ma hauteur, de toute ma fierté. Echanger le nom de ma race, du temps des croisades, contre celui d'un homme de naissance obscure, n'était pour moi qu'un anachronisme.

« Le nom de ma maison mourra, et le sien ne mourra pas. Mes pères ont eu le passé, il aura l'avenir. Nous resterons ici, dans cette habitation princière, et trop indigne de lui encore ; nous y resterons tant que notre fantaisie nous y arrêtera. Puis j'irai montrer mon mari à cette foule envieuse et jalouse ; j'irai la faire prosterner devant le génie devenu riche, lui qui repousse le génie pauvre. Et quelle va être sa joie en recevant cette lettre ! Depuis quelque temps, il perd de plus en plus l'espoir ; ses derniers mots sont presque un adieu. Comme il va renaître ! comme il va accourir !

IV

« Ce jour-là, je ne reçus rien de lui. J'en fus un moment inquiète, puis je lui cherchai des excuses, et je songeai surtout à ma lettre bienheureuse

pour relever son courage abattu. Le lendemain, même silence, inquiétude plus grande. Quatre jours de suite, et nul souvenir; je ne vivais plus.

« M'a-t-il oubliée, quand je viens à lui? a-t-il renoncé à moi, lorsque je l'attends et que je le désire?

« Le moment probable de la réponse à la lettre passa de même, et je ne vis rien. Je n'y résistai point; je me créai mille raisons de partir; je fis demander des chevaux, et deux heures après j'étais sur la route de Paris, payant triples guides, afin d'arriver plus vite, au risque de me casser le cou. Mon plan était tout tracé : il me fallait un confident, un intermédiaire; le baron de Villiers, dont je connaissais le caractère honorable, et qui le premier m'avait rapprochée de mon poëte, me parut admirablement placé pour cela. Je l'envoyai chercher aussitôt. Le baron de Villiers, parti pour l'étranger depuis plusieurs semaines, ne devait revenir que l'hiver. Que faire alors? Aller moi-même chez Hégésippe, chez Hégésippe qui me dédaignait, et que je voulais avec bien plus de passion depuis lors? Ce n'était pas possible. Me confier à quelqu'un? Plus impossible encore. Je pris un grand châle, un voile épais, je montai en fiacre, et je

me fis conduire chez celui qui ne venait point.

« Je n'ai jamais eu d'autre liaison que celle-là, chère amie, je vous prie de le croire, et vous le savez; jugez de mon émotion! non pas de crainte du monde, ou de ma conscience; je ne croyais pas faire mal, mais de peur d'être reconnue par lui, s'il ne m'aimait plus. Je fus quelques minutes sans pouvoir descendre, tant je tremblais; pourtant je fis un effort, et j'entrai dans la loge du portier.

« — M. Hégésippe Moreau est-il ici? dis-je d'une voix qu'on entendait à peine.

« Cet homme me regarda, m'examina des pieds à la tête sans répondre.

« — Que lui voulez-vous? répliqua-t-il.

« — Je veux... je veux savoir de ses nouvelles, et lui remettre une lettre.

« — C'est là tout?

« — Oui, c'est tout.

« — Vous n'apportez pas d'argent?

« — De l'argent? Et pourquoi ?

« — Parce que si vous êtes de ses amies, vous n'auriez rien de mieux à faire que de lui en donner. Au lieu où il est et dans son état, de petites douceurs font grand bien.

« — Où est-il? demandai-je plus morte que vive.

« — Eh, pardine! à l'hôpital, où il se meurt de misère et de maladie, le pauvre cher enfant; il a bien fallu l'y conduire, ajouta la portière en pleurant; nous n'avions plus de quoi le soigner.

« Jamais je n'ai rien éprouvé de pareil, chère comtesse, jamais, et vous devez le deviner.

— Je le crois bien! La marquise de Barmont-Maisoncelles apprenant que son fiancé est entré à l'hôpital!

— Vous vous moquez de moi, madame; ah! j'avais cru que vous compreniez tout!

Le ton piqué avec lequel elle prononça ces mots me fit de la peine; je ne voulais pas la blesser.

— Continuez, chère enfant, et ne vous troublez point; songez à mon âge et à mon siècle, si loin du vôtre. Je vous plains et je vous aime, que vous faut-il de plus?

Elle prit ma main et la baisa avec un sentiment fort difficile à démêler, mais dont je n'eus pas l'amour-propre de m'attribuer la plus grande part.

— Écoutez donc la fin de cette histoire, écoutez-la avec votre cœur; mettez loin de vous votre esprit railleur et ironique; il n'a rien à faire entre nous maintenant. Les paroles de cette femme me

bouleversèrent, et je sentis ma raison s'en aller.

« — A l'hôpital ! répétais-je machinalement, à l'hopital ! lui, Hégésipe à l'hôppital !

« Ce seul mot sortait de ma bouche et de mon cœur.

« — Il a donc bien souffert ! Il est donc bien malheureux, bien malade ?

« — Il n'en reviendra pas, madame, répliqua la bonne créature, pleurant toujours, et je vas aller tout à l'heure savoir la décision des médecins ; c'est le moment d'entrer à l'hospice.

« Je jetai un effroyable cri, un cri dont la maison entière retentit. Il allait mourir ! Et mourir ainsi, cet homme dont le génie eût illuminé le monde, cet homme dont je voulais faire mon maître ! Dès lors je ne calculai plus rien, j'oubliai la société et ses convenances, j'oubliai tout ce qui n'était pas mon amour.

« — Emmenez-moi avec vous, madame, je veux aller aussi le voir, moi ; j'en ai bien le droit, je suis sa fiancée.

« — Sa fiancée ! une belle et riche dame comme vous, et lui si pauvre !

« Que de mal me fit ce mot-là ! je le pris pour un reproche.

« — Allons, allons! dépêchons vite : partons, l'heure passe.

« Nous partîmes, nous arrivâmes à l'hospice, la portière fut mon guide. On refusa d'abord de m'introduire, mais la bonne femme était connue; elle insista avec tant de chaleur, elle fit si bien comprendre ma douleur et ma position, que j'obtins la permission désirée. Je ne songeai point à baisser mon voile, ni à me cacher aucunement. Que m'importait d'être vue ? En traversant ces vastes salles, en entendant ces plaintes, je ne pus retenir mes sanglots, non de pitié pour les autres; mais lui! lui! il était là, dans l'asile des pauvres, et je ne l'avais pas deviné, et ma fortune tout entière ne suffisait plus maintenant pour l'arracher à cette misère. Oh! mon Dieu! mon Dieu!

« Nous approchions. L'infirmier nous montra du geste un lit dont les rideaux fermés ne permettaient pas de voir l'intérieur; il allait s'éloigner, je le retins.

« — Un mot seulement, monsieur, est-il possible de le transporter?

« — Cela ne se peut, madame! hélas! le pauvre jeune homme!

« — Une émotion vive et inattendue lui sera-t-elle dangereuse?

« — Non, madame, aucun danger n'est à craindre pour lui à présent.

« Il me salua et me laissa seule; la portière causait au bout de la salle avec une sœur. Je m'avançai donc vers ce lit, et je portai la main au rideau pour l'ouvrir. Je ne sais où je pris la force qui m'animait, je ne tremblais pas, j'étais résolue, presque calme, et un sentiment de bonheur inconnu se mêla à la douleur sans bornes dont mon âme était remplie. J'allais le voir pour la première fois, songez-y; j'allais lui donner la plus grande, la plus ineffable de toutes les joies qu'il eût rêvées dans ses rêves de poëte; j'osai croire à un miracle de l'amour.

« — Je le sauverai, me dis-je hardiment, et j'ouvris le rideau. Hégésippe, continuai-je à voix basse, me voilà.

« — Qui m'appelle? murmura-t-il. Oh! mon Dieu! toujours ce rêve!

« — Ce n'est point un rêve à présent; c'est moi, c'est Marianne, qui vient vous chercher, qui vient vous demander si vous l'aimez toujours, si vous voulez qu'elle soit votre femme.

« — Ma femme !

« Et ses yeux, démesurément ouverts par la maladie, s'ouvrirent plus grands encore.

« — Oui, votre femme, devant Dieu et devant les hommes ; votre femme qui vous rapporte le bonheur, la fortune, l'amour, la gloire. La refuserez-vous ?

« — L'amour ! la gloire ! répéta-t-il en souriant d'un sourire d'incrédulité.

« — Hégésippe, Hégésippe ! reconnaissez-moi, croyez-moi, je vous aime.

« — Vous m'aimez ! Oh ! Dieu est bon, il m'a refusé une belle vie pour me donner une belle mort ; il a permis à un de ses anges de prendre les traits de Marianne.

« Ses yeux se fermèrent, et il demeura silencieux. Il ne croyait point à ma présence, il l'avait trop désirée. Accoutumé au malheur, il ne comptait plus sur la bonté du ciel.

« Je lui pris la main, il tressaillit, une faible rougeur colora ses joues, il essaya de se soulever.

« — Mais est-ce donc elle, en effet ? dit-il. Marianne, est-ce vous, est-ce *vous-même ?*

« — C'est moi, Hégésippe, et depuis bien des

jours je vous attendais; je vous avais écrit, vous ne répondiez pas, je suis venue.

« — Vous m'avez écrit! Et que me disiez vous? On ne m'a remis aucune lettre; le médecin l'avait défendu, sans doute? Que disiez-vous? que disiez-vous?

« — Je vous appelais, je vous offrais mon cœur, ma fortune, ma main. Je vous demandais votre nom.

« Il fut quelques instants sans me répondre: il pâlit et il rougit à plusieurs reprises; enfin, tournant ses yeux vers moi, il me dit avec une ineffable tendresse :

« — Répétez-moi, madame, que j'ai bien ma raison, que c'est vous qui parlez; répétez-moi ce que je viens d'entendre; est-ce bien sorti de vos lèvres?

« — Hégésippe! Hégésippe! m'écriai-je, la voix entrecoupée de sanglots, en me jetant à genoux près de son lit, vivez, je vous aime, et je suis à vous !

« Si vous saviez comme il était beau en ce moment! Son front s'illumina, ses traits s'animèrent, son œil brilla d'une flamme si pénétrante que je n'en pus soutenir l'éclat. La mort s'éloigna de lui

quelques instants; la jeunesse et la passion la dominèrent et la vainquirent.

« — Oh! soyez bénie, vous, ma bien-aimée; vous, noble dame, qui apportez au poëte mourant les seules joies qu'il ait éprouvées. Je n'ai rien à vous dire, moi; vous savez mon cœur, vous savez toutes mes pensées depuis trois ans. Depuis trois ans je vous aime, madame; on a ri de cet amour, on l'a bafoué: c'était tout simple; les heureux du siècle ne comprennent que ce qui est de ce monde. Mais si Titania pouvait parler du jour où je l'ai cherchée, où je l'ai trouvée, si loin, si loin!

« — Elle a parlé, interrompis-je ; c'est elle qui m'a appris à vous connaître, à vous aimer.

« Je lui racontai ce que vous savez déjà; il se prit à sourire, et quel sourire, mon amie! un de ces beaux rayons de soleil qui brillent l'automne avant de s'éteindre entre deux orages. Savez-vous ce qui arriva après? Nous oubliâmes tous deux la réalité épouvantable, ses souffrances suspendues par la force de son âme ; nous crûmes à l'avenir. Nous nous mîmes à causer, à parler d'amour, à nous raconter nos douleurs passées, à former des projets; comme si nous eussions été paisiblement assis à l'ombre des grands arbres, près des buis-

sons de roses, au bord du ruisseau, dans mon parc. Nous ouvrîmes nos cœurs ; et que nous eûmes de choses à nous confier ! Quels moments adorables ! quelles heures délicieuses ! Quant à moi, je ne songeais plus à son danger, je ne croyais plus une séparation possible, après cette communion d'idées et de sentiments. Tout mon être nageait dans la joie, et les couronnes les plus enviées ne m'eussent pas fait quitter ce lit d'hôpital ; je me serais glorifiée de mon choix devant l'univers entier. J'aurais montré avec orgueil cet amant, tant dédaigné jadis, aux plus redoutables critiques de la société ; j'étais au ciel.

« Mon rêve s'accomplissait.

« Tout à coup Hégésippe devint pâle : il étendit vers moi sa main défaillante, il me rapprocha de sa poitrine par une étreinte désespérée ; ses lèvres touchèrent mon front, je fus bientôt couverte d'un sang noir et épais ; il perdit connaissance en poussant un soupir déchirant. Je me relevai, je le regardai immobile, je le crus mort ; je criai, j'appelai au secours, je déraisonnai. J'offris ma bourse, mes bijoux, ma fortune, ma vie, aux infirmiers, aux médecins qui nous entouraient, et dont les soins admirables n'avaient pas besoin de stimulant.

« — Il est mort! il est mort! répétais-je incessamment, presque sans savoir ce que je disais.

« — Non, madame, il n'est pas mort, reprit une sœur placée près de moi; il va revenir à lui. Mais l'heure des visites est écoulée; il faut partir, vous le reverrez demain.

« — Partir! le quitter! à présent que je l'ai retrouvé! Oh! non, non, ne l'espérez pas. Je resterai jusqu'à ce qu'il puisse me suivre, jusqu'à ce qu'il me soit rendu pour jamais. Quand il ouvrira les yeux, s'il ne me trouve pas à côté de lui, il croira encore qu'il a rêvé. Il recevra le coup mortel; vous voyez bien que c'est impossible.

« La sœur essaya par mille raisonnements, par mille promesses de m'éloigner de ce lit, où ma vie tout entière était renfermée; je me cramponnai à la ruelle, et je jurai qu'on ne m'en arracherait pas vivante. Ce fut une scène de désolation et presque de scandale. Un vieux docteur, aguerri à ces sortes de circonstances, trouva le seul moyen d'y mettre un terme.

« — Madame, me dit-il, vous ne voulez pas tuer ce jeune homme?

« — Je donnerais mille fois ma vie pour lui, monsieur.

« — Eh bien, vous partirez, car il est si faible, si impuissant à supporter toute commotion nouvelle, que je vous le garantis mort dans un quart d'heure si vous restez. En reprenant connaissance, s'il n'est pas isolé de tout ce qui pourrait l'émouvoir, vous ne le reverrez jamais.

« — Et si je le quitte?

« — Vous le retrouverez demain, tous les jours: j'espère que nous le guérirons.

« — Je me retire, monsieur, je le laisse entre vos mains, mais je serai là à son réveil, n'est-ce pas?

« — D'aussi bonne heure que vous le jugerez convenable, madame. Allez vous reposer, vous en avez besoin.

« — Je déposai encore un baiser sur ce front décoloré, puis je m'éloignai, soutenue par la portière qui pleurait presque autant que moi. En traversant un corridor, nous rencontrâmes deux infirmiers, dont l'un dit à l'autre :

« — Prévenez qu'il y aura cette nuit un lit de vacant dans la salle Saint-Louis; le jeune homme du n° 12 ne passera pas la journée, le docteur vient de le dire.

« Un pressentiment affreux passa dans mon cœur, ce n° 12 quel était-il? Je le demandai.

« — Un poitrinaire amené ici depuis quinze jours, répondit l'infirmier sans s'arrêter.

« — Comment s'appelle-t-il ?

« — Ah ! je ne sais, c'est le n° 12.

« — C'est lui ! c'est lui! dis-je à ma compagne, et voilà pourquoi ils m'ont renvoyée. Je ne me laisserai pas abuser ainsi ; je ne le quitterai pas en un pareil moment. Hégésippe ! Hégésippe !

« Je me mis à courir dans la direction des salles des malades, je trouvai les portes fermées, et ni menaces, ni prières, ni supplications ne purent les ouvrir. On m'entraîna mourante, on me remit dans le fiacre qui m'attendait à la porte ; personne ne savait où on devait me conduire, puisque je l'avais pris au milieu de la rue ; il fallut donc attendre que je pusse m'expliquer moi-même. Je ne voulus point, quelque instance qu'on me fit, m'éloigner de cette porte. Je déclarai au cocher que je passerais la nuit dans sa voiture, que je lui donnerais pour cela tout ce qu'il demanderait, et qu'aucune puissance humaine ne m'en arracherait. Après bien des débats, il y consentit. La portière d'Hégésippe s'écria qu'elle ne me quitterait point ; je m'impatientai de cette insistance, je voulus rester seule, on me l'accorda, non sans peine. Quelle

nuit ! ma chère amie ! Enfermée dans cette boîte, regardant, examinant tous ceux qui sortaient, ne pleurant plus, mes yeux n'avaient plus de larmes, je criais, car les incertitudes, la douleur, le désespoir m'étouffaient. J'appelais Hégésippe, je m'élançais vers lui, je croyais l'entendre m'appeler aussi ; il n'y a pas de mots pour rendre une souffrance si vive, si poignante, si inouïe. Je ne sais comment j'y pus résister.

« Enfin le jour parut ! On ouvrit le guichet, je descendis, sans force, sans voix ; j'entrai, je montai machinalement, j'arrivai à la salle Saint-Louis, je marchai jusqu'au lit d'Hégésippe, fermé comme la veille. La première chose qui frappa mes regards ce fut le terrible n° 12. Je mis la main sur mon cœur, je défaillais. En tournant autour des rideaux, j'aperçus de l'autre côté une sœur en prière, et un cierge qui brûlait. Le visage d'Hégésippe était couvert d'un drap ; c'en était fait !...

« Ma bonne amie, je tombai comme frappée de la foudre ; je n'ai pas le moindre souvenir de ce qui m'arriva ensuite. Ce que je sais, c'est que je revins à moi, couchée dans un lit d'hôpital, chez la supérieure.

« On m'emporta.

« A l'inspection de mes vêtements, l'on devina sans peine qu'une extravagance quelconque m'avait conduite en un lieu pour lequel je paraissais si peu faite.

« Le reste, vous le comprenez; je revins chez moi, je me cachai à tout le monde, je me livrai à un désespoir, à une douleur dont je ne me relèverai jamais. Mon papvre Hégésippe était mort en m'appelant; il croyait à son rêve, et ses dernières paroles furent celles-ci :

« Je meurs! Merci, mon Dieu! Le songe se continuera éternellement en paradis. »

« Quant à moi, depuis ce jour, ma vie a été détruite; je suis restée isolée, sans but, sans amours, sans désirs.

« Livrée aux regrets, livrée à une désespérance que rien ne peut rendre, ma fortune et ma jeunesse me pèsent; je voudrais mourir.

« Après la coupe où j'ai trempé mes lèvres, il n'existe plus pour moi en ce monde que des regrets.

« Je suis bien à plaindre, car j'ai tout pour être heureuse, et je ne puis l'être, et le bonheur m'est impossible. Oh! quand donc m'en irai-je?

Je me retirai le cœur navré, l'âme brisée.

Cette jeune femme était plus désenchantée que moi, mon ami.

Quel siècle que celui-ci !

Les meilleures natures se faussent par les faux principes, celles qui ne sont point coupables deviennent malheureuses.

Pourquoi donc sortir de la vérité où on est si bien ?

FIN.

TABLE

PRÉFACE 1
I. Une colombe. 7
II. L'officier. 25
III. Un vautour. 38
IV. L'arrivée. 48
V. L'asile 60
VI. Le portrait 72
VII. Le comte de Béarn. 83
VIII. Le point d'honneur. 94
IX. La pente fleurie 106
X. Enivrements 119
XI. L'abîme. 133
XII. Une rose qui s'effeuille. 144
XIII. Le serpent tente Ève. 158
XIV. Un bouton. 167
XV. Projets 189
XVI. Une visite inattendue. 199
XVII. Préparatifs 214
XVIII. La fin du rêve 225
UN POETE 237

COULOMMIERS — TYP. A. MOUSSIN ET CHARLES UNSINGER.



